

# **L'AMÉRIQUE TRANSNATIONALE DE RANDOLPH BOURNE**

GUERRE À LA GUERRE ET  
FÉDÉRATION DE CULTURES

DANIEL CEFAL

En 1916, Randolph Bourne écrit « Amérique transnationale », quelques mois après la publication de « *Democracy versus the Melting Pot* » de Horace Kallen (1915). Parmi les éléments en commun, le rejet du *melting-pot*, la critique de la domination anglo-saxonne et l'éloge des identités en trait-d'union. Bourne imagine une citoyenneté cosmopolite, compatible avec une multiplicité d'appartenances et de loyautés, qui permette de transcender les conflits de souveraineté des États-nations européens. La compréhension de ce texte est indissociable de la critique par Bourne de la guerre comme narcotique, dont il analyse l'incompatibilité avec la réflexion et la discussion et qui l'amène à une rupture acerbe avec John Dewey et les libéraux de *The New Republic*. Il avance pour la première fois l'argument de « l'acquiescement pragmatiste » qui sera repris ultérieurement par Lewis Mumford, alors qu'il avait été jusque-là un avocat enthousiaste du journalisme d'investigation, de l'expérimentation civique et de l'école nouvelle. Participant de l'émergence d'une génération de jeunes intellectuels et artistes, Bourne rompt avec ses anciennes « idoles », mène une critique précoce de la dégradation de la culture de masse et s'insurge violemment contre l'État : « La guerre est la santé de l'État ! »

MOTS-CLEFS : PRAGMATISME ; RANDOLPH BOURNE ; TRANSNATIONALISME ; COSMOPOLITISME ; JOHN DEWEY ; LEWIS MUMFORD.

\* Daniel Cefai est directeur d'études à l'EHESS et chercheur au Centre d'étude des mouvements sociaux (CEMS) [daniel.cefai[at]ehess.fr].

« Van Wyck Brooks a dit de Randolph Bourne qu'il était le type même de ce prolétaire-aristocrate qui est en train de naître. Lorsque Brooks, Waldo Frank, Louis Untermeyer, Paul Rosenfeld et moi-même [James Oppenheim] – noyau au cœur d'un groupe qui comprenait tant de membres de la "jeune génération" – publiions avec joie *The Seven Arts*, nous avons trouvé inévitable l'expression "le jeune monde (the young world)". Par cette expression, nous ne caractérisions rien de local, mais une nouvelle vie internationale, un entrecroisement de groupes dans tous les pays, les forces vierges (unspoiled) qui, partout, partagent la même culture et, en quelque sorte, la même vision nouvelle du monde. Il y avait en elle le mélange russe de l'art et de la révolution, l'un œuvrant au changement de l'esprit de l'homme, l'autre au changement de sa vie organisée.

Au début, Randolph Bourne se tenait à distance. Il n'avait pas encore terminé son apprentissage de ce "pragmatisme libéral" qu'il détruit effectivement dans *"Le crépuscule des idoles"*. Il s'en remettait encore à l'intellect pour élaborer les programmes de la société. Mais lorsque l'Amérique est entrée en guerre, son apprentissage a pris fin. Ce choc l'a libéré, et il était alors inévitable qu'il ne se contente pas de rejoindre *The Seven Arts*, mais qu'il nous rassemble tous, lui-même, [incarnation] en Amérique de l'âme même du "jeune monde". Aucun nerf de ce monde ne lui manquait : il était aussi sensible à l'art qu'à la philosophie, avait un esprit aussi politique que psychologique ; il était aussi courageux dans son combat pour l'objection de conscience que dans son opposition à la culture américaine d'aujourd'hui. Il était un rebelle ardent contre notre vie infirme, comme si la longue lutte avec son propre corps avait pour lui force d'exemple. Et tout comme le corps de cet enfant faible l'a finalement tué avant qu'il n'ait pleinement triomphé, de même la grande

*guerre a-t-elle réussi à le réduire au silence. Lorsque Randolph Bourne est mort le 22 décembre 1918, nous tous, de la “jeune génération”, avons eu le sentiment qu’un grand homme était mort, sa grande œuvre inachevée. Il était resté silencieux pendant plus d’un an, car The Seven Arts avait été suspendu en septembre 1917, perdant ses subventions en raison de notre attitude à l’égard de la guerre. Il n’était recherché nulle part. Il lui était même devenu difficile de publier des critiques de livres. Soutenu seulement par quelques amis, il poursuivait une voie solitaire, n’ayant guère le cœur pour de nouvelles entreprises. Malgré tout, il a commencé à écrire un livre, “L’État”, dans lequel il projetait d’exprimer pleinement son attitude, à la fois destructive et créatrice. Ce livre n’a jamais été terminé. Il nous reste ce qui s’apparente à un essai, mais cet essai est sans aucun doute l’accusation la plus efficace et la plus terrible de l’institution de l’État que la guerre ait fait naître. Il constitue un point d’orgue naturel à nos écrits dans The Seven Arts. Ensemble, ils forment un livre à la fois historique et prophétique.» James Oppenheim (1919, « Editor’s Foreword » aux *Untimely Papers* de Randolph Bourne, p. 5-7)*

Randolph Bourne était un progressiste et un pragmatiste dans l’âme. Né en 1886 à Bloomfield, dans le New Jersey, dans une vieille famille de colons de Nouvelle-Angleterre, il étudie d’abord à Princeton à partir de 1903, jouant du piano pour gagner sa vie dans des théâtres et des cinémas, et travaillant dans une fabrique de rouleaux de papier pour pianos mécaniques. Puis il rejoint Columbia en 1909, alors qu’y enseignent Franz Boas en anthropologie, John Dewey en philosophie, psychologie et éducation, Charles A. Beard et James H. Robinson en histoire... Il fréquente alors les communautés d’artistes, d’écrivains et de critiques qui se forment autour de 1908 à Greenwich Village – on parle de « Petite Renaissance de New York » (Wertheim, 1976). Il côtoie ainsi la gauche radicale de New York, qui mélange activistes

anarchistes et artistes rebelles, soucieux d'art, de bohème et de politique ; il plonge dans ce creuset de révolte contre la moralité victorienne et de bataille pour la contraception, d'enquête sur les conditions de travail industriel et de revendication du droit de vote des femmes, d'expérimentation de nouvelles formes esthétiques, de pratique de l'enquête sociale et d'apprentissage d'un journalisme engagé à la Lincoln Steffens. Bourne, doté d'un corps « difforme », atteint de tuberculose spinale<sup>1</sup>, en est l'un des jeunes intellectuels les plus prometteurs, les plus doués et les plus enflammés. Christopher Lasch en fera dans les années 1960, alors qu'il était oublié depuis longtemps, l'un des premiers héros de la contre-culture, une figure emblématique de « la révolte des jeunes » (Lasch, 1965 : 74). Banni en raison de ses positions contre la guerre, il redevient, au contraire, un modèle de « critique culturelle » (Blake, 1990 ; Vaughan, 1997), dont les mots se mettent à sonner incroyablement juste pour la New Left et les nouveaux mouvements sociaux ; il est transformé en icône du « refus antimilitariste » et d'une politique non-interventionniste, alors que les États-Unis sont embourbés dans la Guerre du Vietnam (Curtis, 1969 ; Chomsky, 1970/2014)<sup>2</sup> ; et sa diatribe ultime contre l'État lui a assuré une place, en tout cas pour les connaisseurs, au panthéon des anarchistes<sup>3</sup>.

De fait, dans « The Two Generations » (1911) ou dans « Youth » (1912a), il formulera avec force ce désir de rébellion d'une jeunesse radicale contre une vieille génération qui prend l'abandon de ses idéaux pour un signe de sagesse. En passant à l'âge adulte, elle réprime sans ménagement la liberté, l'originalité et la spontanéité qui avaient été les siennes et se complaît de son tournant conservateur. Sous certains aspects, Bourne se réjouit de « l'esprit ultra-démocratique » de Dewey quand celui-ci dépasse la vision de l'enfant immature et affirme que « pour certains objectifs intellectuels et moraux, les adultes doivent devenir comme des petits enfants » (Bourne, 1913a : 250-252 ; 1916a : 122), retrouver leur plasticité d'esprit, leur audace et leur imagination. Dewey est alors, avec James, son héros. « La philosophie de l' "instrumentalisme" a un tranchant qui pourrait sabrer les habitudes de

pensée, les coutumes et les institutions dans lesquelles notre société a vécu pendant des siècles. » (Bourne, 1915e: 154).



Randolph Bourne,  
(Columbia Rare Book  
& Manuscript Library.  
Idpd107835).



L'équipe du  
*Columbian*,  
revue étudiante  
de l'Université  
Columbia, en 1913.

Bourne participe pleinement à la vague pragmatiste (Sherman, 1966 : 24 ; Clayton, 1984 : 69). Il déclare dans une lettre à Prudence Winterrowd (2 mars 1913) (Bourne, 1981 : 86) :

*We are all instrumentalists here at Columbia.* La pensée est l'organe pratique d'adaptation à l'environnement. La connaissance est un outil qui englobe cette adaptation, plutôt qu'une image de la réalité. Bergson va plus loin et affirme que nous ne pouvons connaître cette réalité qu'à travers les sentiments, l'appréciation, en observant le monde plutôt comme une œuvre d'art que comme un schéma scientifique et logique.

« Le virus de Bergson-James-Schiller-instrumental-pragmatiste », qu'il espère inoculer à son amie, « m'a pris », dit-il, en 1911 dans un cours de Frederick Woodbridge, « un merveilleux enseignant, le meilleur que nous ayons ici » (lettre à Prudence Winterrowd, 10 avril 1913, Hartley Hall) (Bourne, 1981 : 78). Bourne était à vrai dire partagé entre James et Dewey. William James, qui disparaîtra en août 1910, est alors à son apogée. Il a donné les conférences de 1907 à Columbia, à l'invitation de Dewey, et vient d'être célébré par un livre d'hommages (*Colleagues at Columbia University*, 1908). James, « si incorrigiblement vivant et mystique », fascine Bourne. « James a répondu à tant de mes préoccupations (*settled my worries*) que je le prêche comme un prophète. » (Bourne, 1981 : 78). Il allie esprit scientifique et sentiment religieux (White, 1972). On sent encore vibrer en lui l'élan vital d'Emerson ou Thoreau, Walt Whitman ou Mark Twain – ou de Bergson, que ses conférences à Columbia en 1913 vont rendre plus célèbre encore aux États-Unis. James incarne cette « tradition humaine de vitalité débordante et de liberté morale » (Bourne, 1920 : 29) dans laquelle fusionnent émotion, sensibilité et intellect, art, enquête et politique. La génération de Bourne est moins sensible à l'apport de la méthode scientifique à la vie industrielle, urbaine et politique, en vue d'augmenter ses canons d'efficacité et de rationalité, qu'à la contribution de l'art ou de la littérature à l'émergence d'un « nouvel esprit (*new spirit*) ».

La science est purement instrumentale, elle nous donne les outils pour contrôler notre environnement ; elle n'est en aucun cas valable (*valid*) en tant qu'interprétation de la vie et de ses significations. Elle ne décrit du monde que la simple machinerie, la façon dont ce monde se comporte, et non pas sa vie palpitante. Celle-ci, nous ne la connaissons qu'en la ressentant et en la vivant. La religion et l'art n'ont été que des tentatives humaines pour saisir, fixer et rendre cette vie intelligible. (Lettre à Prudence Winterrowd, 16 janvier 1913) (Bourne, 1981 : 17)

Et quelques jours plus tard :

Nous devons d'une façon ou d'une autre comprendre un monde où existent à la fois les faits froids et mécaniques du plan physique et la vie émotionnelle et consciente des désirs, des idéaux et des espoirs [...] L'expérience humaine est ce que nous devons étudier désormais, et c'est à partir d'elle que nous devons former nos propres valeurs et idéaux. (Lettre à Prudence Winterrowd, 5 février 1913) (*Ibid.* : 70-72)

L'expérimentation prend alors différents sens. Celle-ci a autant cours dans les épreuves de la vie quotidienne que dans l'atelier du peintre ou de l'écrivain, sur la paillasse du biologiste, dans les départements de psychologie du travail ou dans les bureaux de recherche urbaine. La génération de Bourne peut enquêter aussi bien sur les réalités de l'exploitation dans le cadre du Pittsburgh Survey, avec le soin et l'empathie de Crystal Eastman (1910), que sur la révolution russe, avec l'enthousiasme, teinté de romantisme, de John Reed (1919/1996) ; mais elle est aussi en guerre contre cette attitude conventionnelle (la *genteel tradition* de Santayana, 1911), faite de bonnes manières victoriennes, au sein d'une culture d'élite copiée sur l'Angleterre, avec ses hiérarchies du bon goût et ses censures de la culture populaire. La « vie expérimentale » (Bourne, 1913b) combat sur deux fronts : elle est en rupture avec « des valeurs jumelles qui sont censées n'avoir rien en commun : d'une part, l'assomption sans nuage et sans hypocrisie d'une



théorie transcendante (les grands idéaux) ; d'autre part, l'acceptation simultanée de réalités de pacotille, à deux sous (*catchpenny realities*). Cette vie expérimentale doit dépasser les clivages « entre l'éthique de l'université et l'éthique des affaires, la culture américaine et l'humour américain, le bon gouvernement et la machine Tammany, le pédantisme académique et l'argot des trottoirs », comme le propose Van Wyck Brooks dans *America's Coming-of-Age* (1915: 7). Elle doit inventer autre chose que la sophistication creuse d'une petite élite et le philistinisme terre à terre du grand nombre. Elle est avide d'exprimer ses désirs et ses espoirs, d'articuler ses valeurs et ses idéaux. Dewey lui a ouvert de nouveaux horizons en créant un « nouveau langage de significations. Après l'avoir lu, vous ne pouvez plus rien voir dans les vieux termes » d'un « langage gelé », ni « penser en suivant paresseusement les vieux chemins » (Bourne, 1915e : 155). Pour Bourne, cela peut renvoyer aussi bien à la révolution socialiste, qu'à une révolution esthétique – ce qu'il résout en s'auto-désignant comme « radical littéraire (*literary radical*) ». Il s'enivre de lectures et de concerts, il est en quête d'un nouveau « credo pédagogique ». Il cherche de nouvelles sources de création pour exprimer son sentiment d'aliénation. Il mise sur l'invention de nouveaux standards de culture qui ne soient plus ceux des brahmanes de Nouvelle-Angleterre, mais qui combine les ingrédients d'une haute culture, officielle et autorisée dans les cercles universitaires, *highbrow*, et une culture populaire, *lowbrow* – ce qui inclut pour Bourne les cultures de la classe ouvrière ? Des urbains et des ruraux ? Des Noirs et des Orientaux ? Des migrants et de tous les migrants ? Cette culture empruntera le meilleur de l'Europe, mais sans lui être inféodée par le « parasitisme » des bâtisseurs d'opéras, des collectionneurs de tableaux et des commentateurs de Shakespeare. Un des objectifs de cette révolte est de cultiver un esprit américain (May, 1959 ; Wertheim, 1976) et, sans « humilité culturelle » (Bourne, 1914b/1920), d'identifier et de valoriser une expérience indigène – faite de démocratie forte, d'audace pionnière, d'égalité et de camaraderie, de *self-reliance* et d'amour de la nature sauvage. Comment se forger une nouvelle conscience de soi, qui ne singe pas les musées et les bibliothèques des Européens, mais qui donne naissance à un goût

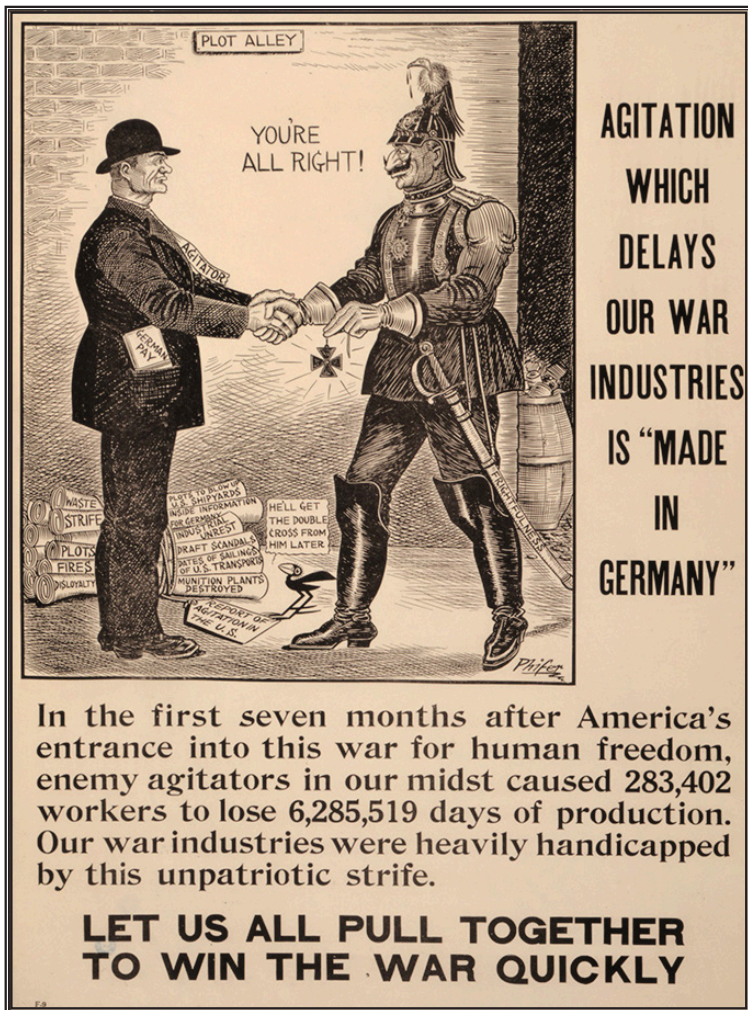
public propre aux Américains ? Comment ménager une société qui soit fière d'elle-même, de ses capacités et de ses œuvres, qui reconnaisse la singularité de l'expérience américaine, et qui rende possible le « méliorisme des individus » ? « Quand apprendrons-nous à être fiers ? Car seule la fierté (*pride*) est créatrice. » (Bourne, 1914 : 507)<sup>4</sup>. Cette ambition d'un art dans lequel s'incarne l'originalité de l'esprit américain et qui ait en même temps la valeur politique d'une culture publique, où se croisent les apports de toutes les composantes nationales des États-Unis, contre l'étroitesse d'esprit d'une élite dépassée, est déjà une première expression de la transnationalité à venir.

On verra plus loin comment Bourne trouvera certaines des réponses à ses questions lors d'un voyage en Europe, entre 1913 et 1914, grâce à une bourse Gilder de Columbia, et comment l'idée de cosmopolitisme fera son chemin en lui. Jeune étoile, encore au College, il publie un certain nombre d'essais dans *The Atlantic Monthly*, la plus ancienne revue aux États-Unis, éditée par Ellery Sedgwick. À New York, au retour d'Europe, il est recommandé à Croly par Sedgwick et Charles A. Beard (Forcey, 1961 : 182), et gravite à partir d'octobre autour de *The New Republic*, qui vient juste d'être fondée. Il est cantonné dans des « petits » sujets, art et éducation, les commentaires politiques étant réservés aux seniors, mais il va abonder la revue en articles jusqu'en novembre 1917<sup>5</sup>. Son premier article, « In a Schoolroom » (1914a) compare ironiquement la salle de classe et la chambre législative de l'État, où tout est mis en place pour que les représentants ne discutent pas entre eux et fixent leur attention sur le speaker qui mène la danse. Bourne (1916a) est alors chargé de mener une enquête sur les écoles de Gary, Indiana, dont le surintendant des écoles avait décidé de mettre en œuvre les méthodes prônées par Dewey et son équipe à la Lab School de Chicago. Il livre alors un remarquable document, à la fois riche en descriptions concrètes et vibrant de sa foi pour une éducation expérimentale (Bourne, 1917c) – contre ce qu'il appellera ailleurs une « éducation soigneusement déodorisée et idéalisée » (Bourne, 1911 : 596-597).

Woodrow Wilson, après avoir pris le parti de la neutralité en 1914, donne son discours de déclaration de guerre au Congrès le 2 avril 1917. Déjà, depuis la destruction du *Lusitania* par les sous-marins allemands, le 7 mai 1915, et l'attaque de Pancho Villa contre Columbus, au Nouveau Mexique, les discussions font rage sur la nécessité de préparer ou non le pays (*preparedness*), de le faire entrer ou non dans l'effort de guerre. Theodore Roosevelt et le chef des armées, Leonard Wood, plaident pour l'entraînement accru des forces militaires et le rappel des officiers de réserve. La Loi sur la Défense nationale de juin 1916 double les effectifs. Et Wilson appelle à faire la guerre pour le bien de la démocratie et de la paix internationale, garantie par une Ligue des nations. Bourne s'éloigne de *The New Republic* au fur et à mesure que la revue endosse la nouvelle politique de Woodrow Wilson et développe une nouvelle pensée du libéralisme et du nationalisme (Forcey,



Le Parti socialiste était un vecteur de l'opposition au mouvement de préparation à la guerre (May Day parade, New York City, 1916) (1916 ex-Bain News Service, négatif conservé à la Library of Congress, Prints and Photographs: <<http://memory.loc.gov/service/pnp/ggbain/21500/21591v.jpg>>).



«L'agitation qui retarde nos industries de guerre est "made in Germany"». Affiche montrant un homme, Agitator, serrant la main du Kaiser et recevant la Croix de fer dans l'Allée des Intrigues (*Plot Alley*). Un petit oiseau commente: «Il recevra la double croix [au sens de la *double cross* = trahison] plus tard». (Library of Congress Prints and Photographs, Digital Id : cph 3g07842 //hdl.loc.gov/loc.pnp/cph.3g07842).

1961 : chap. 6 et 7). Elle était partie d'une ligne de soutien au Parti progressiste, mais s'en était très tôt affranchie, dès 1914, puis avait appelé à voter pour Wilson à l'élection de novembre 1916. En 1917, le virage était accompli : *The New Republic* soutenait ouvertement la guerre (*Letters*, 1981 : 269-271).

Bourne lui-même va progressivement se transformer en paria en prenant le parti de la neutralité pendant la Grande Guerre. La Guerre aura été un trauma et aura divisé, jusqu'à le faire exploser, le mouvement progressiste aux États-Unis. La frange pacifiste, menée par Jane Addams et Emilie Greene Balch (Addams, Balch & Hamilton, 1916) – l'une et l'autre, cofondatrices de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté et futurs Prix Nobel de la Paix, respectivement en 1931 et 1946 –, va se heurter à une frange favorable à la guerre, à laquelle John Dewey et George H. Mead se rallient en 1917. Bourne déplore « la relative facilité avec laquelle les intellectuels pragmatistes, le professeur Dewey en tête, ont transféré leur philosophie, armes et bagages, de l'éducation à la guerre » (1917a/1919 : 121). Il va se battre pour sauver les idéaux de la « classe intellectuelle » contre « la ruse prédatrice, l'hystérie populaire ou la folie militariste » (1917b : 4/1919 : 23). En pratique, les occasions de s'exprimer publiquement vont se raréfier en raison de sa marginalisation au sein de *The New Republic*, et plus généralement du blocus contre les pacifistes. Herbert Croly, Walter Lippmann et Walter Weyl, qui étaient à ses yeux des modèles d'intelligence libérale, vont petit à petit cesser de le soutenir.

Au fur et à mesure que croît son isolement, Bourne se rapproche surtout de revues mêlant art, littérature et politique, *The Seven Arts* et *The Dial*. Au sein de l'équipe de *The Seven Arts*, petite revue éphémère, qui durera entre novembre 1916 et octobre 1917, tuée par ses prises de position pacifistes, il devient le porte-parole d'une « nouvelle génération ». Le groupe formé autour de Van Wyck Brooks et Waldo Frank, Louis Untermeyer, James Oppenheim et Paul Rosenfeld devient son nouveau milieu de vie intellectuelle. Dans l'« excitation de l'amitié » (Bourne, 1912b) qui le lie à ces collègues, il retrouve sans doute l'esprit



de « camaraderie démocratique », vanté par Ruskin et Whitman, qu'il rêve de voir se substituer à l'individualisme forcené – le rêve de Brooks (1918b : 341), aussi, d'un « sentiment de fraternité dans l'effort et dans l'aspiration qui est la meilleure promesse d'une culture nationale ». Oppenheim (Bourne, 1919 : « Foreword ») écrira que Bourne les rejoint après que le « choc de la guerre » (Bourne, 1919 : 29 et 224) l'a conduit à perdre sa croyance dans un « pragmatisme libéral » (*ibid.* : 6), avec lequel il règle ses comptes dans « Twilight of Idols » (1917a/1919) – se coupant, du coup, d'une bonne partie du réseau d'amis et de soutiens qui était le sien auparavant. Cette petite avant-garde esthétique et politique<sup>6</sup> se rencontre également dans *The Dial*, la revue fondée en 1840 par les transcendantalistes, qui prend un tournant radical en 1916 – et que son nouveau propriétaire, en décembre 1918, Scofield Thayer, avait projeté de confier à Bourne, avant qu'il ne meure. On retrouve enfin la frange la plus politisée de cette jeune intelligentsia de Greenwich Village dans *The Masses*, dirigée depuis 1912 par Max Eastman, entouré de John Reed et Floyd Dell. Revue qui disparaît également en 1917, sous le coup de la censure du gouvernement Wilson.

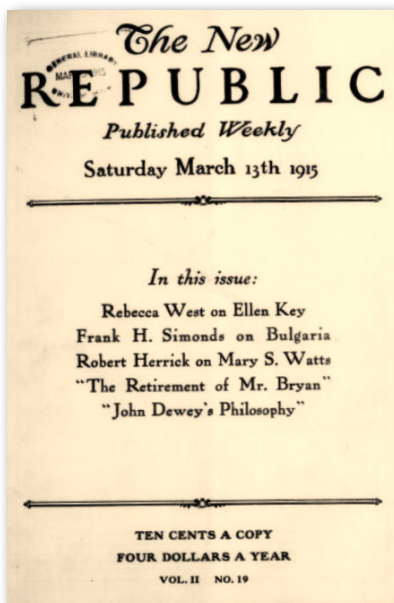
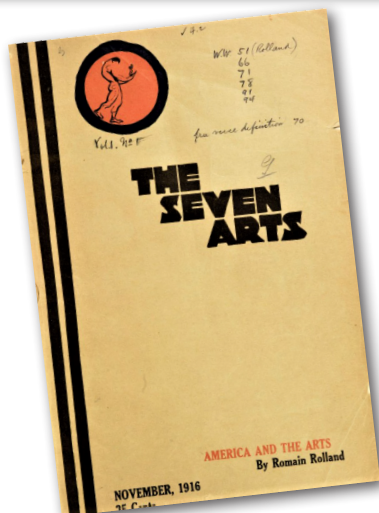
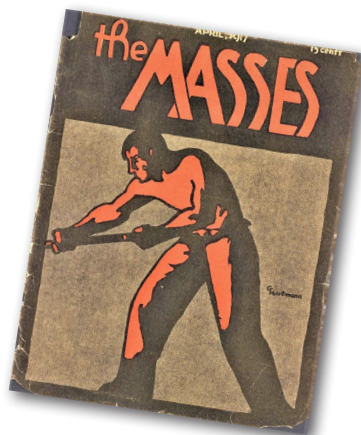
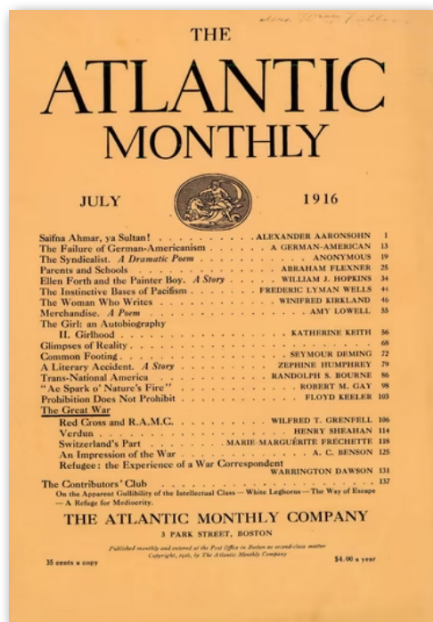
Il faut se remémorer l'état de paranoïa collective dans lequel les États-Unis ont été plongés, de façon croissante à partir de 1915. La loi sur l'espionnage (Espionage Act, 1917) conduit à la répression de la plupart des intellectuels opposés à la guerre, et la presse généraliste jette l'opprobre sur eux et refuse de leur ouvrir ses colonnes. C'est le début du mouvement de réaction à l'ère progressiste qui conduira à l'élection de William G. Harding en 1921, à la vague de panique contre le communisme (Red Scare), à la fondation des services de la General Intelligence Division, dirigée par le jeune J. Edgar Hoover, placé là par Alexander Mitchell Palmer comme cheville ouvrière des Palmer Raids. Plus de 10 000 militants ouvriers ou intellectuels sont arrêtés après-guerre, limogés des universités ou expulsés des États-Unis. Cette phase de regain de préjugés antiprogressistes, racistes et nativistes, souvent couplée à l'hostilité au mouvement suffragiste et à la renaissance du Ku Klux Klan de ses cendres, va conduire à la fermeture de la politique d'immigration en 1921 (Emergency Quota Act) et 1924 (Johnson-Reed

Act). Ce sera le point d'orgue du débat sur l'américanisation. Mais Bourne ne sera plus là pour y assister, fauché le 22 décembre 1918 par l'épidémie de grippe espagnole.

Pour comprendre l'essai remarquable qu'il écrit en 1916 sur l'Amérique transnationale, orienté contre les travers assimilationniste, nativiste, belliciste et impérialiste des États-Unis et appelant à une nouvelle conception de la nation, il est utile de le recadrer par rapport aux autres activités de Bourne, ces années-là. Et de faire apparaître que ses liens au pragmatisme sont peut-être plus riches et plus complexes à démêler qu'il n'y paraît. Ces liens passent non seulement par la controverse sur le pluralisme dans le processus d'américanisation, ils impliquent également une réflexion sur la place des enfants de migrants à l'école publique, une critique de la dégénérescence de la culture dans une société de consommation, une fascination – partagée avec beaucoup d'autres intellectuels – pour le sionisme américain. Ces liens sont devenus d'autant plus difficiles à déchiffrer que l'anathème que Bourne jette sur Dewey, au moment du ralliement d'un certain nombre de progressistes à la déclaration de guerre par Woodrow Wilson, en 1917, se laisse encore entendre à la marge de nombre d'arguments brandis, aujourd'hui encore, contre le pragmatisme. Et ils le sont d'autant plus que la dénonciation qui en dérive, fixée plus tard par Lewis Mumford (1926) comme celle de l'« acquiescement pragmatique », semble encore porter la marque du pragmatisme.

## **ÉDUCATION ET EXPÉRIMENTATION : ÉCOLE PUBLIQUE ET SERVICE UNIVERSEL**

La proximité de Bourne à Dewey est au sommet dans l'enquête que Bourne mène sur les écoles publiques de Gary, Indiana. Il y séjourne en mars 1915, avant de publier une série d'articles dans *The New Republic* (du 27 mars au 1<sup>er</sup> mai 1915) (Bourne, 1916a). C'est l'occasion pour lui de lire une série de projets de réorganisation de l'école et de décrire son école idéale, où « l'enfant peut sélectionner les activités pour lesquelles il est le mieux adapté, et ainsi développer ses capacités à leur



Couvertures de *The Atlantic Monthly* (juillet 1916, où Bourne publie « Transnational America »), *The New Republic* (13 mars 1915, où Bourne publie « John Dewey's Philosophy »), *The Seven Arts* (novembre 1916), *The Masses* (avril 1917) [...]



THE DIAL	
VOLUME LXIV	No. 764
APRIL 11, 1918	
CONTENTS	
EDUCATION AND SOCIAL DIRECTION . . . . .	John Dewey . . . . . 333
THE UNIVERSITY AND DEMOCRACY . . . . .	Charles A. Beard . . . . . 335
ON CREATING A USABLE PAST . . . . .	Van Wyck Brooks . . . . . 337
THE CREATIVE AND EFFICIENCY CON- CEPTS OF EDUCATION . . . . .	Heles Marot . . . . . 341
ON THE BREAKWATER . . . . .	Verse . . . . . 344
OUR PARIS LETTER . . . . .	Robert Dell . . . . . 344
SHADES FROM THE TORY TOMB . . . . .	Harold J. Laski . . . . . 349
THE OXFORD SPIRIT . . . . .	R. K. Hack . . . . . 350
POETS AS REPORTERS . . . . .	Conrad Aiken . . . . . 351
APPLIED PSYCHOLOGY ON TRIAL . . . . .	Joseph Jastrow . . . . . 353
A LONG WAIT IN VAIN . . . . .	M. C. Otto . . . . . 355
CLIPPED WINGS . . . . .	Randolph Bourne . . . . . 358
BRIEFS ON NEW BOOKS . . . . .	360
History of India.—Diderot's Early Philosophical Works.—The Development of the British West Indies, 1700-1762.—The Spirit of Revolt in Old French Litera- ture.—The Great Problems of British Statesmanship.—American Pictures and Their Painters.—The New Greek Comedy.—The Story of the Salween Army.	
CASUAL COMMENT . . . . .	364
COMMUNICATION . . . . .	366
American Liberals and the War.	
NOTES AND NEWS . . . . .	367
SELECTIVE SPRING EDUCATIONAL LIST . . . . .	368
LIST OF NEW BOOKS . . . . .	374
STATEMENT OF OWNERSHIP, MANAGEMENT, CIRCULATION, ETC . . . . .	378
GEORGE BERNARD DOOLEY, Editor	Contributing Editors
CONRAD AIKEN RANDOLPH BOURNE ROBERT DELL	VAN WYCK BROOKS FABIAN COLWELL HENRY B. FOLLER
HAROLD E. STRANDBERG, Associate	H. M. KALLER KEVIN E. MACDONALD CLARENCE BRETHERTON
The Dial, (founded in 1880 by Francis F. Browne) is published fortnightly, twenty-four times a year. Yearly subscription \$2.00 in advance, in the United States, Canada, and Mexico. For- eign subscriptions \$3.50 per year.	
Entered as Second-class matter Oct. 3, 1912 at the Post Office at Chicago, under the Act of March 3, 1879. Copyright, 1918, by The Dial Publishing Company, Inc. Published by THE DIAL PUBLISHING COMPANY, Marten Johnson, President; Willard C. Kitchel, Secretary-Treasurer, at 608 South Dearborn Street, Chicago.	

et *The Dial* (avril 1918).

puissance maximale » : aires de jeu, parcs et gymnases, ainsi que toutes sortes d'équipements culturels, de laboratoires scientifiques et d'ateliers industriels à proximité (*ibid.* : chap. II) ; une école pour les enfants où ceux-ci apprennent par l'exemple et par la pratique, et combinent travail intellectuel et travail manuel, pour lesquels ils sont encadrés par des « assistants aux professeurs » ; une école qui ne ferme jamais, où les jours fériés et les soirées sont dédiés à des réunions associatives ou civiques et où les mois d'été sont encore occupés par des classes volontaires – « pour le même coût de maintenance » ; une école avec des programmes excitants (par exemple sur l'histoire de la ville, *ibid.* : 118-119), tant « utilitaires » que « culturels », où les enfants participent à une « instruction coopérative » avec leurs professeurs ; une école où

ils s'auto-organisent en créant une espèce de *self-government*, sans discipline coercitive (*ibid.* : chap. VII).

Bourne a toujours été radical en matière d'éducation. Dans l'un des plus beaux essais écrits sur la jeunesse, *Youth and Life* (1913a), il décrit la « conscience poignante d'être vivant » et l'« irrésistible exhortation à l'expression de soi ». Il vante la vie vécue comme une « aventure », et le questionnement illimité de tout ce qui apparaît ancien, établi, décati (Bourne, 1913c, « The Adventure of Life »). Dans le conflit avec ses aînés, la jeunesse est « l'incarnation de la raison, remontée contre la rigidité de la tradition » (1913a : 16). Elle a l'audace et la liberté, l'ironie et la révolte, l'imagination et l'insolence<sup>7</sup>. Pour cultiver ces qualités, Bourne ne manque d'exercer ses talents critiques contre le fonctionnement obsolète des écoles « médiévales ». La référence au Moyen Âge était commune à l'époque pour critiquer une tradition étouffante (Bourne, 1917a, « Medievalism in the Colleges »). Il plaide en faveur de la nouvelle école publique, qui applique le précepte deweyen d'apprendre par le faire (*learning by doing*) (1917a : 231) et avec une véritable verve libertaire, rejoint le jugement de Lippmann contre « la sainteté de la propriété, la famille patriarcale, la caste héréditaire, le dogme du péché, l'obéissance à l'autorité : le roc des siècles a, en bref, explosé pour nous. Ceux qui sont jeunes aujourd'hui sont nés dans un monde où les fondations de l'ordre ancien survivent par habitude ou par défaut. » (Lippmann, 1914 : xvii-xviii). C'est pour cela qu'il est urgent de créer des écoles qui, tout en s'affranchissant de la tutelle religieuse – obéissance, péché, honte et châtiment (Lyman, 1989) –, satisfassent aux exigences d'une civilisation urbaine et industrielle et cultivent toutes sortes de capacités. L'enfant ne doit pas être traité « comme un inférieur qui doit recevoir sans question la sagesse de professeurs immensément supérieurs, mais comme un citoyen égal et démocratique de sa communauté scolaire, qui apprend où et quand il le peut » (Bourne, 1916a : 143). Des capacités expressives, par exemple, des talents musicaux, rhétoriques et dramatiques (*ibid.* : 72 ou 94). Des capacités linguistiques, avec la possibilité d'apprendre le latin, l'allemand, le français ou l'espagnol ; et toutes sortes de capacités pratiques

de cuisine et de jardinage, de menuiserie ou de couture, de dessin industriel ou d'architecture (*ibid.*: 89)...

Dans les écoles de Gary, construites après l'installation de l'U.S. Steel Company en 1906 dans l'énorme complexe des aciéries du bord du lac Michigan, l'inspecteur général des écoles, William A. Wirt, avait décidé d'appliquer les méthodes pédagogiques de Dewey. L'école professionnelle ne dissocie pas apprentissage scolaire et vie communautaire. Elle met en place une version élargie de la pédagogie, qui englobe tant les heures du curriculum que les activités extra-scolaires. Elle implique autant des professionnels de l'enseignement que des spécialistes venus transmettre leurs savoir-faire. Elle s'ouvre aux plus jeunes enfants, tout comme elle met ses équipements au service des adultes. Mais ce qui nous intéresse le plus ici est que ces écoles accueillent une myriade d'enfants de toutes nationalités<sup>8</sup>.

D'un point de vue ethnologique, la population est très mélangée. Trente nationalités seraient représentées dans les écoles, mais ce ratio de population étrangère est alors un phénomène familier dans les villes industrielles aux États-Unis. Selon un recensement approximatif effectué en 1908, la population étrangère de Gary représente cinquante-six pour cent de l'ensemble. En 1912, elle n'est plus que de quarante pour cent, soit une diminution de seize pour cent. L'afflux d'étrangers n'a pas détruit les caractéristiques essentiellement américaines de la ville [...] [et selon Bourne, n'a pas bouleversé] une distribution harmonieuse de classes sociales, races, métiers et intérêts. (Bourne, 1916a: 5)

Étudier à l'école est l'un des vecteurs principaux d'américanisation, et dans ce cas étudier signifie également avoir accès à des bains à la piscine et « donner au corps de l'enfant l'espace pour grandir et pour jouer » (*ibid.*: 21), recevoir des rudiments d'économie domestique autant que d'éducation civique (*ibid.*: 16), et apprendre, à travers le « jeu organisé », des formes de coopération et de justice, de maîtrise de soi et de respect pour les autres. L'école inculque une éthique publique,

elle traite les enfants et adolescents comme des «citoyens égaux et démocratiques de leur communauté scolaire, apprenant en tout lieu et à tout moment» (*ibid.*: 120). Devenir citoyen est une affaire de participation à des formes de vie démocratiques (Dewey, 1939/1977) – la démocratie scolaire est aussi importante que la démocratie politique, urbaine ou industrielle.

Les écoliers et étudiants finissent par y aimer ce qu'ils font. Comparée à certains quartiers de Chicago où l'absentéisme scolaire et la délinquance juvénile sont généralisés, cette éducation expérimentale est le meilleur vecteur de formation des futurs citoyens américains, à partir d'enfants de familles de toutes nationalités. Mais le Plan Gary, mis en place par le maire John Mitchel dans trente écoles, sera abandonné à la législature suivante, en 1917, quand John Hylan, son opposant démocrate, sera élu à sa place. Alors que l'objectif était pour Dewey, de mettre en place une «vie communautaire embryonnaire» (Bourne, 1916a: 176), d'éveiller les sens des élèves aux choses de la vie, de les armer d'une expérience réflexive, qui leur soit utile dans leur vie d'adulte, tout en leur donnant goût à des métiers qu'ils exerceraient plus tard, le curriculum sera accusé de préparer de la main-d'œuvre à destination de l'agriculture et de l'industrie. Bourne n'en fait pas moins l'éloge de la conception de l'éducation de Dewey dans *Education and Living* (1917a), le rejoignant à propos de la recherche d'un apprentissage intéressant du point de vue de l'enfant, de la primauté de l'esprit de découverte et d'autonomie sur la répétition scolaire ou de l'implication de l'école dans la vie de la communauté – en écho aux visions de l'école comme *social settlement* ou club civique. La politique et la vie, comme il le revendique dans *Youth and Life*, doivent être expérimentales! Et l'expérimentation doit porter sur les expériences des sens, du voyage et de l'amour, sur le fonctionnement des entreprises et l'aménagement des villes, sur la philosophie, les arts, la littérature et la poésie, débridés des conventions étouffantes de l'ancien monde. «Expérimentation», tel est le maître-mot (Bourne, 1913b, «The Experimental Life»)!

Une utopie qui retient son attention est celle proposée par James dans « On The Moral Equivalent of War » (1911), soucieux de trouver des voies de détournement des désirs de « vie intense » que procure la guerre nationaliste ou impérialiste en réorientant les énergies des hommes, en particulier des plus jeunes, vers des projets civiques. « La guerre contre la guerre ne sera ni une excursion de vacances, ni une partie de camping », comme l'écrivait James (1911 : 265), mais la recherche de substituts à l'entreprise militaire vaut la peine d'être tentée. Bourne se met en quête d'un « équivalent moral du service militaire universel » (1916c et 1917b : 66 *sq.*), un peu à la façon dont on recherche un substitut aux opiacés : comment concevoir une « armée de jeunes, en guerre contre la nature et non contre des humains, trouvant dans la corvée, le labeur et le danger, les valeurs que la guerre et la préparation à la guerre ont données » (1917b : 68) ? Concrètement, demande Bourne, à la place des camps de préparation au champ de bataille du mouvement Plattsburg<sup>9</sup>, présentés comme des « camps de formation civique » ou des « écoles de citoyenneté », ne peut-on pas imaginer un « service universel », dans le prolongement de l'école publique obligatoire ? Personne ne nie « le droit de l'État de conscrire l'enfant à l'éducation ». Entre 16 et 21 ans, tous les jeunes, garçons et filles, donneraient deux ans à ce service universel, différent du service militaire, qui n'est qu'une machine à fabriquer des « unités uniformes et obéissantes ». À la place de corvées forcées et inutiles, ou du travail non-qualifié que James avait imaginé dans les mines, les fermes et les forêts, le service universel aurait « pour objectif l'amélioration de la qualité de notre vie » (*ibid.* : 73). Il répandrait par le pays des « techniques élémentaires » en matière de science domestique ; il fournirait des « apprentis aux services communaux en ville et à la campagne » ; il œuvrerait à l'inspection des aliments ou à celle des usines, organiserait soins infirmiers et secours sociaux, fonctionnerait comme un service d'utilité publique en plantant des arbres ou en entretenant des routes ; il contribuerait à augmenter l'intelligence collective. Par ailleurs, il serait dédié à perfectionner les savoirs acquis à l'école, aux sports et au camping en plein air. Le service universel serait enfin une façon d'« exprimer notre “américanité” » (*ibid.* : 67) et de permettre à

des jeunes de milieux divers – de classes, de nationalités et de langues différentes – de se côtoyer et de se connaître. Il forgerait une nouvelle « conscience américaine », loin de la « mesquinerie inquiétante » dans laquelle celle-ci menace de tomber en se fabriquant des ennemis de l'extérieur et de l'intérieur ; et il lui donnerait un « nouvel élan », en court-circuitant les « fanfaronnades patriotiques » qui se réjouissent de l'« accumulation d'armements » ou qui demandent la « proscription des cultures étrangères » (*ibid.*).

## LE VOYAGE EN EUROPE ET L'ÉPREUVE D'UNE EXPÉRIENCE TRANSNATIONALE

On a là une première approche de la transnationalité comme utopie pédagogique, concrète et expérimentale. Cette attitude pragmatiste se ressent encore dans le récit, « Impressions of Europe 1913-14 »,



New York, Greenwich Village, Portrait de groupe devant le Garrett Coffee House, entre 1912 et 1917  
(Photographe: Jessie Tarbox Beals. Schlesinger Library on the History of Women in America).



Dîner de spaghetti dans la gargotte de Grace Godwin, 1917-1918 (Photographe : Jessie Tarbox Beals. New York Historical Society. Print Room - PR-004-04-39) .

que Bourne (1915/1920) fait de son voyage en Europe, juste avant de rejoindre Gary. Ce voyage a eu une force d'initiation pour Bourne. Il confirme l'expérience d'ouverture des horizons qu'il a vécue à l'université où il fréquente des Européens « acclimatés » : « un sentiment agréable de libération des attitudes rassises et familières de ceux dont la culture enkystée n'a créé presque rien de vital pour l'Amérique d'aujourd'hui » (Bourne, 1916h/2024 : 661). L'occasion de voyager et de « respirer le grand air » lui est donnée par l'obtention d'une bourse Richard W. Gilder. Avec son ami Arthur Macmahon (Nichols, 2009 : 217), ils embarquent en juillet 1913 pour des pérégrinations qui dureront jusqu'en août 1914. Bourne parle à son propos des « balbutiements d'un enfant innocent au bord du cratère d'un volcan », se mettant en scène dans sa traversée d'un Vieux Monde au bord de l'abîme, mais montrant aussi, pas à pas, le processus d'apprentissage qu'implique l'activité de voyager. Si l'on se concentre sur la question des cultures



– ce pluriel qui fait son chemin, grâce à la diffusion des travaux de Boas, en particulier parmi les étudiants de Columbia, que nous dit Bourne ?

Mon impression la plus frappante a été l'extraordinaire robustesse et homogénéité du tissu culturel dans les différents pays, Angleterre, France, Italie et Allemagne, que j'ai étudiés. Chaque pays était une unité distincte, dont les parties s'accrochaient les unes aux autres et s'interprétaient mutuellement, les styles et les attitudes, la littérature, l'architecture et l'organisation sociale. Cette idée est bien sûr un [235] truisme, mais ayant été élevé, comme la plupart des Américains, je pense, dans l'idée que les étrangers ne sont que des êtres humains vivant sur d'autres parties de la surface de la terre, des « gens » comme nous avec des différences accidentelles de langue et de coutumes, j'ai été véritablement choqué de trouver des tempéraments nationaux distincts, des psychologies et des attitudes distinctes, des langues distinctes qui incarnaient, non pas des sons différents pour les mêmes significations, mais en fait des significations différentes. Nous savons vraiment tout cela, mais lorsque nous écrivons sur la guerre, par exemple, nous retombons insensiblement dans notre ancienne attitude. La plupart des commentaires américains sur la guerre, même les plus intelligents, suggèrent une ignorance totale du fait qu'il existe un esprit allemand, un esprit français et un esprit anglais, chacun étant un ensemble d'attitudes et d'interprétations qui s'harmonisent et se soutiennent mutuellement. Et chacun de ces esprits nationaux estime que ses propres raisons, émotions et justifications ont un fondement cosmique, tout comme nous estimons nous-mêmes que la morale anglo-saxonne est La Morale, et la liberté anglo-saxonne, La Liberté. (Bourne, 1915/1920 : 234-235)

Ce que Bourne découvre, ce sont d'autres façons de vivre, de parler et de penser que celles dont il était coutumier dans ses milieux habituels, en Nouvelle-Angleterre et à New York. Par la voie de l'expérience, il découvre la variété des « tempéraments nationaux », des « préjugés



émotionnels et intellectuels» propres à tel ou tel peuple, comme de leurs capacités à l'égalité et à la liberté. Il esquisse une «psychologie sociale» de ce qui apparaît important en fonction des différentes nations, des styles de conduite, des standards éthiques et esthétiques, des façons de partager des sentiments, des croyances et des habitudes, ou, remarque intéressante pour éclairer la compréhension du pragmatisme, ce qu'il dit pour différencier les mondes anglophone et latin : les uns mettent l'accent sur ce qui est fait et à faire, sur les *pragmata* au sens strict (avec des transfuges comme Henry James ou Virginia Woolf), les autres font prévaloir le «courant de conscience», donnent du prix aux méandres de l'expérience. Pour le dire avec des mots contemporains, les latins ne limitent pas la logique de l'enquête et de l'expérimentation à l'infirmité ou la confirmation de conjectures en relation aux conséquences de leur mise à l'épreuve ; mais ils valorisent la dimension de l'affectivité, de l'évaluation ou de la croyance au cœur de l'expérience. La «culture» propre à un «peuple» ou à une «nation» réside dans des mœurs, des modes d'argumentation et de discussion, des façons de commander, d'obéir et de désobéir, des relations typiques au droit et au pouvoir, au profane et au sacré, à l'utilité et au prestige, à l'argent et à l'amour. Elle se matérialise aussi dans des plans de villes, des équipements et des services au public, des formes d'entreprises et d'associations, qui commandent aux registres d'expérience du citoyen, du producteur et du consommateur, de l'utilisateur et du citoyen. Et puis la «culture», au-delà des institutions familiales, religieuses, économiques, politiques qui ont chacune leur mode d'emploi, leur autorité et leur légitimité, ce sont des formes d'expression culturelle, au sens de la «haute culture» : des systèmes philosophiques, des œuvres littéraires, des concerts symphoniques, des écoles d'art et les institutions qui les produisent et les diffusent : Bourne, en intellectuel, accorde une place considérable aux universités, écoles, théâtres, opéras et musées qu'il fréquente assidûment. Alors qu'à Londres et en Angleterre, il est de plain-pied avec une vie collective qui, si exotique soit-elle, s'articule dans sa langue maternelle, ce qui lui permet de discuter avec un certain nombre de leaders et d'intellectuels<sup>10</sup>, à Paris, Bourne exerce son oreille, mais sa compréhension du

français reste sommaire. Il n'y fait pas moins l'expérience d'une «double citoyenneté spirituelle» en s'initiant aux façons de vivre et de penser qui font la *Frenchness* (Bourne, 1916h). Il écrit à un ami que «l'âme de la France doit être ressentie plutôt que découverte, en [me] frottant à des personnes importantes telles que celles que j'ai rencontrées en Angleterre» (lettre à Henry Elsasser, 20 janvier 1914) (Bourne, 1981: 210-214). Il loge dans un hôtel au 160 rue Saint-Jacques, entre les rues Cujas et Soufflot, en face de la faculté de droit et assiste quotidiennement à des cours et à des conférences. Il fréquente également le Louvre, Cluny et les Beaux-Arts, l'Odéon et le Panthéon, l'Opéra-Comique et le Vieux-Colombier. Il lit *L'Humanité* et *Le Matin* en prenant son chocolat du matin, Maurice Barrès autant qu'un roman féministe à succès de Marcelle Tinayre, *La Rebelle* (1906), des «monographies sociologiques» et de la littérature le soir, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, où il s'étonne de

[...] la collection si hétéroclite du prolétariat parisien, des étudiantes russes, des Polonais, Suédois, Arabes, Hongrois, aux moyens les plus divers – soldats en pantalon rouge, jeunes prêtres et grisettes, tous lisant avec une intensité qui n'a d'égale que la précision avec laquelle (les prêtres exceptés) ils s'accouplent à la sortie. (Bourne, 1981: 211)

Il rêve de transférer vers les États-Unis ce qu'il croit être en France le modèle du professeur d'université-leader de mouvements sociaux et politiques – une certaine figure de l'intellectuel public<sup>11</sup>. Il fait l'épreuve directe d'une transnationalité de la jeunesse du Quartier Latin qui tranche avec l'ambiance à prédominance anglo-saxonne, blanche et protestante de l'establishment de Columbia. Il expérimente en France une égalité de genre qui fait que les activistes du droit de vote sont écoutées et respectées (il ne peut pas imaginer qu'elles devront attendre vingt-cinq ans de plus que les Allemandes, les Anglaises et les Américaines pour que leur demande se traduise en loi). Il est emporté par une énergie culturelle qu'il n'a pas ressentie dans une Angleterre, «très vieille et fatiguée», traite Londres de «déprimante» et «barbare»

et affirme qu'Oxford se préoccupe peu d'enseigner « l'utile, le pratique et le véridique », mais fonctionne comme une fabrique de la classe dominante et de ses préjugés ; et il ne l'est pas davantage en Allemagne, où il sera plutôt impressionné par l'ordre et la propreté, le respect des places publiques et l'omniprésence de symboles communautaires, par les villes planifiées et les équipements collectifs – et par la canalisation de l'énergie vers la guerre. Enfin, il se rend à de nombreux meetings de femmes, côtoie de « jeunes normaliennes » (Bourne, 1915/1920 : 249), note une impulsion féministe et socialiste, « internationale et prolétarienne », barrée selon lui aux États-Unis par l'« entêtement aveugle » de la génération de Jane Addams, trop accommodante (lettre à Alyse Gregory, 13 mars 1914) (Bourne, 1981 : 230).

Dans une autre lettre, Bourne est épaté par les trois articles de Theodore Dreiser (1913), rédigés sur commande du *Century*, racontant ses séjours à Paris, en compagnie de son ami Barfleur (Richards) (Bourne, 1981 : 131). Le voyage est de fait une espèce d'enquête pragmatiste qui permet de former par l'intuition et de tester des hypothèses sur l'esprit anglais, français, allemand ou italien.

Le mieux que l'on puisse faire, c'est de s'installer pendant quelques mois dans les différentes capitales, de s'immerger dans la vie quotidienne et d'en tirer des enseignements pour l'avenir. De se plonger dans les journaux, de parler avec le plus de personnes possibles, de lire les pièces de théâtre et les romans contemporains, d'assister aux réunions politiques des réformateurs sociaux, d'aller à l'église, au tribunal, à l'école, à la bibliothèque et à l'université, et d'observer la vie nationale en action. (Bourne, 1915/1920 : 233)

À la fois s'imprégner de l'écologie de ces mondes sociaux avec leur histoire et leur géographie, leur urbanisme et leur architecture, et leurs modes de vie, tout en étudiant « les attitudes, sociales et politiques, des différentes classes et la psychologie sociale des différents peuples » (*ibid.*). Le voyage est un test dans la vie réelle, une expérimentation

grandeur nature (lettre à Prudence Winterrowd, 5 février 1913) (Bourne, 1981: 70). Il ouvre l'esprit, stimule l'imagination et la sympathie, délivre des conventions. Bourne invoque James pour son

[...] personnalisme (*personalism*) en quête d'aventure et de compréhension, qui ferait tomber toutes les barrières des malentendus professionnels, officiels, qui divisent les gens aujourd'hui, et font de ce monde, malgré ses richesses et ses variétés, un lieu si étriqué et limité pour l'âme individuelle.

Le voyage permet à « l'âme individuelle » de communier avec d'autres cultures, et d'échapper au pouvoir étouffant de la « machinerie cruelle et insensée de la société, qui tue le personnel, chez tous, sauf chez les plus doués et les plus sensibles » (lettre à Mary Messer, 28 décembre 1913).

Il n'est jusque l'arrivée à « Berlin, le matin du “jour historique” du 31 juillet 1914, dans une capitale agitée, en pleine ébullition, au bord de la guerre » qui ne vaille comme test d'expérience. Bourne raconte y

[...] assister à l'arrivée du Kaiser et des princes au *Schloss* ; voir l'automobile du prince héritier bloquée à vingt pieds de nous par la foule en liesse – « *der wahre Kriegermann* » (le véritable homme de guerre), comme l'appelaient les journaux, en opposition méprisante à son père pacifiste ; entendre le discours de ce dernier – sinistre, à la voix staccato, casqué, symbole même de la guerre, depuis le balcon du palais ; voir le jour suivant les files interminables de réservistes défiler dans les rues jusqu'aux casernes pour « *einkleiden* » (prendre l'uniforme) ; puis entendre finalement les nouvelles fatales du refus de la Russie, au milieu des foules grouillantes sur l'avenue Unter den Linden, hystériques de ferveur et d'anxiété. S'il n'y a jamais eu un moment de tension et de tragédie, où le destin a semblé se concentrer en quelques secondes, c'était bien cet après-midi du premier août,

à 17 heures, à l'angle de Unter den Linden et de la Friedrichstrasse,  
à Berlin. (Bourne, 1915/1920 : 263)

L'un des enjeux pour Bourne est, à l'épreuve de cette traversée de cultures étrangères, l'invention d'une culture nationale, proprement américaine. Comment faire pour forger une nouvelle représentation de l'américanité, tout en évitant de tomber dans le cauchemar d'une nation en armes ? Comment apprendre de la modernité européenne et la transplanter sur le sol américain, « sans l'esprit qui l'enflamme et qui détourne toute son énergie vers la destruction mutuelle » (1916h/2024 : 658) ? Comment assurer un juste équilibre entre « le fait et l'idéal » afin qu'ils « jouent librement l'un en l'autre, *back and forth*, conspirant contre le caractère mécanique et stagnant de la culture, de la morale et des théories de la connaissance modernes », se demande-t-il encore dans « Denatured Nietzsche » (1917b : 389-391) ? Et comment laisser sa part à la pluralité des façons de vivre, de croire et d'agir ? Ici encore, le pluralisme culturel semble s'incarner dans une expérience, celle, à la fois vécue et fantasmée, de la myriade de petits groupes, composés de jeunes intellectuels, journalistes, activistes et artistes, qui se voulaient radicaux et qui espéraient renverser l'ordre social par la critique culturelle, l'art ou la littérature. Ils cherchaient à combiner une révolution de l'expérience, la libération des corps et leur épanouissement sexuel, l'amour libre, le nudisme et la contraception, l'invention d'une nouvelle esthétique du langage, du vêtement ou de l'habitat, la mise en place de nouvelles techniques pédagogiques dans l'école libre, et une révolution politique, qui passe par toutes variantes de socialisme et d'anarchisme. Le combat de classe ou de genre était redoublé par une politique de la vie quotidienne. On pouvait croiser, dans cette génération en dissidence, que l'on a qualifiée de « Gauche lyrique » (Abrahams, 1986), Max et Crystal Eastman, John Reed, Emma Goldman, Hutchins Hapgood, Floyd Dell, Mabel Dodge, Alfred Stieglitz, Margaret Sanger, Eugene O'Neill, John Sloan ou Dorothy Day.

Cette maladie que nous ressentons aujourd'hui est une faim  
sociale inépuisable, frustrée et insatisfaite par le chaos d'une

société divisée en groupes séparés qui ne se comprennent pas mutuellement. [Le public naît de cette] pluralité de communautés bien-aimées, autonomes, mutuellement tolérantes, mais mutuellement indifférentes. Je vois le mouvement social avec toutes ses manifestations – féminisme, socialisme, religion sociale, internationalisme, etc. – relier lentement les chaînes de la conscience sociale, et ainsi transformer les personnes individuelles, les groupes individuels, les élever à un niveau plus élevé, leur donner un sens plus riche de sympathie et d'unanimité. (Lettre à Mary Messer, 7 février 1914, Butler Library ; citée in Abrahams, 1981 : 367)



« The Pageant of the Paterson Strike », affiche des Industrial Workers of the World (IWW) annonçant le spectacle de Madison Square Garden, « joué par les grévistes eux-mêmes », le samedi 7 juin 1913 (dessinateur : Robert Edmond Jones).



William Dudley (Big Bill) Haywood mène la manifestation de grève à Lowell (Library of Congress Prints and Photographs Division. George Grantham Bain Collection. Digital ID: gg Bain 10357 <<http://hdl.loc.gov/loc.pnp/ggbain.10357>>).

Un même schème semble opérant dans la projection de l'Amérique transnationale et dans l'idée d'un entre-tissage des groupes radicaux. La « conscience sociale » qui se forme dans une communauté politique ne se forme pas d'un seul coup : elle se fait de gré à gré, par contiguïtés, entre des petits groupes qui apprennent à se connaître, se sensibilisent aux problèmes les uns des autres, finissent par trouver un terrain de communication et par s'impliquer dans des actions communes. Un modèle de fédération d'intérêts, d'idées et d'identités se joue déjà à cette petite échelle et on peut se demander si l'Amérique transnationale n'est pas une extension de cette Amérique socialiste en préfiguration. L'interpénétration de différents groupes – ouvrier et politique – s'accomplit dans un spectacle théâtral qui est resté dans les mémoires, le *Paterson Pageant*, monté à Madison Square Garden le 7 juin 1913. L'organisation de ce que l'on appellerait aujourd'hui une performance, une reconstitution documentaire orchestrée par John Reed (1913), suivi par le Parti socialiste et la bohème de Greenwich

Village, impliquait les grévistes, en majorité italiens, de 300 filatures et teintureriers de soie de la compagnie Paterson, dans le New Jersey<sup>12</sup>. Cette grève a duré de février à juillet 1913, et a conduit à l'arrestation de 1850 grévistes, et plusieurs membres de l'Intercollegiate Socialist Society ont décidé de monter cette production en forme de docu-drame, avec un « millier de femmes et d'hommes », qui transplante le déroulement de la grève de l'IWW en plein Manhattan et lui gagne de nouveaux soutiens.

Quiconque a assisté au *Paterson Strike Pageant* [spectacle de la grève de Paterson] en 1913 ne pourra jamais oublier cette soirée exaltante, au cours de laquelle toute une communauté de travailleurs a mis en scène les torts qu'elle avait subis dans une explosion suprême d'émotion collective. Crue et plutôt terrifiante, elle a imprimé dans l'esprit de chacun l'idée qu'un nouvel art social était en train de naître dans le monde américain, quelque chose de nouveau, authentique et d'excitant. (Bourne, 1913/1977 : 519)

Si enthousiasmant a-t-il pu être pour les rebelles du Village, le show, semble-t-il, a plutôt vidé la caisse et n'a connu qu'une maigre couverture médiatique. Mais il a réalisé une certaine idée de l'agit-prop, qui a rapproché des milieux d'ordinaire disjoints les uns des autres, en s'arc-boutant sur les réunions privées du salon de Mabel Dodge (23 Fifth Avenue), du Club libéral ou de la revue *The Masses*, qui, depuis leur prise de contrôle à l'automne 1912 par Max Eastman (éditorial de décembre 1912, p. 3), se sont données pour objectif de « s'adresser aux masses, qu'elles soient socialistes ou non, par le divertissement, l'éducation et les formes les plus vivantes de propagande ». Surtout, le *Pageant* est resté dans les mémoires comme un moment de pluralisme trans-groupes.

Le même schème ne se retrouve-t-il pas quand Bourne imagine ce qui se passe dans une relation d'amitié ou dans une bonne discussion et comme Addams ou Follett, passe de cette vision des relations interpersonnelles à celle des relations internationales ? L'entre-tissage de



l'amitié, écrit-il dans « The Excitement of Friendship » (1912b/1977) se fait sans filet, « car l'amitié est une aventure et une romance, et dans les aventures, l'inattendu se produit. C'est le zeste du péril qui fait l'excitation de l'amitié. » (*Ibid.* : 112). « Les bonnes amitiés sont des choses fragiles, qui requièrent autant de soin dans leur maniement que n'importe quelle autre chose fragile et précieuse. » (*Ibid.*). Et une « bonne discussion », fondée sur la coopération, l'interpénétration des points de vue, et pas seulement sur le conflit, « fait grandir tous ceux qui y prennent part. Être, en étant plutôt conscient de soi-même, un esprit dans un groupe d'esprits signifie devenir une personne avec plus d'intensité (*more of a person*). » (Bourne, 1916f/1920 : 174-175). Bourne recourt ici encore à la métaphore de « l'entre-tissage (*interweaving*) » des écheveaux de l'étoffe plutôt qu'à celle de l'harmonie de l'orchestre. L'entre-tissage lui sert à rendre compte aussi bien des relations interpersonnelles dans la discussion que des relations de pluralisme démocratique entre groupes et entre classes, que, plus amplement, de la convivialité transnationale entre cultures, et du cosmopolitisme qui transcenderait les guerres entre États souverains. « Une transnationalité, un tissage, trame et chaîne, de nombreux fils de toutes tailles et de toutes couleurs. » (1916h/2024 : 665). « Un cosmopolitisme, épuré de la concurrence dévastatrice. L'Amérique est déjà la fédération mondiale en miniature. » (*Ibid.* : 660).

## **HYPHENS : LE PROBLÈME DES TRAITS D'UNION**

Au lieu de l'état de guerre où la fragmentation et la rivalité entre « provincialismes » (Royce, 1908) avaient conduit l'Europe, au lieu, aussi, de ce processus d'uniformisation et de standardisation, arasant toutes les différences, qu'était l'assimilation des migrants par l'Amérique, Bourne va imaginer une sorte de « fédération cosmopolite de colonies nationales »<sup>13</sup>. Vivre-ensemble, conjurer la guerre, trouver un remède contre le poison européen, qui en désamorce les risques d'explosion et neutralise la « bataille des *Kulturs* » ; mais en même temps, ne pas aplanir le relief ethnique et racial de cette nouvelle

nation, faire de sa diversité une force plutôt qu'un trouble, ne pas abolir la pluralité au nom de l'unité.

Le désir de pluralisme de Bourne, à l'œuvre dans son rêve d'Amérique transnationale, a un pendant dans son pacifisme internationaliste. Dans *Towards an Enduring Peace*, Bourne (1916g) recueille, pour le compte de l'Association américaine pour une conciliation internationale (American Association for International Conciliation), une série de propositions pour la paix qui offre un bon panorama des discussions qui avaient cours, en particulier dans le camp progressiste, en 1915-1916, avant la décision de Wilson de rejoindre le théâtre de la guerre. On peut y lire le texte « Towards the Peace that Shall Last » (*ibid.* : 230-239) où Jane Addams (Hull House, Chicago), Lillian Wald (Henry Street Settlement, NYC) et Paul Kellogg (éditeur de *Survey*) décrivent, en tant que membres d'une « nation neutre », « les fléaux, les blessures, les maux et les torts » qu'engendre la guerre et qui empoisonnent l'intelligence. On y trouve également l'article où *The New Republic* (20 mars et 26 juin 1915 : 164-173) analyse le problème de la souveraineté des États qui les conduit à des formes de rivalité nationaliste et d'agression impérialiste. Pour être dépassé, ce problème exige la création d'une organisation mondiale qui régule le *laissez-faire* entre États, et au-delà d'un « vague cosmopolitisme »<sup>14</sup>, requiert l'éducation des citoyens du monde afin qu'ils surmontent leurs loyautés nationales et fassent allégeance à un ordre international. Ce à quoi s'emploient en 1915, à l'époque où Bourne écrit « Trans-National America », le Congrès international des femmes pour la paix de La Haye ou la Conférence des socialistes des pays alliés à Londres.

Le transnationalisme n'est ainsi pas seulement une solution pour l'Amérique, mais c'est une proposition pour la réalisation de la « démocratie mondiale ». Sur quelles bases fonder un ordre international, à l'encontre de la Realpolitik à la vue courte qui conduit, tôt ou tard, les nations à se dresser les unes contre les autres ? Quel type d'États et de nations faut-il imaginer pour qu'une telle entente transnationale s'avère possible, et de quel type de prérogatives l'organisation

incarnant une telle coalition devrait-elle être investie ? Surtout : le chemin de la guerre est-il le bon pour parvenir à cette fin ? Un argument des bellicistes est que la guerre, en en finissant avec la politique impériale du Kaiser, accouchera de plus de démocratie ; mais une pacifiste aussi convaincue que Jane Addams, qui apprécie « *Twilight of Idols* » au point de demander à Bourne l'autorisation de le faire circuler au nom du Woman's Peace Party (lettre d'Addams à Bourne, 30 juin 1917<sup>15</sup>), pense, elle aussi, qu'un « nouvel ordre mondial, plus raisonnable » naîtra des ruines de l'Europe en guerre (Addams, 1922 : 84). Bourne, lui, n'en attend rien que mort et destruction.

Dans « *The War and the Intellectuals* », publié en juin 1917, juste après l'entrée en guerre des États-Unis, Bourne affine ses arguments. Il joue à son tour de la métaphore musicale, en contrepunt de Kallen (1924 : 124), évoquant l'orchestre symphonique avec sa multitude de familles d'instruments – bois, claviers, cordes, cuivres et percussions – chacune avec ses timbres et ses tonalités. A contrario, les « murmures » du monde des affaires se sont confondus, et avec l'aide de Theodore Roosevelt sont devenus un « chant monocorde », avant de s'amplifier et de donner naissance à un « chœur si puissant qu'en être exclu signifiait d'abord se déconsidérer, avant de passer pour presque obscène. Et peu à peu, une diatribe stridente s'est élevée contre l'Allemagne » (Bourne, 1917b/1919 : 25) ! C'est une musique sans joie, sans originalité, sans inventivité, sans même de contrepunt ou d'harmonie : une seule note a le droit d'être jouée, la même pour tout le monde, celle du loyalisme et du conformisme. On a souvent confondu les positions de Bourne et de Kallen, mais la version de Bourne est peut-être différente de celle de Kallen. Celui-ci, en ligne avec le rabbin réformiste Judah Magnes<sup>16</sup>, pense que l'orchestre multiculturel ne peut jouer la « symphonie américaine » (une expression paradoxalement reprise, rappelons-le, à Zangwill, 1908), qu'en renonçant à l'unisson. « L'Amérique n'est pas le *melting-pot*. Ce n'est pas le Moloch exigeant le sacrifice des individualités nationales. » « La symphonie de l'Amérique doit être écrite par les différentes nationalités qui tiennent la note individuelle, qui leur est propre, et qui la jouent en harmonie avec celles des

nationalités sœurs. » (Magnes, *in* Goren, 1982 : 106). Magnes prêchait, semble-t-il, pour un « creuset de raffinage (*refining pot*) » plutôt que pour un « creuset de fonte (*melting-pot*) » (Goren, 1982 : doc. 9). Sa position, étendue à la vie internationale (Magnes, 1911), était très proche de celle de Kallen, lequel écrivait à la même époque :

Un groupe humain n'est moral, valable socialement, ayant droit à une vie continue, que dans la mesure où il a une nature distincte qui produit une note individuelle, une note qui enrichit et modifie l'harmonie. (Kallen, 1910, repris *in* 1932 : 37)

Chez Bourne, les identités des différents peuples semblent se laisser davantage infléchir jusqu'à engendrer une nouvelle synthèse, respectueuse de leurs différences en devenir. Il est difficile de tracer une ligne claire entre les auteurs, sinon que le jeune Kallen paraît beaucoup plus proche de ce que l'on appellerait aujourd'hui une « politique de l'identité ». La synthèse de Bourne semble distincte d'une posture multiculturaliste, qui s'en tient à un accommodement réciproque entre blocs culturels, tout comme d'une posture fusionnelle, où ces blocs culturels s'auto-détruisent dans un grand *melting-pot*. Mais encore faudrait-il cerner de près, dans les différents textes de Bourne, Kallen et Locke, ce qui reste de l'universalisme de l'*Aufklärung* et comment la dimension d'universalité qui naît de la trans-nationalité s'articule avec les particularismes de nationalités – nationalités qui présentent leurs singularités culturelles, mais qui disposaient (ou disposeront dans la perspective de la fondation d'un « État des Juifs » en Palestine) d'un droit de s'auto-déterminer avant (ou après) leur transplantation américaine. Ce que ces auteurs ont cependant en commun est la conviction qu'un projet orthophonique, sous couvert d'américanisation, démet les voix dissonantes et vire à l'orthodoxie politique, hostile aux dissidences. La culture est dans le trait d'union ; la politique américaine dans le pluralisme.

L'union que désigne le trait d'union est le nouveau contenu de l'idéal ancestral de l'Union, et elle se situe à l'arrière-plan de

l'histoire nationale des États-Unis. Dans l'individu, cette union est ce que nous nommons « culture », et la culture n'est rien d'autre qu'un trait d'union spirituel – c'est l'humanisme dans le meilleur sens du terme. Car l'essentiel de l'humanisme se joue dans la reconnaissance et la compréhension sympathiques des différences de perspectives, des différences d'origine, des différences de nature. Et elle se joue dans la conservation de ces différences et dans la coopération avec elles. (Kallen, 1924 : 64)

Bourne, comme Kallen, s'oppose au désir de conformité d'une certaine doctrine nationaliste, partagée par l'intelligentsia belliqueuse comme elle est imposée par l'État. La « classe intellectuelle » aurait dû enquêter sur les « idéaux et aspirations » de la démocratie américaine et se débarrasser des « vieilles notions mystiques qui obstruent notre pensée ». La critique du « sang mystique de notre nation » par Bourne (1916h/2024 : 658) est celle que l'on retrouvera sous la plume de Dewey, Laski ou Follett quand il s'agit d'imaginer un pluralisme politique. La « classe intellectuelle » aurait ainsi pu rechercher des façons d'assurer la paix et de préserver la neutralité des États-Unis, tout en « découvrant une vraie américanité », celle qui fédère « différents groupes et traditions ethniques ». Au lieu de quoi elle a préféré, pour une bonne part, se rallier aux fantasmes militaristes, « témoignant de la finesse de son vernis socialiste ». La trahison des clercs a suivi la fuite en avant des politiques. On peut rappeler la position de Theodore Roosevelt (1894) quand il définit la « vraie américanité ». L'américanité est sans doute « une question d'esprit, de conviction et d'objectif, et non de croyance ou de lieu de naissance », comme l'écrit Roosevelt, et elle ne saurait souffrir aucune mise à l'écart ou discrimination en raison de l'origine nationale.

Il vaut toujours mieux être un original qu'une imitation, même lorsque l'imitation est de quelque chose de meilleur que l'original [...] être un Américain de première classe vaut cinquante fois mieux que d'être une imitation de seconde classe d'un Français ou d'un Anglais. [...] Nous devons les américaniser [les

néo-arrivants] de toutes les manières, dans leur discours, dans leurs idées et principes politiques, et dans leur façon d'envisager les relations entre l'Église et l'État. Nous accueillons l'Allemand ou l'Irlandais qui devient Américain. Nous n'avons que faire de l'Allemand ou de l'Irlandais qui le reste. Nous ne voulons pas d'Allemands-Américains et d'Irlandais-Américains qui figurent en tant que tels dans notre vie sociale et politique; nous ne voulons que des Américains et, à condition qu'ils le soient, nous ne nous soucions pas de savoir s'ils sont d'origine autochtone, irlandaise ou allemande. (Roosevelt, 1894)

Cette proscription des identités à trait d'union, les candidats à l'élection présidentielle de 1916, le démocrate Woodrow Wilson et le républicain Charles Evans Hughes, la partagent. Ils posent une règle d'allégeance unique : il faut choisir son camp, être d'un côté ou de l'autre. La discussion a en fait émergé en 1914-1915 – un contexte éclaire la série de textes qui paraissent successivement de Kallen, Bourne et Dewey. Son déclencheur a été l'affirmation « *semel Germanus semper Germanus* » de la nouvelle loi sur la citoyenneté allemande, la loi Delbrück (paragraphe 25, §2), entrée en vigueur le premier janvier 1914, qui autorise la double nationalité : « La nationalité n'est pas perdue par quiconque, avant d'acquérir la nationalité étrangère, a obtenu sur demande de la part des autorités compétentes de son État d'origine, l'autorisation écrite de conserver sa nationalité. » Herbert Adams Gibbons, journaliste bien informé de la situation européenne, commente : « Un moyen légal a été donné à ces Allemands naturalisés de conserver la nationalité allemande, à l'insu des nations où leur serment d'allégeance a été reçu en toute bonne foi. » (Gibbons, 1915 : 35). « Le résultat de cette loi, depuis que la guerre a éclaté, a été de faire peser une suspicion naturelle et justifiée sur tous les Allemands vivant dans les pays des ennemis de l'Allemagne. » (*Ibid.*). Les Allemands-Américains deviennent la cible de l'opinion et le bouc-émissaire des politiques. Dans la proclamation du 6 avril et du 16 novembre 1917, Wilson franchit un pas supplémentaire : il les déclare « *alien enemies* », et prend une série de mesures contre cette nouvelle catégorie d'« ennemis étrangers » :

interdiction de détenir des armes ou de s'approcher à moins d'un demi-mile de sites militaires ou sensibles, de publier des menaces ou attaques contre les instances politiques ou de communiquer avec les nations ennemies; obligation d'enregistrement et restriction sur les lieux de résidence, bientôt, contrôle de tous les mouvements sur



«Suppression du trait d'union germano-américain: il faut maintenant que ce soit l'un ou l'autre» (*New York Times*, 16 mai 1915, peu de temps après la tragédie du *Lusitania*).

le territoire américain ; interdiction d'utiliser des machines volantes et de s'approcher du district de Columbia ou du canal de Panama ; emprisonnement de toutes les personnes dont il est « raisonnable » de penser qu'elles apportent une « aide à l'ennemi »<sup>17</sup>.

Comme l'écrit Bourne, « l'orthodoxie triomphante de l'État est montrée à son apogée lorsque des prédicateurs chrétiens perdent leur chaire pour avoir pris plus ou moins au pied de la lettre le Sermon sur la montagne, et que des zélotes chrétiens sont envoyés en prison pour vingt ans pour avoir distribué des tracts qui soutiennent que la guerre n'est pas scripturaire » (Bourne, 1918a/1919 : 144-145). C'est à l'occasion de cette crise que le soupçon de trahison s'est mis à peser sur les identités à trait d'union (*hyphenated*) – à un point tel qu'un certain nombre d'activistes noirs font le choix d'être appelé « *coloured people* » plutôt que « *African-Americans* », pour ne pas donner l'impression d'être à moitié africains, à moitié américains, et pour revendiquer leur américanité à part entière. Le soupçon est généralisé contre les « *Hyphenates* », ces immigrants qui sont restés des étrangers (*aliens*), « dont la naturalisation a été technique et juridique, mais pas spirituelle et vitale », ou qui, pour un bon nombre, jusqu'à la moitié pour certaines communautés étrangères, ne se sont pas encore naturalisés. Ces étrangers « profitent des chances que leur donne l'Amérique », tout en « chérissant et cultivant leur identité et leur culture ». Le mot d'ordre qui se fait alors entendre est : « *The hyphen must go!* » « Pas de double citoyenneté, ni d'allégeance divisée. » (*The North American Review*, 1916). À quoi un certain J. P. McGee (1916 : 639-640), d'Oklahoma, répond dans le courrier des lecteurs en taclant les *British-Americans*, qui croient être les vrais Américains alors qu'ils n'ont jamais renoncé, « hypocritement », à leur culture. Il rejoint Bourne selon qui les « Anglo-Américains » regardent les Américains de haut, comme des « coloniaux » et continuent de concevoir les États-Unis comme un « *dominion autonome de l'Empire britannique* ». Mais pour McGee, les faux Américains sont ceux qui n'ont pas de trait d'union : « *The Alien Must Go* » !



On comprend mieux la critique courageuse par Bourne du « stigmate des traits d'union », en porte-à-faux avec la campagne contre les Américains non-natifs ou d'ascendance étrangère, principalement allemande, qui ne se seraient pas « assimilés ». Hormis une petite minorité qui va continuer de rêver au *Heimatland* perdu et être réceptive à la propagande wilhelmienne, les Germano-Américains n'étaient pourtant pas plus de vrais Allemands que de faux Américains et, comme tous les migrants, devaient se débrouiller dans le maquis d'expériences, de sociabilités et de cultures multiples qui était le leur. Les lignes de clivage et de fracture entre Juifs et non Juifs, entre religieux et laïcs, et entre membres de différentes régions, parlant des dialectes différents, interdisaient de penser une communauté allemande unanimement soudée (Luebke, 1974). La question du trait d'union touchait à vrai dire au cœur de l'expérience migrante – du rapport à soi et du rapport aux autres. Le trait d'union était une métaphore des ruptures, conflits et synthèses dont chaque individu, dans son parcours biographique, pouvait faire l'expérience pour devenir un « Américain à trait d'union (*hyphenated American*) », comme s'auto-catégorise, dans la marée de récits de vie à succès de l'époque, Edward Steiner, hongaro-américain, juif des Carpates devenu pasteur presbytérien (Steiner, 1916). Le trait d'union était aussi une métaphore des difficultés de vivre dans la « Terre promise » pour Mary Antin (1912), amie d'Addams et de Roosevelt, juive de Plotzk, intégrée par l'école publique, mariée à Boston à un géologue luthérien, prenant le parti des Alliés et se séparant de son mari devenu pro-allemand pendant la guerre, elle-même couplant sa « complète dévotion civique à l'Amérique » avec la défense d'un foyer palestinien dans le *Maccabaeon*, la revue de la Fédération américaine des sionistes. Au-delà du rapport à soi et aux autres, c'est un rapport entre les cultures de différentes communautés qui se joue. La métaphore du trait d'union est récurrente dans « Transnational America » (Bourne, 1916h/2024), où elle est élargie aux cultures (« *culture* » et « *cultural* » y apparaissent 45 fois). Il faut créer du lien entre ces masses de gens, plus ou moins regroupées, mais souvent inorganisées, aux langues, mœurs, lois et religions multiples – faire de la Tour de Babel une nation américaine.

Le trait-d'unionisme est une stratégie de cohésion d'une « société américaine [qui] se trouve [encore], pour ainsi dire, en un état pré-darwinien » (Brooks, 1915 : 164-165). La « civilisation » et la « socialisation » de cette « mer des Sargasses » chaotique, dépeinte par Van Wyck Brooks, ne vont pas se faire grâce à une Super-Âme, émergeant dans un Super-Organisme, et pas davantage par un État puissant, qui substitue ses lois à la vie de la société.

L'Amérique est comme une vaste mer des Sargasses – un prodigieux mélange de vie inconsciente, balayé par des vagues de fond d'émotions semi-conscientes. Toutes sortes d'êtres vivants y dérivent, phosphorescents, gaïement colorés, rassemblés en touffes et en masses coagulées, gélatineuses, informes, fragiles, enchevêtrées, s'élevant et retombant, flottant et fusionnant, ici un immense ventre distendu, là un minuscule cerveau rudimentaire (le grossier dévorant le raffiné) – partout une vitalité incontrôlée, non-planifiée et inorganisée, comme celle du premier chaos. C'est une profusion de vie qui n'a pas été transformée en organisme, dans laquelle on n'a pas introduit les valeurs et les standards féconds de l'économie humaine, innocente de ces lois de la gravitation sociale qui, bien comprises et poursuivies avec une foi ardente, engendrent un bon tempérament chez l'animal humain. (Brooks, 1915 : 164)

Les deux solutions qui ont les faveurs de Bourne sont une forme d'auto-organisation réfléchie, passant par la discussion, l'enquête et l'expérimentation collectives, qui réduise autant que faire se peut l'interventionnisme d'un État régulateur et répressif; et une forme de synthèse transnationale, qui se greffe sur la précédente, qui garantisse des relations de reconnaissance et de tolérance, même avec les Germano-Américains, et qui se fonde sur des relations d'apprentissage et d'hybridation réciproque, à distance des tentatives d'uniformisation par les élites anglo-saxonnes.

## LE DÉBAT AUTOUR DE L'ALLEMAGNE ET DES GERMANO-AMÉRICAINS

L'Allemagne, d'abord.

Pourquoi cette focalisation sur les Allemands? Vue de l'extérieur, la communauté allemande est l'une des plus nombreuses et des mieux organisées aux États-Unis. Selon le recensement de 1910, les Allemands de naissance ou de seconde génération étaient huit millions pour une population totale de 92 millions de citoyens étatsuniens (U.S. Census, 1910). On les retrouve aussi bien dans les campagnes du Midwest que dans les grandes métropoles comme New York, Philadelphie ou Chicago – où beaucoup d'Allemands sont de surcroît des Juifs allemands. À partir des années 1880, avec l'accélération du processus de migration pour répondre aux besoins de l'industrialisation, on les retrouve dans toutes les villes en expansion. Le livre d'Ernst Kargau (1893/2000) nous livre un instantané de la vie dans cette communauté allemande à St. Louis, Missouri, l'une des pointes de ce que l'on a appelé le « triangle allemand » avec Milwaukee, Wisconsin, et Cincinnati, Ohio. Le triangle allemand englobait une bonne partie de l'Illinois et de l'Indiana, au sud du lac Michigan. On a encore parlé d'une « ceinture allemande (*German Belt*) » qui s'étendrait de la Pennsylvanie jusqu'à l'Oregon et où de nombreuses communautés religieuses (catholiques, luthériens, évangéliques allemands, réformés allemands, libéraux et juifs) se sont installées (Lacher, 1925 ; Korman, 1967). Leurs membres connaissent une forte ascension sociale sans renoncer à leur langue et à leur germanité (*Deutschthum*). Ils maintiennent leur « héritage culturel » dans des réseaux de clubs sociaux, journaux, théâtres et écoles, églises, temples et synagogues, organisations professionnelles, associations de chant, sociétés de tir ou de gymnastique, sans compter les nombreuses organisations de secours mutuel, d'aide aux invalides et aux retraités, aux veuves et aux orphelins, pour lesquelles les Allemands étaient réputés. Le réseau associatif, syndical et politique des Allemands-Américains – les *Mannerchore*, *Turnvereine* et leurs *Schützenfeste* auxquelles se référait Kallen dans

son propre texte –, et, distinct de celui-ci, le réseau des Juifs allemands, sont parmi les plus denses et les plus avancés, d'un point de vue civique, aux États-Unis.

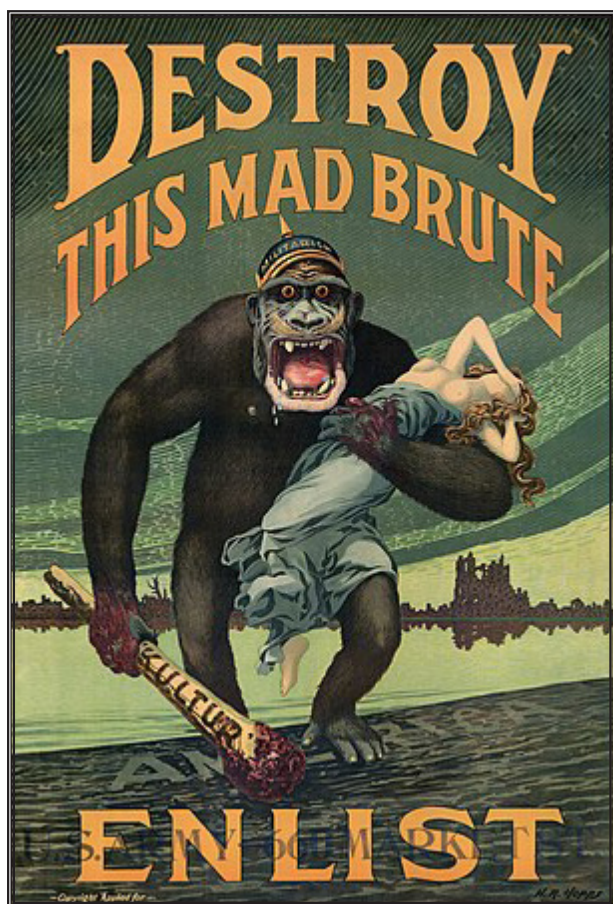
Clara E. Schieber (1923) rappelle que, pendant la guerre de 1870, les sympathies des États-Unis allaient plutôt à l'Allemagne, mais qu'à la faveur de conflits d'ordre impérialiste – l'incident samoan, les frictions en Chine, à Manille, en Haïti, aux Antilles ou au Venezuela, les déclarations en faveur d'une *Weltpolitik* de Guillaume II, le projet de train Berlin-Bagdad à partir de 1903, la médiation américaine entre la France et l'Allemagne à la conférence d'Algésiras en 1905-1906, ou l'affaire de Saverne en Alsace en 1913 – la peur d'un expansionnisme allemand a peu à peu pris le dessus. Le nombre d'étudiants américains dans les universités allemandes a décliné, et l'admiration pour l'efficacité industrielle et politique s'est retournée en hostilité pour l'agressivité dans la compétition économique, la « brutalité rhétorique du Kaiser », l'« autocratie teutonique » ou le « militarisme prussien ». Ces préjugés contre l'Allemagne, à l'aube de la Première Guerre mondiale, sont devenus monnaie courante dans la presse et dans l'opinion. On assiste alors à un regain des soupçons d'antipatriotisme qui pèsent sur les citoyens allemands-américains. Le département de la Justice va ainsi constituer une liste de 480 000 Allemands, dont 4 000 seront emprisonnés pour espionnage ou contribution à l'effort de guerre de l'Allemagne et des milliers d'autres écartés de leurs fonctions. Les sentiments anti-allemands vont cristalliser petit à petit, en partie en contre-coup du travail de propagande accompli par le gouvernement de Bismarck auprès de ses ressortissants à l'étranger, mais surtout après l'épisode du *Lusitania* et du télégramme Zimmermann (Bailey, 1935). Le contrecoup a été une « apologétique allemande, offensive et inepte », nous dit Bourne (1917b/1919 : 29). Cette réaction de la minorité importante a conduit à la division et à la polarisation de l'opinion publique. Le contrecoup du contrecoup a été une véritable hystérie collective qui s'est déchaînée pendant la guerre, avec pour point d'orgue le lynchage de Robert Prager en avril 1918<sup>18</sup>.

Cela n'a pas empêché un certain nombre d'essais d'être publiés dans la galaxie progressiste et pragmatiste. Simon N. Patten, germanophile militant, est l'un des rares à avoir appelé à davantage d'empathie. Dans *Culture and War* (1916), il regrette que la voie d'une compréhension réciproque entre Allemands, Britanniques et Américains soit délaissée au profit du stéréotype et de l'anathème. Il se livre à une exégèse de ce que veut dire la vie et la mort pour les Allemands, comment la pulsion vitale s'exprime dans la culture allemande et comment celle-ci s'exalte et s'incarne dans l'État. Il oppose la *Weltanschauung* allemande à la perspective instrumentale des Anglais et des Américains. Alors que ces derniers se demandent : « Qu'est-ce je vais tirer de cette situation ? », « Quel est mon intérêt à y participer ? », la perspective des Allemands s'articule autour de trois mots que Patten (1916 : 19) traduit ainsi : *Dienst* (service comme accomplissement du devoir d'obéissance à une cause supérieure), *Ordnung* (ordre garanti par la conformité des expériences internes et des conditions externes) et *Kraft* (puissance). Le sacrifice de l'intérêt personnel prévaut sur le calcul des plaisirs et des peines. Le premier devoir est celui de l'obéissance, du respect pour l'autorité, du travail pour la communauté, ce qui assure une forme d'harmonie entre les attentes des personnes et les institutions pour lesquelles ils se dévouent et qui contribue « à l'effectivité et à l'accélération du pouls national » (*ibid.* : 22). Indépendamment de la direction du mouvement, de la rationalité des buts ou de la justice des lois, la puissance de la nation allemande doit « grandir, surpasser et conquérir ». Les nations petites et pacifiques manquent de vigueur dans le combat, dont l'expression la plus haute est la Guerre, et sont condamnées à dégénérer (*ibid.* : 30). « La culture, c'est l'Allemagne » et elle doit s'étendre et absorber d'autres races, comme les Slaves ou les Polonais : c'est son destin national et mondial. Rétrospectivement, le portrait fait frémir ; il était, en 1916, destiné à mieux faire comprendre l'esprit et le tempérament allemands.

Pour continuer dans la galaxie des proches du pragmatisme, c'est un autre son de cloche que l'on entend dans *Imperial Germany and the Industrial Revolution* de Thorstein Veblen (1915). Celui-ci rend

compte de l'émergence d'une économie dominante dans un cadre politique et institutionnel qui est celui de la monarchie féodale et dynastique d'une Prusse, hégémonique, par la puissance de son industrie, sur les autres États allemands. Dans ce régime qui impose le service militaire, une politique fiscale impériale et un contrôle impérial de l'éducation, la révolution industrielle et nationale dépend du façonnage d'un esprit de discipline et de subordination des sujets et de leur investissement dans l'efficacité et la solidarité nationales. John Dewey n'est pas en reste avec son essai, peu nuancé, *German Philosophy and Politics* (1915b), où il attaque différents traits de l'esprit germanique. Il oppose la « philosophie *a priori* » et l'« absolutisme systématique » des Allemands à l'apprentissage expérimental par la méthode des essais et erreurs – qualité par excellence des Américains. « Ce sont les conséquences concrètes plutôt que des règles *a priori* qui nous guident. » (*Ibid.* : 200). D'une certaine façon, Dewey anticipe les critiques à la Popper ou à la Hayek, qui identifieront dans la croyance en certaines idéologies systématiques, closes sur elles-mêmes, une racine intellectuelle des régimes totalitaires. Mais d'autre part, il se laisse aller à un violent pamphlet contre l'Allemagne, souvent sans nuances, et prenant de trop grands raccourcis entre le règne des idées et celui des faits.

Un dernier auteur, le vieux Royce, affaibli par un épisode d'apoplexie, entre dans la bataille après qu'un sous-marin allemand a coulé le paquebot *Lusitania*, le 7 mai 1915. Les États-Unis étaient jusque-là restés neutres, mais l'Allemagne les accusait de transporter des cargaisons d'armes dans des bateaux de navigation civile. Royce s'était élevé contre cette agression de l'Allemagne impériale, contre des civils et contre « l'humanité ». Dans *The Hope of the Great Community* (1916), il dit son désaccord avec un collègue de Harvard qu'il ne nomme pas, annonçant le « triomphe spirituel de l'Allemagne » – il s'agit de Hugo Münsterberg dans *Tomorrow: Letters to a Friend in Germany* (1916 : 112). En attendant une redistribution équitable des terres, à l'échelle internationale, selon les règles du « cosmochorisme » (Münsterberg, 1914 : 198), qui assurera la paix universelle, Münsterberg décrit dans



Affiche de recrutement mettant en scène un gorille portant un casque « militarisme » et tenant un gourdin « Kultur » : « Détruisez cette brute folle ! Engagez-vous dans l'U.S. Army ! » (auteur : Harry R. Hopps, San Francisco Army Recruiting District, 1917. Library of Congress Prints and Photographs Division, n° LC-DIG-ds-03216).

*The War and America* (1914) la façon dont l'Allemagne, cette nation « pacifique et industrielle » (*ibid.* : 3), menacée sur ses frontières, a toujours dû, malgré elle, « consacrer une grande partie de ses ressources matérielles et morales à la préparation de sa défense » (*ibid.* : 4). L'armée allemande, « incarnation de l'âme nationale avec toutes ses énergies



intellectuelles et morales » (*ibid.* : 201-202), ne fait que réagir aux préjugés antiallemands de ses « agresseurs » (Münsterberg, 1914 : chap. I) : l'esprit de revanche des Français, l'égoïsme commercial des Anglais et le « panslavisme barbare » des Russes. Ce renversement de l'accusation ne convainc pas Royce, hanté par les « fantômes de mes morts [amis et étudiants] tués sur le Lusitania » (Royce, 1916 : 16). La menace qui pèse sur l'humanité justifie l'entrée en guerre des États-Unis.

Royce tire parti de l'occasion pour donner sa vision d'une communauté internationale, faite de compassion, d'honneur et de devoir, animée par une « moralité internationale » (*ibid.* : 4). Une « communauté de l'humanité (*community of mankind*) » (*ibid.* : 31) qui transcende les « intérêts des nations individuelles ». Les Américains doivent prendre parti par « aspiration et préoccupation pour l'humanité blessée » (*ibid.* : 20), mais leur finalité doit être la paix, garantie par un organe « assurantiel », faute de Ligue de la Paix. L'argument, peircien, est déjà présent dans *War and Insurance* (1915) : face à des « paires dangereuses » qui se nuisent mutuellement et dont les torts réciproques risquent de conduire à une dégradation de la situation, bien au-delà de leur tête-à-tête, « l'Assureur », que Royce appelle aussi « l'Interprète », remplit une « fonction de médiation, réconciliation et unification » (Royce, 1916 : 62). Il fonde une communauté triadique « en représentant et en interprétant les plans, idées et objectifs » à l'un ou l'autre des partenaires de la paire « afin que ces trois coopèrent comme s'ils étaient un » (*ibid.* : 64). Par la mise en place progressive de cette « communauté d'interprétation », Royce entrevoyait une méthode pour intégrer et pacifier les relations entre classes et entre races<sup>19</sup>. Et il esquissait ainsi la fonction d'une instance tierce, un assureur-interprète international, capable de fédérer, liguer ou associer les nations. Telle était sa version trinitaire du pluralisme international.

Bourne est plus mesuré. Si Dewey (1915b : 62-64) oppose la *Kultur* allemande, avec son caractère « délibéré et conscient », « collectif et nationaliste », celle du *Kulturkampf* (combat culturel) de Bismarck contre l'Église dans les années 1870, à la *Zivilisation*, Bourne (1915a)

appelle au contraire les Américains à apprendre des « idéaux allemands » et à ne pas confondre leurs excès avec le projet « de dominer le monde ». Il ne s'agit que « de l'organiser rationnellement sur la base d'une coopération volontaire, en soudant ensemble, en une union fédérale, des nations apparentées par leurs intérêts et par leur civilisation » (*ibid.* : 118). Les Allemands ne sont pas présentés par Bourne comme de dangereux « Teutons » décidés à conquérir l'Europe, en dépit du souvenir d'unanimité de la foule berlinoise, le 31 juillet 1914, un mois après l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand d'Autriche et la veille de la déclaration de guerre du Kaiser à la Russie. L'Amérique, au lieu de se faire « terrain de rencontre pour les différentes attitudes nationales » (Bourne, 1917a/1919:28) et de désamorcer les campagnes de haine nationaliste et coloniale qui avaient cours en Europe, a désigné les Germano-Américains à la vindicte populaire et décidé d'entrer en guerre contre l'Allemagne.

Dans « A Glance at German "Kultur" » (1915b), Bourne décrit pourtant les Allemands comme l'avant-garde du civisme mondial ; ils montrent la voie d'une « démocratie socialisée ». Les Allemands excellent dans l'art civique, selon Bourne, « le roi des arts, en raison de sa nature totalement sociale » (*ibid.*). L'art devait se mettre au service de la communauté, en améliorer les conditions de vie et en favoriser les valeurs coopératives. « Art civique », utilité sociale, vie collective : que ce soit en architecture ou en urbanisme, il fallait rompre avec l'académisme des bourgeoisies européennes et le colonialisme de l'imitation culturelle, mais aussi avec un art financé par le monde du business, qui en glorifie le « mercantilisme égoïste », et avec cette « sauvagerie chaotique », laide et invivable, marquée par ses hiérarchies et ses discriminations, des « villes non-planifiées » (Bourne, 1915c) aux États-Unis. Bourne loue les « modèles d'art et de conception civiques » (*ibid.* : 277) des Allemands, dont les élites ne perdent pas de vue que les villes sont comme des « maisons communes (*communal house*) qu'il faut rendre aussi bien ordonnées que belles ». « La ville bien planifiée est immensément payante du point de vue social. » (*Ibid.* : 278). Bourne a été favorablement impressionné, lors de son voyage en Allemagne en juillet 1914, par

la science de l'organisation et du management urbain et par « la splendeur de la renaissance artistique, telle qu'elle s'exprime en particulier dans la nouvelle architecture, la décoration intérieure et l'art civique » (Bourne 1915/1920 : 260). Ce design pousse ses racines dans l'Art nouveau (*Jugendstil*), dans les années 1890 (le cousin de l'Arts & Crafts en Angleterre et aux États-Unis). Bourne est émerveillé devant la force d'organisation collective qui s'exprime dans les appartements municipaux de Munich, les bains publics du *Volksbad* de Nuremberg (à peine achevés en 1913), les jardins scolaires et ouvriers de Lichtenhof, le site de traitement de déchets de Furth ou les abattoirs de la ville de Dresde. Il met ces réalisations en regard de la Hampstead Garden Suburb (*ibid.* : 261), au nord-est de Londres, selon lui le plus beau modèle de ville planifiée, mais il place l'Allemagne, avec ses « laboratoires d'urbanisme » (*ibid.*), au-dessus de toutes les autres nations, « à l'avant-garde même de la civilisation socialisée », aux antipodes de l'incapacité des Américains à élaborer et à appliquer, à l'époque, des plans directeurs.

Pas de stigmatisation des Allemands, donc, mais plutôt une invitation à apprendre de ce réservoir débordant d'énergie civique qu'ont parfois fait disparaître les critiques de l'industrialisme et du militarisme ; un refus de réduire la communauté germano-américaine, avec ses identités, ses intérêts et ses idéaux, à une extension de l'Allemagne impériale ; et la conviction qu'« avec le pragmatisme de Dewey et de James et la philosophie sociale de Royce, nous avons les outils intellectuels pour une telle entreprise, éthique, sociale, politique » (Bourne, 1915a : 119).

## **DE LA SUPRÉMATIE ANGLO-SAXONNE À LA DÉGRADATION DE LA CULTURE DE MASSE**

Le refus de la suprématie anglo-saxonne, ensuite.

Dans « War and the Intellectuals », Bourne revient aussi sur le « colonialisme anglais », qui a imposé son point de vue sans pluralisme, sans discussion et a entraîné tout un pays dans la guerre. Bourne parle de

«*magyarisation*» (1917b/1919 : 29), par référence à l'assimilation forcée des petites nationalités, dont la slovaque, en Hongrie. L'expression de ce « colonialisme latent » s'est entrechoquée avec le désir d'une unité américaine. Mais « de simples syllogismes ont été substitués à l'analyse, les choses ont été désignées par leurs labels ». « La classe intellectuelle [a] échoué à produire des synthèses plus élevées. » (*Ibid.* : 38-39). Les uns et les autres sont restés prisonniers de leurs croyances et de leurs habitudes, comme James et Dewey l'avaient montré – incapables de s'élever vers une prise de perspective réflexive sur l'histoire, la société et la politique de leur pays. La version pauvre de l'unité l'a emporté, par manque de générosité et de curiosité, par manque d'intelligence collective.

Bourne est très remonté contre cette espèce de colonialisme domestique, interne aux États-Unis. « Nous sommes tous nés à l'étranger (*foreign-born*) ou descendants de personnes nées à l'étranger », et nous sommes tous venus, si ce n'est à bord du Mayflower, en tout cas à bord de navires qui auraient pu s'appeler « Fleur de Mai, Flor di Maggio ou Majblomst ». On pourrait rajouter, ce que Bourne ne fait pas, les noms des transatlantiques qui ont amené les Européens aux États-Unis – les Grand Eastern, Campania, Teutonic, Baltic, Lusitania, Majestic, Adriatic, City of Paris –, ou ceux des bateaux de la Pacific Mail Steamship Company qui ont convoyé les Asiatiques vers les champs de Hawaii ou les mines de Californie – City of Tokyo, Alaska ou Sphinx ; ou encore, rajouter les noms des navires négriers qui ont assuré les plus de 35 000 voyages de traite des esclaves – les Hannibal, Planter, Africa, Parr, Amistad, jusqu'au dernier à transporter sa cargaison de captifs, le Clotilda, le 9 juillet 1860... Les cargaisons navales d'immigrants et d'esclaves ne sont pas du tout du même ordre, mais toutes ont apporté leur lot de nouveaux Américains.

Bourne s'en tient aux immigrants volontaires. Tous, nous avons migré avec nos « caractères nationaux et raciaux », pour fuir l'« air étouffant (*stiffling*) » du Vieux Monde, avoir la liberté de vivre heureux et la chance de faire fortune. Une proportion de 15 % de la population



Esclaves d'Afrique de l'Est, sauvés d'un boutre, à bord du HMS Daphne, un navire de guerre britannique utilisé pour empêcher le transport d'esclaves le long de la côte de Zanzibar. Ils ont été libérés des marchands d'esclaves arabes entre le 1<sup>er</sup> et le 4 novembre 1868.



Paquebot transatlantique d'immigrants, S.S. Patricia, 10 décembre 1906  
(Edwin Levick photographe, Library of Congress Prints and Photographs,  
Digital ID: ds 11826 //hdl.loc.gov/loc.pnp/ds.11826).

des États-Unis est née à l'étranger en 1910, et ce pourcentage est encore plus élevé si l'on compte les Américains nés de parents nés à l'étranger. Il y a là une multiplicité de sources d'expériences, de savoirs, de langues, d'identités, d'histoires, d'intérêts qui ne peut se laisser réduire à l'unité. Bourne rejette la solution de la fusion des peuples nationaux dans un *melting-pot*. Le risque est que, dans un tel chaudron de cultures, la composante anglo-saxonne, sûre de son bon droit, animée par des velléités impérialistes, ne l'emporte sur les autres composantes – une situation qui était celle des empires européens. Un facteur central de la culture anglo-saxonne est le puritanisme – dont Bourne a fait l'expérience rapprochée dans sa jeunesse à Bloomfield<sup>20</sup>. Le réquisitoire de Bourne est violent contre la « volonté de puissance des puritains » (1917d : 176-187), qui étouffe « l'essor vers la vie » au nom de la « responsabilité sociale de la race », ou qui décourage la « soif pour l'expérience de l'amour » au nom d'une quête de « perfection raciale » (*ibid.* : 177-178). Le puritain cultive la superstition qu'il serait « doté d'une extraordinaire force morale », ce qui lui permet de « renverser le courant naturel de la vie », de résister à ses impulsions instinctives, de les réprimer et de les réorienter vers la maîtrise de soi et le sacrifice de soi. Il en tire une fierté qui l'autorise à retourner cet ascétisme en domination. « Il n'aime pas tant la vertu pour elle-même que parce qu'il en fait un instrument de son terrorisme » ; elle l'habilite à exercer un « contrôle sur les autres qui lui procure ses satisfactions de pouvoir » (*ibid.* : 182). Il n'est en rien question, ici, d'éthique sociale au sens où l'entendaient les progressistes. Le puritanisme n'est pas tant un « idéal raisonnable que simplement héréditaire ». « Le prestige du "propriétaire" lui confère une validité oraculaire que rien ne peut ébranler. Les efforts des autres classes ne font qu'aller à contre-courant. » (*Ibid.*).

Par ailleurs, « il s'agit plus pour la classe dirigeante d'un idéal que d'une règle de vie [...] le puritanisme est davantage destiné à l'usage public qu'au privé » (Bourne, 1913d : 235). Cette moralité publique, maintenue à coups de prescriptions et de proscriptions, tant par les religieux que par les juristes, est une force de maintien de l'ordre social. Chacun se tient à sa place. Cela ne va pas sans paradoxes. « Sur le plan

religieux, le saloon est un anathème, mais sur le plan pratique, il s'agit d'une institution établie, qui a donc droit à tout le respect que notre classe dirigeante accorde à ce qui existe. » (*Ibid.*). À Bloomfield, « l'existence de dix-huit saloons semble à tout le monde, ecclésiastiques et infidèles confondus, tolérable et naturelle. La prohibition est impensable. » (*Ibid.*). L'élite de la ville est ainsi confrontée à un paradoxe : « La diminution du nombre de licences serait une atteinte au droit de propriété », mais son augmentation tout autant : « La présence de dix-neuf [saloons] constituerait un péché communautaire inexpiable contre le Tout-Puissant. » (*Ibid.*). Il n'en reste pas moins que le puritain est en croisade contre l'alcool et plus généralement contre le crime et le vice – souvent identifiés aux Noirs qui ont quitté le Sud pour Harlem et aux masses de migrants qui, débarqués à Ellis Island, ont pris la barge pour Jersey City au lieu de celle pour Battery Park et se sont dispersés dans le New Jersey. La solution raisonnable de régler les saloons, de les déplacer dans les quartiers où ils seraient le moins gênants et de réfléchir aux causes et aux raisons de leur succès n'est pas discutée – pour le puritain, le « mal » doit être éradiqué. Il renonce à la « tentation », et justifie ce renoncement par un idéal d'abstinence, qu'il codifie, promulgue et impose (Bourne, 1917d : 184). Convaincu de sa supériorité morale, qui nourrit son attitude d'évangélisation, il prétend vouloir imposer sa moralité publique aux colonisés qu'il essaie de convertir et de rallier à ses églises, épiscopales ou presbytériennes à Bloomfield ; ou il rêve, en bon philanthrope, avec l'aide des dames patronnesses, de voir ces immigrants, barbares venus d'ailleurs, rejoindre ses standards moraux. Au puritain, Bourne oppose un « nouveau paganisme », qui cultive les plaisirs des sens, la sensualité de l'amour et la jouissance de l'art<sup>21</sup>.

Le puritanisme est le noyau de cette « nourriture culturelle » faite de religion, d'éthique et de littérature, et de snobisme à l'anglaise, que Bourne rejette avec force, tout comme le faisait Van Wyck Brooks dans *Le Vin des Puritains* (1908) et dans *America's Coming-of-Age* (1915)<sup>22</sup>. Contre cette volonté de puissance d'un groupe contre tous les autres, Bourne récuse l'américanisation entendue comme



« anglo-saxonisation ». « [Le] système juridique et politique dans son ensemble est resté plus anglais que l'anglais, pétrifié et immuable, alors qu'en Angleterre le droit se développait pour répondre aux besoins de temps changeants. » (1916h/2024 : 649). Mais, selon Bourne, l'expérimentation américaine est restée en grande partie bloquée, en raison de la prévalence d'une classe d'Anglo-Américains, trop attachée à ses privilèges, qu'il s'agisse de l'élite de la Nouvelle-Angleterre, qui se prend pour l'aristocratie du pays, jusqu'à fantasmer une filiation entre les *town-meetings* et les assemblées de guerriers germains ; ou encore, de la ploutocratie du Sud, « colonie anglaise, stagnante et suffisante », rétive à la « fécondation croisée » des Anglais, des Allemands et des Scandinaves qui s'est produite dans le Wisconsin ou le Minnesota. « Si la liberté signifie une coopération démocratique dans la détermination des objectifs et des idéaux ainsi que dans l'établissement des institutions sociales et industrielles d'un pays, alors l[es] immigrant[s] n'[ont] jamais été libre[s] » (*ibid.* : 652) : ils ont été soumis à un processus d'« anglo-saxonisation », plus ou moins forcée. Ni réduction à l'unité, ni course en parallèle, mais une assimilation réciproque redoublée d'une fertile émulation entre des « cultures restées distinctes dans la coopération ». Bourne s'insurge dans le même temps contre une forme d'américanisation qui rimerait avec homogénéisation. Il faut lire son éloge de Theodore Dreiser (1915d/1977 et 1917f/1977), « authentiquement américain, totalement non-anglais », qui a « rendu un réel service à l'imagination américaine » (1917f/1977 : 464) par ses portraits de l'avidité de puissance des plus riches, de la violence de l'industrie et de l'ingénuité des masses ; Dreiser qui, dans *Sister Carrie* (1900) et *Hoosier Holiday* (1916), faisait sentir son « enthousiasme pour la vie » (1917f/1977 : 459), et contre les bonnes mœurs de la Nouvelle-Angleterre, livrait des descriptions du désir, y compris de la « faim sexuelle », sans horizon de rédemption, et de la « crudité » et de la brutalité des impulsions dans la « sauvagerie » du monde industriel. Bourne voyait là une littérature proprement américaine.

Roosevelt aurait pu être un symbole de cette vitalité et d'intensité, avec son amour de la vie sauvage (*wildness*) et ses éloges de la *strenuous*

*life* (Cefai & Stavo-Debaugé, 2021). Mais, tout en étant ouvert à toutes les nationalités, il arrivera à Roosevelt de dire sa préférence pour la « race anglo-saxonne », d'adopter la thèse du « suicide racial » des Blancs anglo-saxons et protestants en raison de la « compétition entre les races », et de se réjouir en matière de politique et d'immigration de la supériorité des peuples teutoniques sur les autres peuples européens, slaves, grecs ou italiens. Il répètera à de multiples reprises que la majorité des Noirs du Sud sont « totalement inaptes pour le suffrage » et refusera de leur accorder une place dans le Parti progressiste en 1912 (Cefai, 2023). Et il sera à l'origine de la politique impérialiste des États-Unis en annexant Hawaï, Guam et Porto-Rico et en colonisant Cuba, Panama et les Philippines, faisant sien le mot d'ordre de Rudyard Kipling du « fardeau de l'homme blanc ». Par ailleurs, Roosevelt prône une réglementation du flux d'immigration. L'enjeu en serait d'« écarter les travailleurs qui tendent à déprimer le marché du travail, et les races qui ne s'assimilent pas facilement à la nôtre, ainsi que les individus indignes de toutes les races – non seulement les criminels, les idiots et les indigents, mais les anarchistes du type Most et O'Donovan Rossa<sup>23</sup> » (Roosevelt, 1894). De même, si Roosevelt écrit que « nous sommes également opposés à toute discrimination contre ou pour un homme en raison de sa croyance ; nous exigeons que tous les citoyens, protestants et catholiques, juifs et gentils, soient traités équitablement à tous égards ; que leurs droits soient garantis à tous » (*ibid.*), cette acceptation généralisée de tous les migrants souffre néanmoins quelques restrictions. De même, l'affirmation d'une égalité sans condition et le rejet des « préjugés de religion, de caste ou de nationalité », vont de pair avec le fait qu'un vrai Américain « ne doit vénérer que notre drapeau », exclusivement, ou que l'anglais doit devenir la seule langue d'éducation et de communication. Sous peine de quoi l'immigrant se retrouve dans un entre-deux où il n'est plus membre de l'Ancien monde, mais pas davantage du Nouveau : il se met, « en quelques générations, à parler un jargon barbare » et « s'il essaie de conserver ses anciennes coutumes et son ancien mode de vie, il devient un rustre grossier » (*ibid.*). Bref, l'adhésion doit être totale et ne peut souffrir les traits d'union.

La position assimilationniste de Roosevelt était partagée par un grand nombre de citoyens américains, y compris, nous l'avons dit, par son opposant le plus direct à l'élection de 1912, Wilson. Elle est à l'exact opposé de celle de Bourne, qui non seulement rêvait que les groupes constitutifs conservent et cultivent une part de leurs singularités, mais qui imaginait que leurs membres puissent circuler librement entre leur société d'accueil et leur société d'origine. L'amour de l'enquête et de l'expérimentation le poussait à imaginer un monde sans frontières contraignantes, où opère la pollinisation réciproque des mondes culturels. Bourne, pourtant sur le point de rompre avec Dewey, se retrouvait, somme toute, une fois de plus assez proche de lui; ou plutôt, à l'inverse, Dewey, quand il publie « Nationaliser l'éducation » en novembre 1916 et affirme que tous les Américains sont par définition à trait d'union, des « Polono-germano-anglo-franco-hispano-italo-gréco-irlando-scandinavo-bohémiano-juifs », se retrouve dans la ligne d'« Amérique transnationale » parue six mois plus tôt, au mois de juillet. Dewey, qui propose « d'extraire de chaque peuple son bien spécifique, afin qu'il verse à un fonds commun de sagesse et d'expérience ce pour quoi il a à contribuer en propre » (Dewey, 1916/2024 : 483), nourrit par ailleurs des craintes assez proches de celles de Bourne sur les risques de « développement de la paperasserie bureaucratique, [d']une uniformité mécanique et [d']une supervision étouffante venant d'en haut » (*ibid.* : 487).

La nation américaine est elle-même complexe et composite. À proprement parler, elle est interracial et internationale dans sa composition. Elle est composée d'une multitude de peuples parlant des langues différentes, héritant de traditions diverses, chérissant des idéaux de vie variés. [...] Notre unité ne peut pas être une chose homogène [...]; elle doit être une unité créée en tirant et en composant en un tout harmonieux le meilleur, le plus caractéristique de ce que chaque race et chaque peuple contributeurs ont à offrir. (*Ibid.* : 481)

La découverte sur le terrain par Jane Addams et les femmes de Hull House de l'importance de ménager les « héritages culturels » pour éviter les conflits au sein des familles et les pertes de repères des enfants et adolescents, ou les thèses de Horace Kallen et Alain Locke qui entreprennent de défendre des positions pluralistes, que l'on qualifierait aujourd'hui de multiculturelles, pour défendre une culture juive et une culture noire, sont alors extrêmement minoritaires. La posture de Bourne, affine, est pourtant sensiblement différente. Son attaque contre « l'arrogance » anglo-saxonne, qui lessiverait les « qualités distinctives » des cultures nationales et les noierait « dans un fluide uniforme, sans goût et sans couleur » (Bourne, 1916h/2024 : 654), a un avant-goût des critiques à venir de l'industrie culturelle et de la culture de masse – même si la révolution fordiste en est à ses premiers pas, la standardisation marchande des biens et des services est encore balbutiante, et la consommation de masse de produits commerciaux n'a pas encore pris l'ampleur des années 1920. Sa vision sonne en prémonition du rejet du kitsch par les avant-gardes. L'Amérique rêvée par Bourne, comme par Locke et Kallen, celle qui occuperait une place de « leader culturel », n'est pas celle du « journal bon marché, du cinéma, de la chanson populaire et de l'omniprésente automobile » (*ibid.*) – un « naufrage culturel », selon ses mots. Là où les sociologues s'efforceront de décrire la délicate alchimie du passage d'une culture à une autre, avec ses synthèses bancales, ses journaux bilingues, ses institutions sociales qui font médiation – associations, théâtres, cultes et écoles –, elles-mêmes embarquées dans le travail quotidien, au jour le jour, de se gagner une place en Amérique, là où l'enquête révélera un pullulement de transactions aux interfaces intercommunautaires, appelant le travail d'invention d'une expérience collective, Bourne ne voit pas d'alternative entre l'imposition par l'élite anglaise de ses canons sur les minorités, et la dégradation et la dévitalisation d'un « détritisme de cultures » (*ibid.* : 656). Le métissage dans le *melting-pot*, mesuré à l'aune de standards anglo-saxons, semble être la source d'une dégénérescence culturelle. Les cultures nationales ne sont plus que des poches résiduelles condamnées à une uniformisation par le bas.

[Les immigrants] dérivent comme des bouts d'épaves (*flotsam and jetsam*) de la vie américaine, emportés par le tourbillon de notre civilisation décadente, avec la vulgarité et la fausseté de son goût et de sa vision spirituelle, son absence de pensée et de sentiment sincère, sensible dans nos villes à l'abandon, nos films insipides, nos romans populaires et jusque sur les visages vides des foules de nos rues. (Bourne, 1916h/2024 : 655)

Ce à quoi Bourne aspire, l'invention d'une culture transnationale, qui retienne le meilleur des folklores, mythes et traditions de chacune des cultures qui la compose et qui en même temps, renouvelle l'idéal de Matthew Arnold, sans imitation servile de l'Europe, n'est pas très clair. Que faire pour ne pas retomber dans la « parodie (*travesty*) de civilisation » que dénonce Brooks dans « On Creating a Usable Past ? » (1918b). Quelles attitudes et quels idéaux adopter ? Quelles idées fortes explorer ?

Nous voulons du courage et nous avons la peur universelle. Nous voulons de l'individualité et nous avons de l'idiosyncrasie. Nous voulons de la vitalité et nous avons de l'intellectualisme. Nous voulons des emblèmes de désir et nous avons des Niagara d'émotions. Nous voulons une expansion de l'âme et nous souffrons d'éléphantiasis des organes vocaux. Pourquoi ? [...] Le présent est un vide (*a void*), et l'écrivain américain flotte dans ce vide parce que le passé qui survit dans l'esprit commun du présent est un passé sans valeur vivante (*living value*). Mais est-ce le seul passé possible ? Si nous avons tant besoin d'un autre passé, est-il inconcevable que nous puissions en découvrir un, que nous puissions même en inventer un ? [...] Découvrir, inventer un passé utilisable (*usable past*), nous le pouvons certainement, et c'est ce que fait toujours une critique vitale. (Brooks, 1918b : 337)

Le geste que Carlyle ou Michelet ont accompli pour leurs générations en Angleterre ou en France, Brooks propose à *Seven Arts* de l'accomplir pour une Amérique en quête d'elle-même. Le « passé utilisable », celui

dont la « reconstruction » fait naître de nouvelles potentialités pour le futur (Mead, 1932), est en partie un passé américain : les noms d’auteurs qui reviennent sous la plume des *Seven Arts* sont ceux d’Edgar Allan Poe, Emerson, Nathaniel Hawthorne, Henry David Thoreau, Herman Melville, Walt Whitman et Mark Twain. Et parmi leurs contemporains, ils publient la prose de Sherwood Anderson, Theodore Dreiser ou John Dos Passos, et la poésie de Robert Frost, Carl Sandburg ou Amy Lowell. Mais au-delà de travail de prospection, Brooks propose aussi de faire ce que fait chaque peuple, qui « sélectionne dans l’expérience de tous les autres peuples ce qui contribue de la manière la plus vitale à son propre développement » (Brooks, 1918b : 337) – par exemple le travail de D. H. Lawrence ou de Jules Romains. Il faut détruire le « snobisme anglais » et la « ploutocratie intellectuelle », comme le fait Bourne d’un Paul Elmer More (1916i/1977 : 467), mais il faut surtout retrouver « l’impulsion créatrice », décider de ce qui compte pour l’esprit américain, et en collectif, le cultiver à nouveau ce « génie indigène » qui s’ignore. Bourne rejoint Brooks en tout point, mais fait un petit pas en plus : avec lui, il n’est pas seulement question de « haute culture », mais bien de culture populaire américaine, celle qui doit se substituer aux « noyaux de culture nationaliste » des communautés immigrantes et prendre la place de la culture vulgaire et frelatée qu’engendre le consumérisme capitaliste. « Qu’est-ce qui est important pour nous ? Qu’est-ce qui, parmi les multiples réalisations, impulsions et désirs de l’esprit littéraire américain, mériterait d’être retenu pour que l’on s’en souvienne ? » C’est ici que, peut-être, Bourne pêche par manque d’imagination et que, à la recherche d’un « présent utilisable », il colle trop aux standards d’élite qui sont les siens – comme le fera plus tard une fraction de la théorie critique, tendance Adorno. Bourne ne voit chez les immigrants que des « hors-la-loi culturels ». Il a pourtant une conscience aiguë que son époque de turbulences, si sombre soit-elle, doit accoucher de nouvelles expérimentations, en écho à celles des pionniers d’un siècle plus tôt – c’est l’enjeu de « Transnational America ». Mais au lieu du cosmopolitisme transnational, dont il rêve, l’Amérique, nous dit-il, fabrique des « hordes de femmes et d’hommes sans contrée spirituelle » (1916h/2024 : 655), des

parias, déracinés, privés de jugement, incapables de revenir aux standards du Vieux Monde, mais tout aussi incapables de se trouver une place et une face dans le Nouveau. Ils oscillent entre ressentiment et embourgeoisement, entre la quête du fantasme d'une Afrique ou d'une Chine originaires, à l'encontre de la désintégration par les valeurs américaines, et, à l'opposé, l'avidité aliénation dans une identité américaine, acquise au déni de soi, par la consommation matérielle et statutaire. Le *melting-pot* est comme une soupe faite de « fragments de peuples détachés » qui ont été transplantés, mais dont la greffe multiple des uns sur les autres ne s'est pas faite. Quoique « vivant dans un état de tolérance mutuelle, émancipés des enchevêtrements séculaires de races, de croyances et de dynasties » (*ibid.* : 656), ils ne réussissent pas à créer un nouvel idéal de fédération transnationale.

Le verdict est sombre. Bourne est animé par le désir d'un « art civique », en quoi il hérite du mouvement progressiste, mais exemplaire de sa génération, en rupture avec la précédente, il aspire à une « culture de la jeunesse », qui se redouble, dans son cas, d'une « culture transnationale ». Mais il déplore l'incapacité collective d'inventer la formule de l'intégration cosmopolite, dans le respect des différences entre différentes races et nationalités en politique intérieure, laquelle pourrait opérer de surcroît une synthèse entre les cultures *high-brow* et *low-brow*, par-delà les différences de classe ; et surtout, il constate la persistance des vieux fétiches souverainistes et l'incapacité d'inventer une véritable « politique de l'internationalisme » (Weyl, 1917), au-delà de la vue courte et de l'impulsion égoïste qui commandent à l'agression impérialiste et à la guerre nationaliste. En ligne de basse de cette double critique, on entend déjà l'esthétique politique du déracinement et de l'uniformisation, qui nourrira les critiques, qui bientôt déferleront, de l'ère des masses.



## LE SIONISME COMME MODÈLE DE TRANSNATIONALITÉ

Cela pourrait paraître curieux, mais c'était dans l'air du temps : Bourne va chercher une solution du côté du sionisme encore naissant. « Dans l'édification de l'Amérique, je crois que nous trouverons dans l'actuel idéal juif du sionisme le modèle le plus pur et les conceptions les plus inspirantes du transnationalisme. » (Bourne, 1916d/1964 : 128). Qu'en est-il quand Bourne écrit ses textes ? Le terme qui fait référence au retour à Sion, soit Jérusalem, daterait de 1864. Il naît sous la plume de Nathan Birnbaum, qui dénonce les risques de la dispersion et de l'assimilation et se bat contre l'antisémitisme au sein de l'association Kadimah, fondée en 1883 et dans le journal *L'Auto-émancipation*, qui, à partir de 1885, appelle à l'installation des Juifs en Palestine. Le mouvement sioniste prend son élan, dans le sillage de la révolution des nationalités en Europe, qui fait exploser le « concert européen » du Congrès de Vienne, et en réponse aux pogroms répétés en Russie, Ukraine ou Pologne, depuis les années 1880 (avec une intensification entre 1918-1922). Le projet de création d'un « État des Juifs » est défendu par Theodor Herzl et Max Nordau lors du premier Congrès sioniste de 1897, mais pendant longtemps les projets d'implantation se succèdent ailleurs (Ouganda) qu'en Palestine, alors sous contrôle de l'Empire Ottoman (avant le mandat britannique établi par la Société des Nations en 1923). Quand Bourne écrit ses textes, le sionisme n'a pas encore de contenu bien défini, sinon de réunifier et de régénérer la communauté juive, non, parfois, sans tonalités messianiques. Mais la Déclaration de Lord Arthur J. Balfour ne sera communiquée que le 2 novembre 1917. C'est elle qui matérialisera le projet d'un « foyer national pour le peuple juif », sans porter atteinte ni aux droits civils et religieux des collectivités non-juives vivant en Palestine, ni aux droits et au statut dont les Juifs disposent dans tout autre pays. L'Accord Fayçal-Weizmann du 3 janvier 1919 qui prévoira la délimitation des frontières entre une « grande nation arabe » et la Palestine n'avait pas encore été ni signé, ni rejeté, en raison de la mise sous tutelle des anciennes provinces ottomanes, divisées entre mandat britannique (Irak et Palestine) et mandat

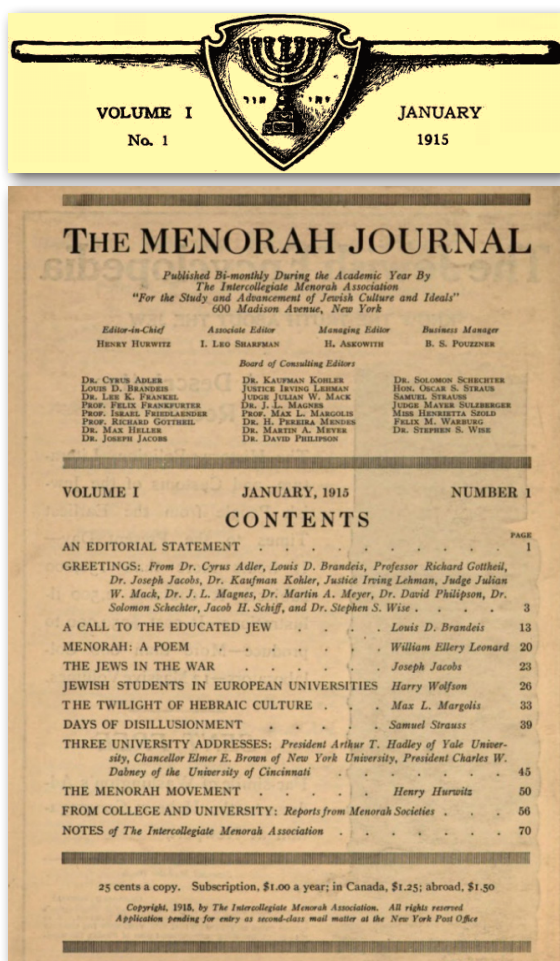
français (Syrie et Liban), ratifiée par la Conférence de San Remo (1920), puis de la fondation de l'Arabie Saoudite par Ibn Seoud en 1924.

Parmi les sionistes américains de renom de l'époque, outre Kallen, on peut mentionner Louis D. Brandeis, qui a rallié cette cause, selon divers biographes et historiens, pour des raisons qui ont à la fois à voir avec la défense des intérêts de sa communauté d'appartenance et l'engagement dans la politique et les mouvements progressistes :

[...] l'attrait émotionnel pour la communauté des ouvriers juifs de l'habillement et son respect pour leurs valeurs de fraternité et de justice sociale, un lien avec le sionisme par l'intermédiaire de l'oncle dont il portait le nom, un intérêt pour l'appel au soutien politique des intérêts juifs et la reconnaissance du fait que la Palestine pouvait devenir un laboratoire efficace pour tester la croyance des progressistes dans l'ingénierie sociale, l'application de la science aux affaires humaines. (Schmidt, 1975 : 24)

Brandeis est à l'époque l'architecte de la politique de « La Nouvelle Liberté (*The New Freedom*) » du Président Woodrow Wilson. Ce que l'on sait moins, et que Sarah Schmidt (1975 : 24-26) a appris dans des entretiens avec Kallen en 1972-1973, c'est que Kallen connaissait Brandeis depuis 1903. Kallen se battait alors contre la corruption du Conseil des écoles de Boston et le cabinet de Brandeis lui avait donné un coup de main. Dix ans plus tard, en 1913 pour Brandeis, en 1914 pour Kallen, ils ont rejoint la Fédération des sionistes américains et se sont retrouvés. Ils se sont entendus sur la connexion entre une forme d'hébraïsme sécularisé (présentée en 1910 par Kallen dans « Judaism, Hebraism, Zionism ») et ce qui deviendra le pluralisme culturel (défendu explicitement par Brandeis dans son discours du 4 juillet 1915, lors de la « journée de l'américanisation » à Boston, où il prône une « égalité des nationalités » et une « égalité des races » autant qu'une « égalité des individus »). Ce qui se dessine alors, c'est une espèce de « sionisme américanisé » (Halpern, 1979), pour lequel les « doubles loyautés (*dual loyalties*) » ne posent aucun problème et qui exige une adhésion aux

valeurs de l'hébraïsme autant qu'aux idéaux de la République américaine. Avec une espèce de chiasme historique : Barrett Wendell, dont les cours de littérature et d'histoire avaient été déterminants pour Locke et Kallen (Weinfeld, 2022), voyait dans la tradition hébraïque de justice sociale une source d'inspiration pour les Pères Fondateurs, tandis que Kallen espérait la réalisation des idéaux américains d'égalité et de liberté dans la Sion à venir.



Couverture du *Menorah Journal*, janvier 1915.

C'est dans ce contexte que Bourne écrit son article sur les Juifs dans l'Amérique transnationale, « The Jew and Trans-National America », paru dans *The Menorah Journal* (décembre 1916). Bourne commence par reprendre la critique de la « masse homogène, sans goût et sans couleur » à laquelle risque de conduire « l'oblitération des qualités raciales et culturelles distinctives » (Bourne, 1916d/1964 : 124). Ce texte a été publié suite à une conférence donnée à la Menorah Harvard Society. Il renouvelle sa mise en garde contre « l'affirmation de soi chauviniste » qui a propulsé une « Europe suicidaire » sur un chemin vers lequel les « prophètes rooseveltiens » (*ibid.* : 125) pourraient bien mener l'Amérique. Les traits d'union sont le salut de la nation américaine : ils préviennent une unité qui ferait le jeu de « puissants intérêts politiques et financiers » (*ibid.*) et qui embarquerait le pays sur la voie de la préparation à la guerre, de la conscription et de l'impérialisme, ou de la reproduction des nationalismes européens. Bourne a alors un raisonnement éclairant sur ce à quoi pourrait ressembler une « conscience culturelle de soi » (*ibid.*) qui ne solderait pas le pluralisme, et qui, selon lui, est attenante à une nouvelle conception de la citoyenneté. « Les idées politiques de l'avenir devront être adaptées à une population mondiale qui se déplace, à la main-d'œuvre mobile, à toutes sortes de nouveaux mélanges (*mixings*) temporaires et permanents de peuples très divers. » (*Ibid.* : 127). La nouvelle donne démographique et économique est celle de processus de dispersion des populations, qui les détachent de leurs territoires initiaux, qui multiplient leurs pôles d'allégeance, qui recomposent les paysages culturels des métropoles, qui amènent des gens de langues et de religions différentes à coexister. Comment fonder une « américanité coopérative » (*ibid.* : 126-130) entre des dizaines de cultures hétérogènes qui se transforment dans leur migration et dans leur confrontation, à la place des nationalismes qui se sont imposés en Europe durant le processus de formation des États-Nations, et autrement que sur le modèle de l'auto-détermination des peuples qui a émergé en Europe au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ? Comment faire tenir ensemble une nation composite, produit de l'histoire du peuplement de l'Amérique par des vagues de migrations, sans les

additionner comme une mosaïque de « cultures » indépendantes, sans les annihiler en les amalgamant en un tout intégré?

La solution de Bourne n'est pas celle du métissage. Il n'a pas de goût pour les *halfies*, à demi-acculturés, à demi-assimilés. Mais alors à quoi ressemblent les personnes qui sont passées par cette « fécondation croisée » dont il fait l'éloge? Comment un Américain retient-il des caractères de sa communauté d'origine tout en acquérant de nouveaux – et lesquels? Comment les communautés nationales fusionnent-elles, sans pour autant se fondre dans le grand chaudron du *melting-pot*? Comment résolvent-elles le problème jamesien de l'Un et du Multiple – et incarnent-elles la devise des États-Unis, *E pluribus unum*? Quelle « loi de composition » rend possible cet idéal d'une « fédération de cultures » qui les transforme sans les altérer (Follett, 1918)? Comment la « tolérance mutuelle », faite de compréhension, de respect et d'apprentissage, va-t-elle libérer les individus « des enchevêtrements séculaires de races, de croyances et de dynasties » (Bourne, 1916h/2024: 656)? Et à quoi ressemblera l'expérience du cosmopolitisme d'une nation internationale ou transnationale, en rupture avec le patriotisme et le nationalisme européens? Et puis qu'est-ce qu'une « culture » – un mot qui n'apparaît pas moins de 46 fois dans « Transnational America »? En quoi consiste l'attachement des migrants à leur pays d'origine – s'agit-il nécessairement d'un sentiment national, et si oui, quelle forme prend-il? Jusqu'où cet apport, qui devient un héritage à partir de la seconde génération, née aux États-Unis, va-t-il perdurer? Comment opère le processus d'américanisation des migrants – et quelles sont les spécificités de la population amérindienne, noire ou juive? Quels sont les critères d'américanisation que le gouvernement et l'administration des États-Unis doivent retenir? Doivent-ils encourager les identités multiples ou imposer une seule langue à tout le monde? Comment la situation de guerre vient-elle réinterroger le pluralisme national, linguistique, culturel et religieux qui jusque-là ne posait pas de problème? De quelles façons s'exprime-t-elle dans le champ d'expérience des personnes – quels sont les contrecoups de la guerre en Europe sur des paysans allemands, au fin fond du Wisconsin,

ou sur des ouvriers russes, italiens ou irlandais à Chicago, Boston ou New York ? Et quelles conséquences, à l'inverse, l'expérience du pluralisme a-t-elle sur la vie d'une communauté politique ?

C'est là que le cas des Juifs prend toute sa pertinence aux yeux de Bourne. Les Juifs ont perdu leur spécificité dans un monde de peuples errants implantés dans des quartiers ethniques qui ressemblent au ghetto. Les « dilemmes d'assimilation et d'absorption, d'allégeance culturelle et raciale » (Bourne, 1916d/1964 : 127) qui sont ceux des Juifs à travers leur histoire se posent désormais à tous les immigrants qui rejoignent le Nouveau Monde pour jouir de chances économiques et de libertés civiles et politiques, mais qui risquent de se noyer dans la masse et d'y perdre leur singularité : comment maintenir une « existence distinctive » sans disposer des points de repère et des réserves de ressources – Bourne les appelle des « accessoires externes » – que sont « la souveraineté territoriale et la machine politique » (*ibid.* : 127) ? Qu'est-ce qui permet aux Juifs de rester des Juifs sans État ? Bourne affirme alors trouver « dans l'idéal actuel du sionisme le *pattern* le plus pur et les conceptions les plus inspirantes du transnationalisme » (*ibid.* : 128). Alors que les tenants d'une américanisation comme assimilation veulent réduire toutes les cultures à l'unité, la question qui se pose est celle de la déconnexion de la nationalité et de la citoyenneté : à quoi peut ressembler un État qui accepte des doubles loyautés, des doubles langages et des doubles consciences, si ce n'est à un État transnational, dont les citoyens peuvent être citoyens d'un autre État et qui peuvent circuler librement entre leurs deux patries ? Bourne confie alors que l'idée même de « transnationalisme » lui a été soufflée par un ami juif, de la Menorah Society, et que le sionisme s'offre à lui comme un modèle à suivre<sup>24</sup>. « Il est peut-être audacieux de ma part de supposer que le Juif, avec sa ségrégation traditionnelle, sa fusion intense d'égoïsme racial et religieux, contribuera à l'espoir de jeter les bases d'un nouvel internationalisme spirituel » – passons sur les termes. Ce qui intéresse Bourne, c'est que les Juifs sont à la fois « la plus assimilable de toutes les races », et en même temps « la plus

consciente d'elle-même» (Bourne, 1916d/1964 : 128), de sa situation et de son destin.

L'idéal sioniste n'est pas tant tourné vers la restauration du passé de la Torah que vers la fondation d'un « État non-militaire et non-chauvin », un « foyer en Palestine garanti en droit public » tel qu'imaginé par Theodor Herzl dans *L'État des Juifs* (*Der Judenstaat*, 1896) et défendu par l'Organisation sioniste mondiale (Congrès de Bâle, 1897). La Déclaration Balfour de 1917 verra la création de ce « foyer national juif », l'année suivante de la publication des textes de Bourne sur l'Amérique transnationale. Pour Bourne, « le sionisme ne propose pas d'empêcher les Juifs de vivre leur pleine citoyenneté dans d'autres pays. Le sioniste ne croit pas qu'il y ait un conflit nécessaire entre une allégeance culturelle au centre juif et une allégeance politique à un État. » (Bourne, 1916d/1964 : 128). Autrement dit, dès lors qu'il n'y a plus de coïncidence entre appartenance culturelle et appartenance politique, et dès lors que « l'État devient de plus en plus une coalition de personnes en vue de la réalisation d'objectifs sociaux communs » (*ibid.* : 129), une double nationalité devient concevable. Les Juifs peuvent avoir un attachement fort à leur nouvel État tout en étant des citoyen(s) à part entière de n'importe quel État politique moderne, où il(s) se trouve(nt) vivre et où se trouvent leur travail et leurs intérêts. Ce qui se dessine, c'est

l'idéal d'une société où se mêlent librement (*freely mingling*) des peuples aux antécédents raciaux et culturels très différents, qui ont une loyauté politique en commun de même qu'ils partagent des objectifs sociaux communs, mais qui ont des allégeances culturelles libres et distinctes, qui peuvent être placées n'importe où dans le monde, selon leur gré. (*Ibid.* : 130)

Deux risques sont inhérents à ce modèle d'Amérique transnationale :

1. « Ce transnationalisme des groupes nationaux étrangers en Amérique est trop souvent coloré par une allégeance politique et



culturelle à la patrie.» La germanité (*Deutschtum*)<sup>25</sup> ne se limite pas à la promotion et à la défense de la langue et de la culture allemandes, mais elle se transforme souvent en *Kaisertum*, en organe de propagande au service du Kaiser. La multiplicité de groupes culturels peut alors basculer en «groupes politiques en situation de rivalité raciale au sein de la nation américaine» (*ibid.* : 131). Cette concurrence ne se manifesterait plus alors seulement dans les rassemblements festifs de célébration multiculturelle, mais elle pourrait prendre la forme d'une compétition entre groupes d'intérêt qui relaient les intérêts d'organisations industrielles ou étatiques étrangères, à l'encontre d'intérêts proprement américains. L'Amérique transnationale se rendrait alors perméable à des entreprises de déstabilisation de la part d'entreprises ou de gouvernements hostiles, qui mineraient de l'intérieur la souveraineté nationale.

2. Une autre possibilité qu'envisage Bourne est que «la culture que cultive un groupe de ressortissants expatriés peut avoir déjà été supplantée dans leur pays» (*ibid.*). On perçoit alors la faiblesse de cette vision de la culture comme esprit ou tempérament d'un peuple et la pente d'un multiculturalisme à figer dans le temps des essences folkloriques, perdant tout enracinement vital dans des dynamiques collectives. «L'Amérique court un danger très réel de devenir non pas le groupement cosmopolite moderne que nous désirons, mais un étrange conglomerat des préjugés des générations passées, miraculeusement préservés ici, après qu'ils ont par bonheur péri à domicile.» (*Ibid.*). Les politiques multiculturelles, en postulant l'existence d'identités et de cultures juxtaposées les unes aux autres, se condamnent à entretenir des conservatoires de fantasmagories nationalistes, bien éloignées des vies collectives et concrètes qui constituent des nations.

Mais selon Bourne, le transnationalisme sioniste, pris comme modèle, évite ces problèmes. D'une part, il se projette dans l'avenir et ne cesse de se réinventer, tout en intégrant des apports scientifiques et tout en étant orienté par des idéaux de droit et de justice : on a plus à faire à une culture nationale en pleine formation, soucieuse de raison

publique, désireuse de cimenter un nouveau type de communauté politique, qu'à un vestige du passé. D'autre part, les Juifs sionistes qui font référence pour Bourne – il cite Louis D. Brandeis, Felix Frankfurter, Horace M. Kallen, Morris R. Cohen, Walter Lippmann – s'accommodent bien d'une double vie et se battent autant pour le rêve sioniste que pour l'idéal américain : pour aucun d'entre eux, le travail en faveur de la création d'un État en Palestine ne conduira à un manque de loyauté aux États-Unis.

## **LA GUERRE NARCOTIQUE : LA MORT DE L'ESPRIT PRAGMATISTE ?**

La guerre va complètement changer la donne, sans que Bourne ne renonce jamais à son argument d'une Amérique transnationale. Mais c'est, hélas, une situation très exactement à l'opposé de ses attentes que Bourne va rencontrer, au fur et à mesure que la guerre progresse en Europe, prend une dimension mondiale et exacerbe la haine entre nations. À domicile, l'opinion publique se renverse. Elle se rallie à la Déclaration de guerre du gouvernement Wilson, dans son message au Congrès du 2 avril 1917. L'Amérique se soude derrière le leadership de Wilson et l'Union sacrée fait exploser ce qu'il restait du mouvement progressiste, pour une part, engagé dans l'effort de guerre, pour une part, réprimé pour ses positions pacifistes.

Bourne qui était proche du mouvement socialiste et de l'Intercollegiate Socialist Society (fondée par Jack London et Upton Sinclair), se retrouve avec Max Eastman du côté des « traîtres », alors qu'il ne fait que tenir à la critique du militarisme qui était l'un des points forts de la bataille progressiste. Avec « *Twilight of Idols* », il rompt de façon spectaculaire avec Dewey, son ancien héros, qu'il adulait comme le grand prêtre de la « religion américaine » ! Il finit de sortir de l'orbite progressiste de *The New Republic*, non sans amertume, et il répudie son adhésion au pragmatisme. Que s'est-il passé ? Woodrow Wilson prononce son discours du 2 avril 1917 devant le Congrès, et Dewey soutient alors l'entrée en guerre des États-Unis comme une cause juste,

centrée sur la poursuite de la démocratie. La victoire des Alliés transférera le pouvoir en Allemagne du Kaiser au Reichstag, tandis que les interactions entre États seront régulées par la Ligue des Nations. L'institution d'une paix durable par la démocratie, dans et entre les nations, devient la justification de l'intervention américaine, rompant ainsi avec une tradition isolationniste<sup>26</sup>. Le raisonnement de Dewey est compliqué. D'un côté, il se bat contre une politique de la souveraineté, dans le sens instauré par le traité de Westphalie de 1648, selon lequel tout État dispose d'un droit naturel de légitime défense et de maintien de l'ordre public, d'un droit à l'indépendance nationale et à l'intégrité territoriale. Dewey rejoint la critique pluraliste de l'État menée à la même époque par Harold Laski et l'on retrouvera des échos de ce pluralisme politique dans son texte sur la personnalité collective en droit (Dewey, 1926/2018) et dans le livre sur les publics et leurs problèmes (1927/2010). Et pourtant, d'un autre côté, cela n'empêche pas Dewey de prendre le parti de la guerre, rompant avec ses positions antérieures. Sinon qu'il le fait au nom de la démocratie, en pariant sur la réalisation de cette fin à l'encontre de l'autoritarisme prussien qu'il a pris en horreur (Dewey, 1915), en liant le destin des États-Unis à celui de l'Europe et de la communauté internationale, en aspirant à la fondation d'une organisation internationale qui mette « la guerre hors-la-loi » et qui donne force à des « idéaux moraux » jusque-là inopérants (Dewey, 1917, 1918a et b).

Bourne ne se reconnaît pas dans les arguments de Dewey. Il refuse de « grimper dans le char-à-bancs du Maître d'école Wilson », comme l'écrira Dos Passos (1932: 105). Il s'en prend alors à la vieille génération, par exemple à la série d'articles de Dewey dans *The New Republic* (1915) – « Conscience and Compulsion », « The Future of Pacifism », « What America Will Fight For », « Conscription of Thought ». Il accuse celui qui était jusque-là son idole d'avoir tourné le dos au pacifisme et d'être devenu insensible aux « forces sinistres de la guerre » et aux « fanatismes de foule » (Bourne, 1917a/1919: 115-116) que celle-ci déclenche. Dewey a selon lui échoué à évaluer les puissances de violence et d'irrationalité qui travaillent la communauté internationale et il s'est trompé en

appliquant ses schémas d'apprentissage de la raison publique à cette situation, en composant les éléments habituels du cocktail pragmatiste – un peu de réflexion, un peu d'ingénierie, un peu de pédagogie. Il a trop investi dans l'intelligence collective et sous-estimé les capacités d'« intelligence destructive » des humains (White, 1947 : 161-179). De plus, avec ses deux articles de 1916, « Force and Coercion » et « Force, Violence, and Law », il légitime ce qu'il dit être un usage intelligent de la force armée dans les relations internationales comme moyen de maintenir ou de rétablir la paix – l'argument des guerres justes ; et il distingue entre trois sens du mot « force », comme énergie, contrainte (*constraint*, *coercion*) et violence – mettant en regard la « force moralisatrice » de la persuasion, l'éducation et l'incitation économique ou sociale. L'argumentaire de Dewey le conduit à une condamnation du pacifisme comme une philosophie de la passivité et de l'inaction. Il réduit les efforts de son amie Jane Addams contre le « bellicisme destructeur » dans *Newer Ideals of Peace* (Addams, 1907 : 229) – avec son alliance de compétition armée, esprit de sacrifice et éthos de discipline, qui n'est autre que la recette de l'industrialisme – et son appel à un élargissement de l'« éthique sociale », à une attitude négative. Bourne y voit une trahison<sup>27</sup>.

Bourne est convaincu que Dewey a été emporté par la propagande de la presse et du gouvernement. Le couronnement en est la création, le 14 avril 1917, huit jours à peine après l'entrée en guerre des États-Unis, du Comité d'information publique (Committee on Public Information), l'agence du gouvernement fédéral chargée des opérations de propagande pendant la Guerre. Creel, qui la dirige, racontera comment il a rallié un grand nombre d'universitaires pour forger les arguments les plus convaincants (Creel, 1920 ; en part. chap. VIII, « The Fight for the Mind of Mankind »). Il ne cite pas Dewey, mais celui-ci aura, à son corps défendant, joué son rôle dans ce dispositif – dans un monde polarisé où chacun se retrouvait dans le camp des « pour » ou des « contre » (Howlett & Cohan, 2017 : 75). Bourne est ultra-sensible à ce qu'il perçoit comme une perversion de la « liberté académique » au service d'un projet politique, de surcroît mortifère. Mais ce qui le chagrine

par-dessus tout, c'est que Dewey a totalement renoncé à forger une projection créatrice de l'Amérique. Son article «*Twilight of Idols*» (1917a/1919) commence par ces mots, en référence à *The Promise of American Life* de Herbert Croly (1909) : « Où sont passées les semences (*seeds*) de la promesse américaine ? » Dewey a renoncé à l'« aventure spirituelle » (Bourne, 1917g) qui était celle de James : « Si William James était vivant, aurait-il accepté cette situation de guerre avec autant de facilité et de complaisance ? » (Bourne, 1917b : 114), lui qui s'était tellement battu contre la politique impérialiste des États-Unis et qui avait recherché des « équivalents moraux » à la guerre, qui se substituent aux « instincts et aux idéaux militaires » (James, 1911). Dewey en consentant au « régime de guerre » que James avait condamné et en jouant le militarisme du Président Wilson contre celui du Kaiser Guillaume II, a refermé l'espace de la pensée et de la discussion au lieu de l'ouvrir.

En tout cas, ce tournant est capital dans l'histoire intellectuelle des États-Unis. Les arguments forgés par Bourne et repris par les critiques de Dewey, et au-delà du pragmatisme, sont à l'origine de ce que James Livingston (2003 : 432 ; voir aussi 1994 : chap. 9) a appelé un exercice de « répression et de mutilation du pragmatisme par les intellectuels de gauche », lequel commence dès 1917. Lewis Mumford parle, dans *The Golden Day* (1926), de « l'attitude de compromis » des « enfants de l'industrialisme ». Une première salve de critiques est lancée par les enfants terribles des années 1910, dont les arguments anticipent ceux de C. Wright Mills, de Christopher Lasch ou de Jeffrey Lustig, et tous les rejets du pragmatisme comme une stratégie libérale d'aménagement de nouvelles formes de contrôle social, plus appropriées à la phase du capitalisme qui se mettait en place au tournant du siècle. La formule de l'« acquiescement pragmatique » forgée par Mumford (1926) a donné le ton pour des décennies – Mumford qui, en 1930, dira ses regrets de la perte de Bourne pour la force de rébellion qu'il représentait. Qu'est-ce qui se joue dans cette critique ? Notons d'abord que cette notion d'acquiescement était déjà présente chez Dewey lui-même. Avant même qu'il ne réponde à Mumford (Dewey, 1927), cette catégorie lui sert à désigner une espèce de complaisance « ignoble » ou de

consentement « satisfait » (EW.3.164 ou 3.374), une « passivité », une « docilité » ou une « paresse » (MW.6.296 et 9.186) – ou encore à pointer une attitude d'idéalisme théologique qui a pour effet de « rendre l'esprit soumis et consentant » (MW.12.107). C'est l'argument qui est paradoxalement retourné contre lui. Bourne écrit dans « *Twilight of Idols* », repris dans les *Untimely Papers* (1919), que

[...] la guerre a révélé une intelligentsia plus jeune, formée à l'ordre des choses pragmatique, immensément prête pour l'ordonnement exécutif des événements, pitoyablement impréparée à l'interprétation intellectuelle ou la focalisation idéaliste sur les fins. Les jeunes gens en Belgique, le corps d'entraînement des officiers, les jeunes gens aspirés par les conseils fédéraux à Washington et partout, engagés dans l'organisation de la guerre, partagent des éléments déterminés, auxquels Dewey, en tant que philosophe vétérinaire, pourrait bien donner sa bénédiction papale. Ils ont assimilé le secret de la méthode scientifique appliquée à l'administration politique. Ils sont libéraux, éclairés, conscients. Ils font preuve d'une intelligence créatrice pour résoudre les problèmes politiques et industriels. Ils constituent une force entièrement nouvelle dans la vie américaine, le produit de la substitution d'une formation dans les collèges, qui mettait l'accent sur les études classiques, à une formation qui met l'accent sur les valeurs politiques et économiques. Pratiquement tous ces éléments, pourrait-on dire, sont mis au service de la technique de guerre. Il semble y avoir eu une convivialité singulière entre la guerre et ces hommes : c'est comme s'ils s'étaient attendus, elle et eux... (Bourne, 1917a/1919 : 128-129)

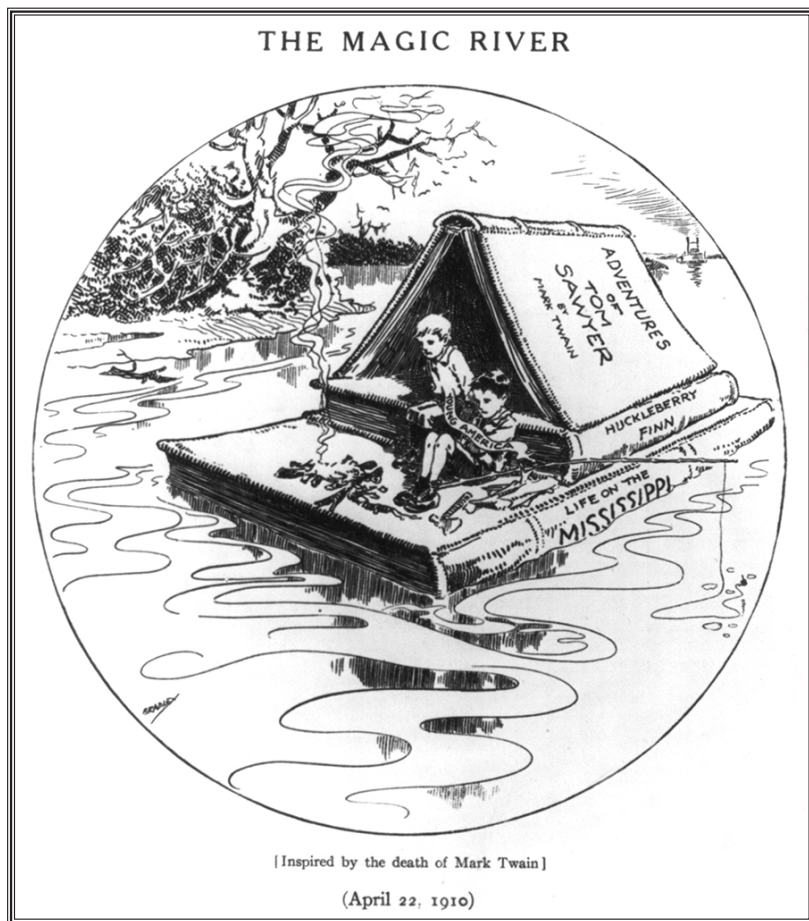
Le pragmatisme se voit transfiguré, sous la plume de Bourne, en une technologie politique, administrative et industrielle, qui aurait colonisé tous les programmes de formation des élites du pays et qui, distillant le poison de « l'attitude instrumentale envers la vie », en aurait fini avec les valeurs, les idéaux et les utopies de la religion américaine. L'instrumentalisme, qui était mis au service d'une éthique sociale et

qui nourrissait un éthos démocratique, semble avoir déraillé et avoir été préempté par les exigences de la stratégie militaire – au prix d’une « véritable pénurie de valeurs spirituelles » (*ibid.* : 134). Une philosophie du succès, de l’adaptation et de l’ajustement (*ibid.* : 132-133) a pris la place de la philosophie de la créativité, de l’enquête et de l’expérimentation. Brooks, dans « Our Awakeners » (1918a), parle de son côté du « manque de vision poétique de “nos éveilleurs” pragmatistes », bloqués sur leurs préoccupations d’efficacité des moyens et insensibles à la puissance des idéaux. Mumford dit quelque chose de semblable dans un texte qui marquera les esprits, « The Pragmatic Acquiescence » (1926). Il trace une généalogie qui remonte aux conséquences de la Guerre civile, la croissance des centres financiers, le renforcement du pouvoir exécutif et le déclin de la vie locale, et surtout l’industrialisation à marche forcée, jusque dans l’agriculture, l’explosion des mines de charbon, pétrole ou gaz et l’accélération du processus d’urbanisation. Ce qui intéresse Mumford, c’est la rupture spirituelle qui se produit avec la génération d’écrivains après la Guerre civile. Le transcendantalisme qu’il tient en haute estime s’est perdu pendant le *Gilded Age* – « les tripes (*guts*) de l’idéalisme ont disparu » et avec elle ce rythme oscillant entre fait et rêve, réel et idéal. L’esprit humain a connu « un rétrécissement, une déchéance, une dévitalisation » (Mumford, 1926 : 166) et a perdu la foi dans le « processus de remodeler, reformer, recréer, et ainsi humaniser le brutal chaos de l’existence ». « Le pragmatisme qui a suivi était une paralysie. » (*Ibid.*). En moins d’un siècle, on est passé du spiritualisme du Club transcendantal à la rébellion de Huckleberry Finn, pour chuter enfin dans la médiocrité de George F. Babbitt. Bourne n’est pas loin de cette position : la « promesse américaine », dans laquelle « les esprits les plus créatifs de la jeune génération » continuent de croire, doit en finir avec un « pragmatisme libéral », désormais compromis, au nom du réalisme, avec la guerre, l’industrie et l’empire. L’espoir est ailleurs, dans un « communisme anarchisant de nations qui renoncent aux intentions impérialistes, auquel appelle la nouvelle Russie » (1917e/1919 : 104-5), ou dans une révolution esthétique, qui réinsuffle de la vitalité dans une culture à bout de souffle.



## ACQUIESCEMENT PRAGMATISTE

Le récit de cette perdition selon Mumford ne peut être donné dans son entièreté. *The Golden Day* a été important pour la fixation d'un canon d'excellence perdu – la trilogie Emerson-Thoreau-Whitman, mais aussi Nathaniel Hawthorne, et surtout Herman Melville à qui Mumford dédiera un livre. Cette Amérique n'est plus. Les penseurs et



De l'amour de l'aventure de «Young America», Jim, Tom et Huck (*The Magic River* par Luther Daniels Bradley, 1910. Library of Congress Prints and Photographs Division. cph 3b03866) [...]

THE BEST THERE IS IN ENTERTAINMENT

# LOEW'S STATE

— MAIN & MOHAWK —

ONE BIG WEEK STARTING MONDAY SEP. 8	AFTERNOONS 25¢-20¢	EVENINGS 50¢-35¢
---	-----------------------	---------------------

The Great American Novel -


## "Babbitt"

by Sinclair Lewis

Author of "Main Street"

with  
**WILLARD LOUIS  
CARMEL MYERS**

MARY ALDEN  
CHRY FITZGERALD  
RAYMOND HIGGEE  
DALE FULLER



à la médiocrité en robe de chambre de *Babbitt* (affiche du film de Harry Beaumont, avec Willard Louis, Warner Bros. *The Moving Picture World*, 8 novembre 1924).

les artistes se sont petit à petit pliés au culte du confort matériel, ils se sont rendus au philistinisme du monde industriel, ils se sont convertis à un utilitarisme sans horizon.

L'âge doré s'est rapidement terni : la culture ne pouvait pas s'épanouir dans cet environnement. Ceux qui ne pouvaient accepter leur milieu extérieur s'enfuirent à l'étranger, comme Henry James. Quant à ceux qui sont restés, le plus important d'entre eux est peut-être William James. Il a donné un nom à cette attitude de compromis et d'acquiescement : il l'a appelée pragmatisme. Et ce nom ne représente pas seulement sa propre philosophie, mais quelque chose dans lequel cette philosophie était profondément et inconsciemment empêtrée, l'esprit de toute une époque. (Mumford, 1926 : 182)

Le portrait que Mumford dresse de James est mitigé. Tout en lui reconnaissant de l'esprit et de la brillance, il lui nie toute *Weltanschauung* ; il dit de son œuvre qu'elle est fragmentaire, conformément à sa nature revendiquée d'« actes de pensée cumulés (où) réside le salut » (*ibid.* : 184) ; il la compare à celle d'Emerson pour souligner son manque de vitalité et son incompréhension des choses de l'existence – « il était un reporter plutôt qu'un créateur » d'expériences. Il décrit le tiraillement dilemmatique de James entre Dieu et la science et passe de sa « révélation anesthésique » – les prises d'oxyde nitrique pour aiguïser la conscience mystique (James, 1902 : Lectures XVI et XVII, « Mysticism »), qu'il renvoie aux prises d'éther comme « sport de salon dans de moroses petites communautés américaines, qui ne disposaient pas de bons vins pour apporter un plus doux oubli à leur ennui » (Mumford, 1926 : 185). De là infère-t-il que « le pragmatisme était un anesthésiant béni » (*ibid.* : 186). Il lui concède une « contribution importante » avec son « analyse technique de l'empirisme radical », mais ironise en disant qu'« il n'a fait que tuer ce qui était déjà mort » (*ibid.* : 184), le « rationalisme aride des théologiens » et « l'absolutisme vide des idéalistes » (*ibid.* : 182). Et poursuivant la remarque de James sur le pragmatisme comme « modification du "siège de l'autorité" »,

analogue à la réforme protestante, il craint qu'il ne paraisse un « véritable fouillis d'anarchie et de confusion » aux yeux des philosophes, tout comme la réforme protestante était parue aux « esprits papaux » (*ibid.* : 188). S'il regrette les incompréhensions dont James a pâti, il n'en pense pas moins que « sa pensée est imprégnée du parfum du *Gilded Age* : on y sent les compromis, les dérobades, le désir d'un lieu de repos confortable » (*ibid.* : 192). Et en exemptant Peirce, « voix de protestation solitaire », de sa condamnation, Mumford finit sur une méchanceté, redoutant la corruption toujours plus forte de la descendance de James :

Il y a une distance énorme entre William James et les professeurs modernes qui deviennent des employés d'agences de publicité, des vendeurs d'obligations ou des experts en publicité, sans aucun sens de la dégradation professionnelle. Mais la ligne qui les relie est assez claire. De James, on peut dire avec tristesse qu'il a construit bien pire que ce qu'il savait. (Mumford, 1927 : 193-194)

La charge est sévère. Mumford qui, en 1914, se revendiquait encore du pragmatisme – comme Bourne – avait déjà écrit dans sa *Story of Utopias*, publié à l'invitation de Brooks, que

[...] la connaissance est un outil plutôt qu'un moteur. Et si nous connaissons le monde sans être capables d'y réagir, nous sommes coupables de ce pragmatisme sans but qui consiste à concevoir toutes sortes de machines ingénieuses et à être tout à fait incapables de les subordonner à un *pattern* cohérent et attrayant. (Mumford, 1923 : 282)

Cesera un leitmotiv dans toute son œuvre qu'il nous faut « amplifier notre milieu » par l'exercice de l'imagination dont les « *patterns-ideas* ou *idola* colorées émotionnellement » nous projettent de l'existant dans un champ de possibles. Mumford s'aligne explicitement sur l'œuvre de Bourne, les *Letters and Leadership* de Brooks (1918a) et *Our America* de Frank (1919). Le pragmatisme, dont tous espéraient qu'il

les libèrerait d'un « provincialisme théologique », s'est avéré, à son tour, une autre espèce de « provincialisme » (Mumford, 2017), à la vue courte, qui reste au ras d'une ingénierie sociale, sans envergure, sans ambition. Et Mumford, comme ses collègues, préfère revenir à Emerson pour renouer avec le sens de l'aventure et de la frontière. Il enfonce le clou dans un autre texte, « The Shadow of the Muckrake » : James a du style, « l'indication d'un heureux rythme mental », Dewey (comme Dreiser) n'en a aucun ; son écriture est « floue et informe comme de la charpie » (1926 : 255) « aussi déprimante qu'un trajet de métro » (*ibid.* : 256).

Un Goodyear et un Morse lui semblent aussi élevés dans l'échelle du développement humain qu'un Whitman et un Tolstoï : un imperméable en caoutchouc est peut-être une plus belle contribution à la vie humaine que « Wind, Rain, Speed ». (*Ibid.* : 262)

À nouveau, la charge est sévère – et injuste. Mumford est d'une grande partialité, en se moquant de l'« intense gratitude pour les instruments mécaniques » (*ibid.*) de Dewey, qui lui ferait confondre art et industrie, ou de sa quête sans vision de l'intelligence dans l'éthique et la politique – un instrumentalisme étriqué que *Reconstruction in Philosophy* (1920) ne suffit pas à revigorer. « Sans vision, les pragmatistes périssent » : la philosophie qui avait joué le rôle d'une nouvelle « religion américaine » (Mumford, 1926 : 265) retourne au néant.

Dewey répond à Mumford dans un texte du même titre, « The Pragmatic Acquiescence » (1927) (la controverse est reprise dans Kennedy, 1950). Alors que Mumford reproche à James de n'avoir pas de vision du monde et de ne faire que « réchauffer en philosophie le hachis de l'expérience quotidienne du *Gilded Age* », Dewey (1927 : LW.3.145) le désigne comme

[...] l'archi-hérétique de son temps, l'intellectuel non-conformiste, le protestataire constant contre tout ce qui est institutionnalisé dans l'action et la croyance, le vaillant combattant pour des

causes qui, si elles n'étaient pas perdues, étaient impopulaires et conventionnellement ignorées.

Il qualifie Mumford en retour, avec ironie, de « prophète docile de l'Âge du Slogan des années 1920 » ! Il relève des citations tronquées, comme celle concernant les Beaux-Arts comme instrument d'enseignement, réduit à leur utilité pédagogique, alors que Dewey dénonce l'art comme expérience ésotérique, réservée à un petit nombre, et propose un art au service du « perfectionnement des potentialités de toute expérience ». L'idée d'« acquiescement pragmatique » revient en fait à critiquer la trivialité et le conservatisme qui seraient inhérents au pragmatisme, dont les différentes variantes sont du reste mises dans le même panier. L'argument du pragmatisme comme puissant « anesthésiant » du désir d'émancipation est fort de café quand on connaît les engagements de Dewey, Mead et Tufts, sans compter Addams et Follett ! Dewey rappelle l'originalité de la perspective pragmatiste d'un « univers ouvert dans lequel incertitude, choix, hypothèses, nouveautés et possibilités sont naturalisés » (LW.3.149), loin « du tempérament d'une époque dont l'occupation est l'acquisition, dont la préoccupation est la sécurité, et dont le credo » (LW.3.150) est que le régime économique en place est donné une fois pour toutes. Et l'accusation portée de réduction des « fins désirables » à des questions de technique est de mauvaise foi, fondée sur une mauvaise compréhension de l'expérimentation : Dewey rappelle que des idéaux, si beaux et nobles soient-ils, ne sont rien sans leur matérialisation, leur élaboration et leur perpétuation moyennant des agencements instrumentaux.

Le nœud du problème, pour Bourne comme pour Mumford, est ce fétichisme des moyens et cet oubli des fins, ce manque de valeurs ou cette absence d'idéaux qui découleraient de la philosophie instrumentaliste. Dewey leur répond ainsi :

Le terme « instrumentalisme » pourrait suggérer que les sciences naturelles et la technologie sont conçues comme des instruments, et que l'intellect logique de l'esprit qui trouve dans ces sujets ses

matériaux de prédilection est également instrumental – c'est-à-dire qu'il n'est pas final, pas complet, [qu'il ne parle] pas [de] la vérité ou la réalité du monde et de la vie. Les instruments impliquent, je suppose, des fins en vue desquelles ils sont mis en œuvre, des visées qui ne sont pas les instruments qui les contrôlent, des valeurs qui requièrent l'utilisation d'outils et d'agences. L'histoire de la philosophie présente sans aucun doute des exemples d'autocontradiction et d'autosatisfaction presque totales. Mais il faudrait un esprit exceptionnellement dépourvu à la fois de sens de la logique et de sens de l'humour – si tant est qu'il y ait une différence entre les deux – pour essayer d'universaliser l'instrumentalisme, pour établir une doctrine d'outils qui ne soient pas des outils pour quoi que ce soit d'autre que pour d'autres outils. (LW.3.151)

L'argument de Bourne et Mumford sera bientôt suivi par d'autres, depuis accommodés à toutes les sauces : le pragmatisme est l'idéologie d'une classe montante de technocrates ou l'expression d'un « libéralisme entrepreneurial (*corporate liberalism*) » (Hartz, 1955 ; Lustig, 1982) ; en matière de relations de travail, le pragmatisme prônerait des transactions pacifiques entre patrons et travailleurs, au prix d'un aveulement à la violence de classe – il fait prévaloir une espèce de progrès graduel sur le conflit social ; par sa méthode d'éducation, le pragmatisme se réduirait à une espèce d'endoctrinement libéral et d'ajustement aux demandes du marché du travail ou de la société de consommation (Lasch, 1965) ; finalement cette tiédeur se retrouve quand il s'agit de prendre parti dans un conflit mondial et se traduit par l'alignement du pragmatisme sur le complexe politico-militaro-industriel.

On peut rester dubitatif vis-à-vis de cette incrimination du pragmatisme comme opium de la pensée et de l'action, de la part d'un Bourne qui en était un adepte inconditionnel. Et s'interroger sur sa rage de détruire les « idoles » jusque-là adulées. On pourrait aussi, plutôt que de raidir leur polémique, montrer la proximité sur bien des points de Dewey et de Mumford (Westbrook, 1990 ; Stemhagen & Waddington,



2011) (et au-delà de Geddes et Branford). Mais revenons-en à sa position sur la guerre et à ses implications pour le pluralisme. Bourne refuse les « effets narcotiques [de la guerre] sur l'esprit pragmatique ». Il se souvient sans doute de son tour européen, dont l'importance a été soulignée par Brooks, où il était resté stupéfait devant la mobilisation des foules berlinoises dans un élan sacré pour la nation. Les années 1910 sont encore un temps de surprise et de répulsion vis-à-vis de ce que l'on appelle alors la démocratie des troupeaux (*herd-democracy*). Cette réduction du public à du bétail que l'on mène à sa guise – bientôt on parlera de guider ou de diriger les « masses » – est poursuivie activement par un « capitalisme agressivement expansionniste » (Bourne, 1917b : 211). Bourne déroule la critique socialiste du régime économique et social. La « carrière triomphale » des classes industrielles qui se sont approprié l'État a été ébranlée par le « réveil de la conscience sociale » et l'« effort pragmatique pour le salut de la société » (*ibid.* : 212). Mais avec le choc de la guerre, la parenthèse de l'ère progressiste se referme et l'exécutif peut à nouveau gouverner sans contrepoids et sans contrôle. Il parvient, par l'« alchimie spirituelle » de la propagande patriotique, à faire confondre « État, nation et gouvernement ». Le « référendum populaire » n'est pas un outil de gouvernement acceptable pour le parti de la guerre : il risquerait de faire apparaître une majorité de citoyens hostiles à cette politique (Bourne, 1917e : 96). Il doit conjuguer la mise en scène de l'enthousiasme d'effort de guerre « pour la démocratie », « contre le Kaiser », et la réduction au silence, ou tout au moins le maintien dans l'apathie du plus grand nombre. Du coup, l'état d'exception lui permet de mettre la main sur la totalité de la société civile, de contrôler industrie et agriculture, transports et communications, et de mettre au pas les dissidents. En 1917, cent soixante-cinq leaders de l'Industrial World Workers (IWW) sont ainsi mis aux arrêts et jugés pour trahison, dont leur chef, William « Big Bill » Haywood. Eugene V. Debs est condamné à dix ans de prison, Victor L. Berger, socialiste élu au Congrès, à vingt ans<sup>28</sup>. En mai 1918, le Sedition Act condamne à amende et emprisonnement toute atteinte au gouvernement et l'Alien Act, en octobre 1918, tout étranger suspecté d'être ou d'avoir été « membre d'une organisation anarchiste » s'expose à l'expulsion. On estime de

5 à 6 000 le nombre de personnes arrêtées, en contrecoup des enquêtes du Comité Overman et des Procès Palmer, et à 556 le nombre de déportées. La révolution russe conduit ainsi à une « panique anticomuniste (*Red Scare*) », qui durera jusqu'en 1921 et détruira ou réorganisera ce qui restait du mouvement d'opposition radicale.

Bourne perçoit les premiers signes de ce raidissement à venir dans la violence exercée contre les pacifistes et plus généralement les radicaux (Reimen, 1976). La situation de guerre abolit le pluralisme des croyances, des loyautés et des opinions. Elle entrave la libre expression – en témoigne l'invocation par Oliver W. Holmes, pourtant grand défenseur des libertés de parole, de presse et d'assemblée, du test d'un « danger clair et présent (*clear and present danger*) », dans l'affaire *Schenck v. United States* (décision le 3 mars 1919), argument qui lui sert à justifier la suspension du Premier Amendement. Charles Schenck était accusé d'avoir violé la loi sur l'espionnage pour avoir distribué des tracts appelant les conscrits à l'insoumission. Cette interférence avec la conscription constituait, selon l'opinion majoritaire de la Cour Suprême, formulée par Holmes, une exception à l'application du Premier Amendement. Le Congrès se devait de « prévenir » les « maux substantiels » que l'objection ou l'insoumission provoqueraient : l'entrave à la capacité du gouvernement à lever des troupes était interprétée comme un complot contre le gouvernement et une incitation à l'émeute. Par contre, toujours en 1919, dans l'affaire *Abrams v. United States*, 250 U.S. 616 (1919), Holmes et Louis Brandeis s'uniront dans une « opinion dissidente » contre la « position principale » selon laquelle « le Premier Amendement ne protège pas les discours conçus pour miner les États-Unis en guerre en attisant la sédition et le désordre ». Ils récuseront ainsi la condamnation de Jacob Abrams et de quatre autres anarchistes russes qui avaient distribué des tracts appelant à la grève générale dans les usines de munitions afin de « saper l'effort de guerre américain » contre la Russie. Bourne ne sera plus là pour le voir. De fait, de nombreux actes militants ont été condamnés par les tribunaux et nombre d'activistes pour les droits des femmes ou contre l'entrée en guerre ont été blacklistés, emprisonnés ou expulsés

à cette époque, convaincus d'espionnage ou de trahison et victimes des Raids Palmer (Chafee, 1920). Outre les membres de l'IWW et du Parti socialiste, Emma Goldman et Alexander Berkman sont enfermés deux ans au Missouri State Penitentiary in Jefferson City, puis déportés en Union soviétique en 1919. Crystal Eastman, qui a co-fondé le Parti des femmes pour la paix et a organisé le Premier Congrès féministe, qui coédite alors avec son frère Max *The Liberator* et qui est la cheville ouvrière de la création du National Civil Liberties Bureau (NCLB), puis de l'American Civil Liberties Union (ACLU), est interdite d'emploi et doit fuir à Londres. L'inquisition académique bat son plein : les Professeurs James McKeen Cattell (ancien président de l'Association américaine de psychologie, créateur de *Psychological Review* et de *Scientific Monthly*) et Henry W. L. Dana sont limogés de Columbia University, Dewey se retire de la Commission, Charles A. Beard démissionne (il s'en explique dans *The New Republic* : Beard, 1917).

C'est aussi à cette date que se multiplient grèves ouvrières et attentats anarchistes. Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti sont arrêtés fin 1919 pour des braquages présumés dans le Massachusetts, et l'attentat contre la banque Morgan à Wall Street, le 16 septembre 1920, fait 38 morts et 200 blessés. Les décisions des juges les plus pragmatistes de la Cour Suprême, Holmes ou Brandeis, sont un bon test de la difficulté à tolérer la pluralité des positions en situation de guerre. Pour Bourne, l'union sacrée détruit toute « arène d'intelligence créatrice » et laisse libre cours à la « psychologie des foules (*mob-psychology*) » (1917b : 116) – Max Eastman manque de se faire lyncher à Fargo, Nord Dakota, et le général Albert Burleson, chargé des Postes, interdit la circulation de *The Masses*, le journal qu'il dirige alors, en août 1917. L'union sacrée se fait en désignant des ennemis du peuple à la vindicte populaire. Les Vigilantes de la Ligue de protection de l'Amérique (American Protective League) et une multitude de groupes s'auto-désignant comme les Chevaliers de la Liberté, ou les Boy Spies of America, attaquent quiconque est suspecté de refuser la guerre. L'Union sacrée ne tolère plus de voix dissidente, tout comme elle fait porter la suspicion sur les étrangers. Elle abolit le possibilisme qui était au cœur

de l'expérience pragmatiste. Elle institue un réalisme exclusif de la liberté de choisir. Et elle détruit la pluralité démocratique des perspectives et des convictions, qui va de pair avec l'acceptation que plusieurs lignes de pensée et d'action se dessinent dans la définition des situations sociales.

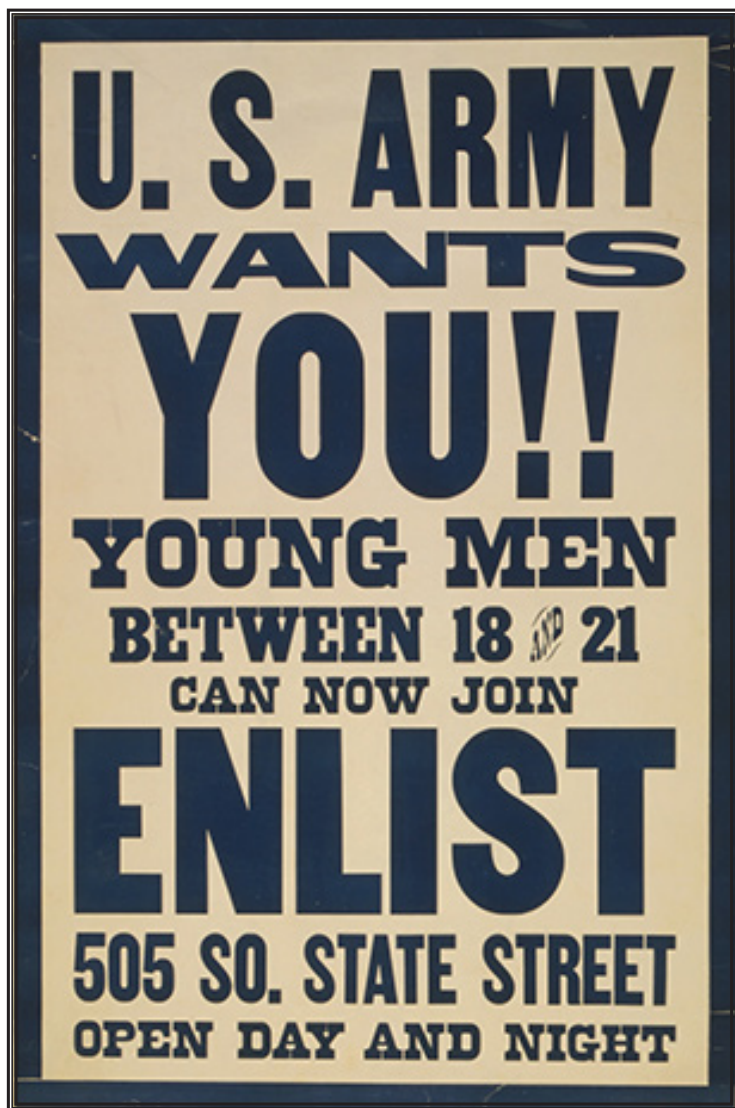
Or, la guerre est un Réel tellement indéfectible et incontournable que le bon réaliste doit l'accepter dans son ensemble. Se tenir à l'écart de la guerre relève du pur quiétisme, [témoigne d']une incapacité morale aiguë à s'adapter. En même temps, la guerre est inexorable. Elle est un peu trop débridée pour le réaliste et son plutôt bon sens du contrôle social intentionnel. Et rien n'est plus désagréable à l'esprit pragmatique que cette sorte d'absolu. Le pragmatiste réaliste ne pourrait pas reconnaître la guerre comme inexorable – quoique pour l'esprit commun, elle semble aussi proche qu'il est possible de l'être d'une situation sociale absolue et coercitive. Car l'inexorable abolit le choix, et c'est l'essence même du credo du réaliste que d'avoir, dans chaque situation, des alternatives devant lui. C'est ainsi qu'il se tire d'affaire : que l'inexorable s'abatte sur moi, puisqu'il le faut ! Mais ensuite, en gardant fermement mon sens du contrôle, je l'apprivoiserai d'une manière ou d'une autre et je le courberai vers mes propres fins créatives. Ainsi, le réalisme se justifie pour ses enfants, et le « libéral » est sauvé des limbes des pacifistes gémissants et irréconciliables qui n'auraient pu rendre un ajustement aussi facile. (Bourne, 1917e : 97)

Dans « A War Diary », Bourne joue encore la carte du pragmatisme, mais à d'autres moments, il jette l'éponge. La philosophie de Dewey ne vaudrait que pour les sociétés en paix, relativement prospères, ouvertes à la discussion, à l'enquête et à l'expérimentation, capables d'abriter un « fond de bonne volonté progressiste » (1917a/1919 : 119). Le pragmatisme est une « philosophie de l'espoir » qui requiert que l'horizon de l'expérience collective ne soit pas bouclé par la pression de la guerre, civile ou internationale, et qui requiert du temps, puisqu'elle

mise sur les vertus civilisatrices de l'éducation, que ce soit contre l'injustice, le racisme ou la guerre, plutôt que sur la contrainte ou la violence. Mais pour Bourne, cette philosophie a failli. « Une nation révolutionnaire aurait choisi l'éducation comme son entreprise nationale » au lieu de s'enfermer dans une espèce d'« impossibilisme » (*ibid.* : 124) et de croire que la guerre était la seule solution ! Et Dewey, ainsi que les libéraux de *TNR*, se sont rendus complices du parti de la guerre, ils ont capitulé et désavoué – à la différence des socialistes et des anarchistes – tout ce pour quoi ils s'étaient battus depuis les années 1890. D'une certaine façon, jusqu'au fond de sa critique du pragmatisme, Bourne conserve un esprit pragmatiste ! Il accuse Dewey d'avoir renoncé à ses convictions en cédant aux « droits irrationnels » de la nation ; il déplore que la logique militariste soit incompatible avec celle de la discussion, l'enquête et de l'expérimentation démocratiques ; il regrette que l'éducation soit passée au second plan, derrière les mots d'ordre patriotiques ; mais, d'une certaine façon, c'est toujours au nom de raisonnements pragmatistes qu'il mène sa critique.

### **« LA GUERRE EST LA SANTÉ DE L'ÉTAT ! »**

Point d'orgue des positions de Bourne, dans un texte qui restera inachevé : ses vues anarchisantes sur l'État. Dans ses *Untimely Papers* (1919), édités par James Oppenheim, il fustige la trahison des intellectuels – particulièrement les libéraux de *The New Republic*. Ceux-ci prêchent pour le son des canons, ils sont passés du côté de « la démocratie politique d'une Amérique ploutocratique » au lieu de se battre pour « la démocratie sociale de la nouvelle Russie » (*ibid.* : 123). « Prophètes de l'instrumentalisme » (*ibid.* : 123), ils ont transformé celui-ci en une espèce de technocratisme stérile et ont perdu de vue leurs fins, ou se sont contentés de fins rabougries, sans envergure. Bourne est sur ce point suivi par Brooks et Frank. Faute de « vision poétique » (Bourne, 1917a/1919 : 128 et 131), l'application de la méthode scientifique à la politique conduit à un oubli des idéaux et des valeurs et à un surinvestissement de la machinerie instrumentale. Le rêve d'institutions au service de la réforme a fini par engendrer un « socialisme d'État



Affiches publiées aux États-Unis à l'époque de la Grande Guerre:

- 1) «U.S. Army wants you!! Young men between 18 and 21 can now join» (Chicago, Ryan & Hart Co., printers, entre 1917 et 1919. Library of Congress Prints and Photographs Division. Digital ID: cph 3g07547).





2) «Weapons For Liberty, USA Bonds. Boy Scouts of America. Be Prepared», 1918 (Auteur: Joseph Christian Leyendecker. U.S. Food Administration, National Archives and Records Administration, Id: NARA 512598).





- 3) «The girl on the land serves the nation's need, apply Y.W.C.A. Land Service Committee», 1918 (Auteur: Edward Penfield. Library of Congress Prints and Photographs Division. Digital ID: [cph 3g10322 //hdl.loc.gov/loc.pnp/cph.3g10322](https://hdl.loc.gov/loc.pnp/cph.3g10322)).



- 4) «These men have come across. They are at the front now. Join them, Enlist in the Navy» (Auteur: Frank Xavier Leyendecker. Library of Congress Prints and Photographs Division. Digital ID: [cph 3g03185 //hdl.loc.gov/loc.pnp/cph.3g03185](https://hdl.loc.gov/loc.pnp/cph.3g03185)).

semi-militarisé (*semi-militarized State-socialism*) » (« A War Diary », 1919 : 94) à l'intérieur et une « ligue de nations impérialistes bienveillantes » à l'extérieur (1917a/1919 : 135). La guerre a été rendue possible par l'alliance resserrée des élites gouvernementales et des entreprises industrielles et financières, par l'inféodation de l'économie tout entière à l'objectif de la victoire, par la mobilisation générale de la population derrière des slogans patriotiques : le pragmatisme aurait rempli, selon Bourne, la fonction de « philosophie de l'adaptation ou de l'ajustement » (*ibid.* : 132-133), qui enferme l'expérience dans le *statu quo* et empêche de « faire face » à l'événement et de se transcender vers de véritables « valeurs spirituelles ».

« C'est de désir créatif plus que d'intelligence créative dont nous aurons besoin si nous voulons un jour voler. » (*Ibid.* : 139). Mais on pourrait aussi considérer que cette critique vaut comme une proposition d'amendement du pragmatisme (Blake, 1990 : 158-162), en ancrant les projets politiques dans une expérience collective, où s'exerce par exemple une imagination civique – auquel cas, la « passion gaie pour les idées » de William James et sa « liberté de spéculation », à l'œuvre dans la bataille contre la réduction à l'Un (Bourne, 1917a/1919 : 139), perdus en cours de route, pourraient être d'un grand secours, de même que les travaux ultérieurs de Dewey sur l'expérience de l'art, ou sur la question de la valuation, viendront répondre aux inquiétudes de Bourne.

Mais, à l'époque, Bourne interprétait la reddition des intellectuels et, plus particulièrement, la capitulation des libéraux et des pragmatistes, comme un renoncement à la fonction critique. Ce renoncement avait une portée catastrophique pour l'ensemble des citoyens. Dans une lettre à Brooks, il déplore

[...] [qu']aucun leader intellectuel ne s'est soucié de réfléchir. La défection de Dewey est typique. Après des années d'opposition éloquente à la conscription militaire, il l'accepte sans broncher et sans même expliquer les étapes par lesquelles sa conviction

a changé de façon si importante. L'université s'est empressée de noircir et d'envoyer dans les limbes quiconque essayait d'exercer son esprit. Le travail, qui a été un ferment dans d'autres pays où l'intellect a pu servir le projet constructif de formuler les objectifs des masses, s'est divisé ici en brebis et en chèvres. Les brebis étaient assises à la droite du Père, tandis que les chèvres étaient implacablement chassées et prescrites. Les socialistes se sont divisés en patriotes fanatiques et en pacifistes neutres. Il n'est jusqu'aux radicaux qui soutenaient le programme international pour une paix démocratique et qui luttaien contre l'affairisme et l'intolérance dans leur pays, qui se sont montrés plus pressés d'obtenir des résultats immédiats que de mener la longue et lente campagne de réflexion et d'organisation nécessaire à la réalisation des idéaux. Nulle part on n'a cherché à s'appuyer sur des principes fondamentaux, à trouver très clairement ce qui était souhaitable et à utiliser les moyens à notre disposition pour y parvenir ! Nulle part il n'y a de prise de conscience claire de notre dérive, de l'inadéquation de nos idées et de nos slogans avec les faits. Au contraire, une course insensée à l'action, une joie positive de se débarrasser de la responsabilité de la pensée. Et nulle part cela n'a été plus marqué que dans la classe intellectuelle. (Lettre à Van Wyck Brooks, 27 mars 1918) (Bourne, 1981 : 411-413)

L'intellectualisme a quitté « la zone chaude de la vie pragmatique », et en produisant une « inflation terrifiante de la sphère politique » (*ibid.* : 412) a rejeté dans l'insignifiant la vie non-gouvernementale. En jonglant avec les idées sans chercher à déchiffrer « la vie américaine », ni à évaluer les conséquences de la guerre, le débat public est devenu stérile, tout leadership intellectuel s'est perdu. Pragmatistes et libéraux, au lieu de penser des voies alternatives et d'organiser une discussion publique autour de celles-ci, ont contribué à faire taire le public. « L'attitude dynamique et créatrice vis-à-vis de la vie » qui était la définition que Bourne donnait du pragmatisme à Prudence Winterrowd (lettre du 16 janvier 1913) (1981 : 66) s'est perdue quand « le pragmatisme a allègrement rejoint le camp de la guerre » (Sandeén,

1981 : 356). À la place d'une communauté en action, une nation apathique ; à la place de la prospérité économique et politique, la destruction massive de personnes et de biens. Et c'est pendant la guerre que les « vieilles tyrannies » (1918b/1919) s'exercent de la façon la plus pesante, écrasant les individus et réduisant à néant leur liberté.

Les personnes qui refusent d'agir comme des symboles des coutumes de la société, comme des pions dans le jeu des ordonnancements de la société, sont mises hors-la-loi, et il existe une machinerie élaborée pour s'occuper de ces personnes. Les artistes, les philosophes, les génies, les clochards, les criminels, les excentriques, les étrangers, les amateurs d'amour libre et de libre-pensée, ainsi que les personnes qui défient les tabous les plus sacrés, sont traités avec une grande inquiétude par la société, et les hommes respectables et responsables se joignent unanimement et universellement au tollé qu'ils suscitent. Certains sont simplement plongés dans le malaise, la lumière de l'approbation sociale leur étant retirée ; d'autres sont privés de leur liberté, placés pendant des années dans des cachots immondes, voire exécutés. Les peines les plus lourdes de la société moderne frappent ceux qui violent l'un des trois tabous sacrés de la propriété, du sexe et de l'État. (Bourne, « Old Tyrannies », 1918b/1919 : 18)

Impossible de discuter, impossible de s'exprimer, de signifier une dissension de l'opinion dominante, de se démarquer du troupeau. « L'orthodoxie guerrière » devient le seul étalon – « le test unique pour toutes les techniques, métiers et professions » (1918a/1919 : 143). L'opinion publique devient un « bloc solide » (*ibid.*) qui ne souffre plus de positions minoritaires et qui jouit de sa « rage de conformisme et de loyalisme » (*ibid.* : 144) : celui qui déroge à la « loyauté » à la nation mérite d'être traité comme un criminel. Dans « Old Tyrannies », d'un pessimisme noir, Bourne décrit un monde où nous sommes tous privés de choix, terrassés par la violence des événements. Il retrouve avec ses remarques sur la « roue du destin » le ton sombre et désespéré de « Below the Battle » (1917c/1919) où il évoque l'état d'esprit d'un « ami »

imaginaire, son double, synthèse sans doute de lui-même et de certains de ses proches :

Mon ami n'est pas un jeune homme heureux, mais cette vie insatisfaisante qu'il mène ne semble en aucun point pouvoir être suppléée par la vie du camp militaire, du terrain d'exercice ou de la tranchée puante. Il visualise l'obscénité du champ de bataille et se détourne, pris de nausée. Il pense à l'enrégimentement épuisant des jeunes hommes et cela le remplit de dégoût. Son esprit s'est aigri face à la guerre et à tout ce qu'elle implique. [...] Il ne ressent ni patriotisme, ni peur, seulement une apathie à l'égard de la guerre, à peine tiédie par le ressentiment qui couve contre les hommes qui lui ont imposé le modèle de la guerre, à lui et à cette masse indéfinie de gens, d'idées et de vies ordinaires, autour de lui, qu'il considère comme son pays. Aujourd'hui, ce ressentiment s'est noué en un enchevêtrement torturé de questions sur ce qu'il devrait faire : quelle serait la meilleure façon d'être fidèle à son soi créatif (*best be true to his creative self*)? (Bourne, 1917c/1919 : 47-48)

La guerre écrase. Elle détruit les âmes. Elle renforce le fossé entre les plus jeunes, désarmés, exposés à l'alternative entre pourrir dans les prisons ou mourir dans les tranchées, dont la vie au pays est devenue absurde, et les plus âgés qui en proie à une « merveilleuse infusion intellectuelle de colère personnelle, de peur, de sentiment de «deshonneur», de ferveur pour une Ligue de la Paix, ont mis en marche une machine qui écrase tout ce qui est intelligent, humain et civilisé» (*ibid.* : 52). L'ami de Bourne est insensible au «festin d'idéalisme éloquent» de *The New Republic*. Il ne peut pas oublier que le gouvernement tire les ficelles, s'est engagé dans l'entreprise de la guerre, a fait peser sur lui les «forces coercitives» de la conscription, et à présent tente de la manipuler et de susciter en lui «le devoir d'animosité guerrière».

[Il n'a] pas l'imagination nécessaire pour voir un ordre mondial guéri, reconstruit à partir des matériaux pourris des armements,

de la diplomatie et de la politique « libérale ». Et il [n'est] pas affecté par le complexe psychique de panique, de haine, de rage, d'arrogance de classe et d'arrogance patriotique qui crée chez les rédacteurs de journaux et dans la « jeunesse dorée » un authentique élan pour la paix et la sécurité. (*Ibid.* : 51-52)

Et plus loin :

Avec sa philosophie tâtonnante de la vie, le patriotisme est simplement mort, en tant que concept significatif. De son point de vue, il s'agit simplement de l'émotion qui envahit le troupeau quand il s' imagine engagé dans une défense ou une attaque massive. N'ayant pas de telles images, il n'a pas de sentiment de patriotisme. Il se sent toujours inextricablement lié à cette civilisation balourde, mélancolique et grossière que nous appelons l'Amérique. Tout ce qu'il demande, c'est de ne pas être identifié à elle pour des fins guerrières.

*Pro patria mori*, pour mon ami, signifie autre chose que d'être étendu, décharné, conscrit sur un champ de bataille étranger, tombé dans le dernier assaut désespéré d'une interminable guerre mondiale. (*Ibid.* : 56-57)

Pourtant, Bourne reconnaît que la guerre secoue les individus hors de leurs routines ; elle leur procure de nouvelles libertés, elle leur confie de nouvelles responsabilités et elle leur enseigne de nouvelles techniques (Bourne, 1918a/1919 : 142). Les femmes et les minorités y trouvent une chance d'échapper à leur statut et d'explorer de nouvelles possibilités. En même temps, plusieurs processus se conjoignent pour rendre impossible la démocratie et abolir toute espèce de pluralité. D'abord, l'autonomie des individus ne peut s'exprimer que dans le cadre de la guerre, chacune et chacun mettant ses capacités au service du collectif et, obéissant à l'« instinct grégaire » (*ibid.* : 149), devant se fondre dans le « troupeau (*herd*) ». « L'État est l'organisation du troupeau pour agir, offensivement ou défensivement, contre un autre troupeau organisé de façon similaire. » (*Ibid.* : 141). Servitude, docilité, obéissance,

patriotisme : telles sont les qualités requises, à l'opposé de la démultiplication des identités, de la fragmentation des loyautés, de l'exercice de la critique, de l'amour de la discussion et du goût pour l'innovation qui font la vie démocratique. Ensuite, la multiplicité de petits troupeaux – classes sociales, partis ou sectes, et « colonies culturelles », linguistiques et historiques –, qui d'ordinaire composent leurs intérêts et leurs identités avec ceux de la communauté nationale et qui finissent même par s'américaniser quand ils sont étrangers, se retrouvent d'un coup la cible de la méfiance et de la répression. Ils résistent et exaltent leurs différences (Bourne, 1919 : 158-159). La guerre, en dressant les nationalités les unes contre les autres au cœur même des États-Unis, au nom de l'unité, et en aiguissant l'importance des « symboles culturels », a empêché de « découvrir une vraie américanité [...] qui aurait fédéré les différents groupes et traditions ethniques » (Bourne, 1917b/1919 : 27). Enfin, en situation de guerre, l'esprit public est paralysé par de « vieilles notions mystiques » (*ibid.* : 27), en premier lieu celle de l'État, « symbole mystique » (Bourne, 1918a/1919 : 188) qui secrète sa propre religion, même s'il n'a, nous dit Bourne (rejoignant Laski et anticipant Dewey), aucune « sainteté » (*ibid.* : 190). L'État se fantasme Un et refuse les factions. « L'État est un Dieu jaloux qui ne souffre aucun rival. » (*Ibid.* : 159-160). Ses élites dirigeantes « exigent 100 % d'américanité de la part de 100 % de la population » (*ibid.* : 160)<sup>29</sup>. La transgression de sa souveraineté déclenche un désir de vengeance contre les « hérétiques », qui prennent, aux côtés des pacifistes et des socialistes, la figure des « *enemy aliens* » (*ibid.*). L'État se livre à un « terrorisme blanc » (*ibid.*) contre ces ennemis, qui se multiplient en temps de guerre. La guerre unifie des groupes de loyalistes autour des élites et rejette les autres hors-la-loi.

« La guerre est la santé de l'État » – la phrase revient comme un leitmotiv dans le dernier texte de Bourne (*ibid.* : 144, 176, 185, 193). Un État qui a confisqué à son profit pouvoirs et richesses et qui a refermé tout sens de la créativité et de l'indétermination. Un État qui aura détruit une partie de son opposition et se sera rallié une bonne partie des vieux progressistes, lesquels auront perverti leur sens de l'« attitude



instrumentale » et du « contrôle intelligent », et qui, d'après la jeune génération, plus turbulente, plus utopique, auront asservi les valeurs à la technique. L'esprit colonial, au nom de la supériorité de l'Amérique et de l'Occident, et l'esprit de corps du nationalisme interdisent, désormais, toute forme de pluralité politique et culturelle. L'Amérique transnationale que Bourne appelait de ses vœux en 1916 a laissé la place à une nation fragmentée, dont une majorité a endossé le patriotisme guerrier de l'État et de ses élites, et dont une partie minuscule refuse l'unanimité du troupeau et l'autocratie du gouvernement. De la synthèse rêvée il ne reste rien, sinon l'arrogance et la surdité des plus puissants et « l'oppression des minorités » (*ibid.* : 175-176).

Le 21 novembre 1918, Bourne écrit à sa mère son espoir. « Maintenant que la guerre est terminée, les gens peuvent parler librement et nous pouvons oser penser à nouveau. C'est comme sortir d'un cauchemar. » (Lettre à Sarah Bourne, *in* Bourne, 1981 : 425). Il meurt de la grippe espagnole un mois plus tard, le 22 décembre 1918. John Dos Passos (1932 : 104-106) lui rendra hommage dans un poème de *USA 1919* :

« Si chaque homme a un fantôme,  
Bourne a un fantôme,  
Un minuscule fantôme, dans une cape noire, un fantôme tout  
tordu, mais sans peur  
Qui va sautillant, par les rues crasseuses du vieux New York, où  
trônent encore des immeubles de brique et de pierre brune  
Et qui hurle, dans un ricanement aigu que personne n'entend :  
La guerre est la santé de l'État. »  
« Bourne s'est emparé avec une intensité fébrile des idées qui  
circulaient alors à Columbia ; il a choisi des lunettes roses dans  
le fouillis de l'enseignement ampoulé de John Dewey, à travers  
lesquelles il a vu clair et net  
le brillant capitole de la démocratie réformée.  
[Mais] le futur teinté aux couleurs de l'arc-en-ciel de la démocratie réformée a éclaté comme une bulle de savon crevée. » (trad.  
personnelle)<sup>30</sup>



Portrait de Randolph Bourne, dessiné par Arthur G. Dove à partir du masque mortuaire de James Earle Fraser (in *History of a Literary Radical and Other Essays*, 1920, p.ii).

## BIBLIOGRAPHIE

Quelques pièces d'archives de Randolph Bourne sont accessibles à la Rare Book & Manuscript Library, Columbia University. En ligne : <[https://findingaids.library.columbia.edu/ead/nnc-rb/ldpd\\_4079396](https://findingaids.library.columbia.edu/ead/nnc-rb/ldpd_4079396)>.

- ABRAHAMAS Edward (1981), « Randolph Bourne on Feminism and Feminists », *The Historian*, 43 (3), p. 365-377.
- ABRAHAMAS Edward (1986), *The Lyrical Left : Randolph Bourne, Alfred Stieglitz, and the Origins of Cultural Radicalism in America*, Charlottesville, University Press of Virginia.
- ABRAMITZKY Ran, BOUSTAN Leah Platt & Katherine ERIKSSON (2014), « A Nation of Immigrants : Assimilation and Economic Outcomes in the Age of Mass Migration », *Journal of Political Economy*, 122 (3), p. 467-506.
- ADDAMS Jane (1907), *Newer Ideals of Peace*, Chautauqua, N. Y., Chautauqua Press.
- ADDAMS Jane (1922), *Peace and Bread in Time of War*, New York, Macmillan.
- ADDAMS Jane, BALCH Emily G. & Alice HAMILTON (1915), *Women at The Hague: The International Congress of Women and its Results*, New York, The Macmillan Co.
- ANTIN Mary (1912), *The Promised Land*, Boston, Houghton Mifflin Company.
- BAILEY Thomas A. (1935), « The Sinking of the Lusitania », *American Historical Review*, 41 (1), p. 54-73.
- BARDWELL-JONES Celia (2014), « Travel and Home : Conceiving Transnational Communities through Royce's Between-ness Relation », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 50 (4), p. 501-522.
- BEARD Charles A. (1917), « A Statement by Charles A. Beard », *The New Republic*, 29 décembre, 13, p. 249-251.
- BERNSTEIN Richard (2015), « Cultural Pluralism », *Philosophy and Social Criticism*, 41 (4-5), p. 347-356.
- BLAKE Casey Nelson (1990), *Beloved Community: The Cultural Criticism of Randolph Bourne, Van Wyck Brooks, Waldo Frank & Lewis Mumford*, Chapel Hill, NC, The University of North Carolina Press.
- BONNER Marianne W. (1978), *The Politics of the Introduction of the Gary Plan to the New York City School System*, Ph.D. Rutgers University, New Brunswick, New Jersey.
- BOURKE Paul F. (1974), « The Status of Politics 1909-1919 : The New Republic. Randolph Bourne and Van Wyck Brooks », *Journal of American Studies*, 8 (2), p. 171-202.
- BOURNE Randolph S. (1911), « Two Generations », *The Atlantic Monthly*, mai, 107, p. 591-598.
- BOURNE Randolph S. (1913a), *Youth and Life*, Boston et New York, Houghton Mifflin Co.
- BOURNE Randolph S. (1913b), « The Experimental Life », in *Youth and Life*, p. 225-246.
- BOURNE Randolph S. (1913c), « The Adventure of Life », in *Youth and Life*, p. 153-188.

- BOURNE Randolph S. (1913d), « The Social Order in an American Town », *The Atlantic Monthly*, 111, février, p. 227-236 (tiré de la dissertation de M.A. : *A Study of the "Suburbanization" of a Town, and the Effects of the Process Upon its Social Life*, Columbia University).
- BOURNE Randolph S. (1913-1914), *Lettres à Mary Messer*, 28 décembre 1913 et 7 février 1914, *Randolph Bourne Papers*, Butler Library, Columbia University, New York (Box 4).
- BOURNE Randolph S. (1914), « An Experiment in Coöperative Living », *The Atlantic Monthly*, CXII, juin, p. 823-831.
- BOURNE Randolph S. (1914a), « In a Schoolroom », *The New Republic*, 11 novembre, 1, p. 23-24.
- BOURNE Randolph S. (1915a), « American Use for German Ideals », *The New Republic*, 4 septembre, 5 (4), p. 117-119.
- BOURNE Randolph S. (1915b), « A Glance at German "Kultur" », *Lippincott's Monthly Magazine*, 7 février, 95, p. 22-27.
- BOURNE Randolph S. (1915e), « John Dewey's Philosophy », *The New Republic*, 13 mars, 19 (2), p. 154-156.
- BOURNE Randolph S. (1916a), *The Gary Schools*, Boston, Houghton Mifflin Co.
- BOURNE Randolph S. (1916c), « A Moral Equivalent for Universal Military Service », *The New Republic*, VII, 1<sup>er</sup> juillet, p. 217-219.
- BOURNE Randolph S. (1916e), « The Price of Radicalism », *The New Republic*, 6, 11 mars, p. 161 (in Resek, 1964, p. 139-141).
- BOURNE Randolph S. (1916g), *Towards an Enduring Peace : A Symposium of Peace Proposals and Programs 1914-1916*, New York, American Association for International Conciliation.
- BOURNE Randolph S. (1916h), « Trans-National America », *Atlantic Monthly*, juillet, 118, p. 86-97.
- BOURNE Randolph S. (1917a), *Education and Living*, New York, Century.
- BOURNE Randolph S. (1917b), « Denaturated Nietzsche », *The Dial*, 20 décembre, 63, p. 389-391.
- BOURNE Randolph S. (1917c), « Experimental Education », *The New Republic*, 21 avril, X, p. 345-347.
- BOURNE Randolph S. (1919), *Untimely Papers*, éd. par James Oppenheim, New York, B. W. Huebsch (contient « Old Tyrannies », « A War Diary », « Twilight of Idols », « Unfinished Fragment in the State »).
- BOURNE Randolph S. (1919 [1917a]), « Twilight of Idols », *The Seven Arts*, 11, octobre, p. 688-702 (repris in *Untimely Papers*, p. 114-139).
- BOURNE Randolph S. (1919 [1917b]), « The War and the Intellectuals », *The Seven Arts*, juin, 2 (2), p. 133-146 (republié par l'American Union Against Militarism, puis repris in *Untimely Papers*, p. 22-46).
- BOURNE Randolph S. (1919 [1917c]), « Below the Battle », *The Seven Arts*, II, juillet, p. 270-277 (repris in *Untimely Papers*, p. 47-60).

- BOURNE Randolph S. (1919 [1917e]), « A War Diary », *The Seven Arts*, septembre, 2, p. 535-547 (repris in *Untimely Papers*, p. 90-113).
- BOURNE Randolph S. (1919 [1918a]), « Unfinished Fragment in the State », in *Untimely Papers*, p. 140-230 (la traduction française s'arrête à la page 190).
- BOURNE Randolph S. (1919 [1918b]), « Old Tyrannies », fragment repris in *Untimely Papers*, p. 11-21.
- BOURNE Randolph S. (1920), *History of a Literary Radical and Other Essays*, éd. par Van Wyck Brooks, New York, B. W. Huebsch.
- BOURNE Randolph S. (1920 [1914b]), « Our Cultural Humility », *Atlantic Monthly*, octobre, 114, p. 503-507 (repris in *History of a Literary Radical*, p. 31-44).
- BOURNE Randolph S. (1920 [1915]), « Impressions of Europe, 1913-1914: [A report to the Trustees of Columbia University] », *Columbia University Quarterly*, mars, 17, p. 109-126 (repris in *History of a Literary Radical*, 1920, p. 230-265).
- BOURNE Randolph S. (1920 [1916f]), « On Discussion », *The New Republic*, 27 mai, 7, p. 87-89 (repris in *History of a Literary Radical*, p. 168-175).
- BOURNE Randolph S. (1920 [1917d]), « The Puritan's Will to Power », *The Seven Arts*, I, avril, p. 631-637 (repris dans *History of a Literary Radical*, 1920, p. 176-187).
- BOURNE Randolph S. (1964), *War and the Intellectuals: Essays by Randolph S. Bourne, 1915-1919*, éd. par Carl Resek, New York, Evanston et Londres, Harper & Row.
- BOURNE Randolph S. (1964 [1916d]), « The Jew and Trans-National America », *The Menorah Journal*, 2, décembre, p. 277-284 (repris in Resek, 1964, p. 124-133).
- BOURNE Randolph S. (1977), *The Radical Will: Selected Writings 1911-1918*, New York, Urizen Books (select. et intro. par Olaf Hansen, préf. de Christopher Lasch).
- BOURNE Randolph S. (1977 [1912a]), « Youth », *The Atlantic Monthly*, avril, 109, p. 433-441 (repris in *The Radical Will*, p. 279-281).
- BOURNE Randolph S. (1977 [1912b]), « The Excitement of Friendship », *The Atlantic Monthly*, décembre, 110, p. 795-800 (repris in *The Radical Will*, p. 106-114).
- BOURNE Randolph S. (1977 [1913]), « Paterson Pageant », *The Dial*, novembre (repris in *Radical Will*, 1977, p. 515-519).
- BOURNE Randolph S. (1977 [1915c]), « Our Unplanned Cities », *The New Republic*, 26 juin, 3, p. 202 (repris in *The Radical Will*, p. 275-278).
- BOURNE Randolph S. (1977 [1915d]), « Theodore Dreiser », *The New Republic*, 17 avril, II, Supplément, p. 7-8 (repris in *Radical Will*, p. 457-461).
- BOURNE Randolph S. (1977 [1916b]), « The Architect », *The New Republic*, 1<sup>er</sup> janvier, p. 222-223 (repris in *The Radical Will*, p. 279-281).
- BOURNE Randolph S. (1977 [1916i]), « Paul Elmer More », in *The Radical Will*, Berkeley, University of California Press, p. 467-471.
- BOURNE Randolph S. (1977 [1917f]), « The Art of Theodore Dreiser », *The Dial*, 14 juin, 62, p. 507-509 (repris in *Radical Will*, p. 462-466).
- BOURNE Randolph S. (1977 [1917g]) « The American Adventure », *The New Republic*, 20 octobre, 12, p. 333-334 (repris in *Radical Will*, p. 532-535).
- BOURNE Randolph S. (1981), *The Letters of Randolph Bourne: A Comprehensive Edition*, éd. par Eric J. Sandeen, Troy, Whitson.

- BOURNE Randolph S. (2024 [1916h]), « Amérique transnationale », *Pragmata. Revue d'études pragmatistes*, numéro 7/8, p. 646-668.
- BRANDEIS Louis D. (1915), « True Americanism : Fourth of July Oration », in *City Record*, vol. 7, Boston, Mass., Superintendent of Printing.
- BROOKS Van Wyck (1908), *The Wine of the Puritans*, Londres, Sisley's Ltd.
- BROOKS Van Wyck (1915), *America's Coming-of-Age*, New York, B. W. Huebsch.
- BROOKS Van Wyck (1918a), « Our Awakeners », in *Letters and Leadership*, New York, Huebsch, p. 90-118.
- BROOKS Van Wyck (1918b), « On Creating a Usable Past », *The Dial*, 11 avril, 64, p. 337-341.
- BROOKS Van Wyck (1957), *Days of the Phoenix : The Nineteen-Twenties I Remember*, New York, E. P. Dutton.
- CEFAÏ Daniel (2023), *Jane Addams, W. E. B. Du Bois et le vote des femmes. Élection présidentielle de 1912, organisations civiques et Parti progressiste*, Paris, La Bibliothèque de Pragmata. En ligne : <<https://bibliothequepragmata.wordpress.com/les-livres/pragmatisme-reforme-sociale-et-politique-progressiste-jane-addams-le-vote-des-femmes-et-lelection-de-1912/>>.
- CEFAÏ Daniel & Joan STAVO-DEBAUGE (2021), « Politique de William James. James anti-impérialiste ? James anarchiste ? », *Pragmata. Revue d'études pragmatistes*, 4, p. 716-785. En ligne : <<https://revuepragmata.files.wordpress.com/2021/10/18-pragmata-4-cefai-et-stavo.pdf>>.
- CHAFEE Zechariah (1920), *Freedom of Speech*, New York, Harcourt, Brace & Howe.
- CHOMSKY Noam (2014 [1970]), « Knowledge and Power : Intellectuals and the Welfare-Warfare State », *Alternet*, 2 décembre 2014 (repris comme « Elites Have Forced America into a National Psychosis to Keep Us Embroiled in Imperial Wars », in *Masters of Mankind : Essays and Lectures, 1969-2013*, Chicago, Haymarket Books).
- CLAYTON Bruce (1984), *Forgotten Prophet : The Life of Randolph Bourne*, Baton Rouge, Louisiana State University Press.
- COLLEAGUES AT COLUMBIA UNIVERSITY (1908), *Essays Philosophical and Psychological in Honor of William James*, Londres, Longmans, Green & Co.
- CRAIN Esther (2016), *The Gilded Age in New York, 1870-1910*, New York, Black Dog & Leventhal.
- CREEL George (1920), *How We Advertised America*, New York, Harper & Brothers.
- CROLY Herbert (1909), *The Promise of American Life*, New York, The Macmillan Company.
- CURTIS Tom (1969), « Bourne, MacDonald, Chomsky, and the Rhetoric of Resistance », *Antioch Review*, 29, p. 246-250.
- CYWAR Alan (1969), « John Dewey in World War I : Patriotism and International Progressivism », *American Quarterly*, 21(2), p. 578-594.

- DEWEY John (1915), « Conscience and Compulsion », « The Future of Pacifism », « What America Will Fight For », et « Conscription of Thought » (*The New Republic*), in *The Collected Works of John Dewey, Middle Works 1899-1924*, vol. 10, éd. par Jo Ann Boydston, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press (MW.10.260-280).
- DEWEY John (1915b), *German Philosophy and Politics*, New York, Henry Holt.
- DEWEY John (1916a), « Force and Coercion », *The International Journal of Ethics*, 26 (3), p. 359-367.
- DEWEY John (1916b), « Force, Violence, and Law », *The New Republic*, 22 janvier (MW.10.211-215).
- DEWEY John (1917), « The Future of Pacifism », *The New Republic*, 28 janvier, 11, p. 358-360 (MW.10.265-270).
- DEWEY John (1918a), « Morals and the Conduct of States », *The New Republic*, 23 mars (MW.11.122-126).
- DEWEY John (1918b), « America in the World », in *Middle Works, 1899-1924*, vol. 11, éd. par Jo Ann Boydston, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press, p. 70-72; « The Approach to a League of Nations », p. 127-130; « The League of Nations and the New Diplomacy », p. 131-134; « The Fourteen Points and the League of Nations », p. 135-138; « A League of Nations and Economic Freedom », p. 139-142.
- DEWEY John (1927), « The Pragmatic Acquiescence », *The New Republic*, 49, p. 186-189 (LW.3.145-151).
- DEWEY John (1977 [1939]), « Creative Democracy: The Task Before Us », in *Later Works, 1925-1953*, vol. 14, éd. par Jo Ann Boydston, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press, p. 224-230.
- DEWEY John (2010 [1927]), *Le Public et ses problèmes*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (2018 [1926]), « The Historic Background of Corporate Legal Personality », *The Yale Law Journal*, 35 (6), p. 655-673 (trad. fr. « Essai sur la "personnalité morale" », in *Écrits politiques*, Paris, Gallimard, 2018, p. 187-211).
- DEWEY John (2024 [1916]), « Nationaliser l'éducation », *Pragmata. Revue d'études pragmatistes*, numéro 7/8, p. 478-488.
- DEWEY John & Evelyn DEWEY (1915), *Schools of To-Morrow*, New York, E. P. Dutton & Company [MW 8.205-404] (chap. 8 trad. et présent. par Daniel Cefaï comme « L'école comme social settlement », *Pragmata. Revue d'études pragmatistes*, 2021, 4, p. 598-620. En ligne : <<https://revuepragmata.files.wordpress.com/2021/10/13-pragmata-4-dewey.pdf>>).
- DORREBOOM Iris (1991), *The Challenge of Our Time: Woodrow Wilson, Herbert Croly, Randolph Bourne and the Making of Modern America*, Amsterdam, Brill Rodopi.
- DOS PASSOS John (1932), *Nineteen-Nineteen*, New York, Harcourt, Brace & Co.
- DREISER Theodore (1900), *Sister Carrie*, New York, Doubleday, Page & Co.
- DREISER Theodore (1913), *A Traveler at Forty*, New York, The Century Co.
- DREISER Theodore (1916), *A Hoosier Holiday*, New York, John Lane Co.



- EASTMAN Crystal (1910), *Work-Accidents and the Law*, New York, Russell Sage Foundation/Charities Publication Committee.
- FISCHER Marilyn (2010), «Cracks in the Inexorable: Bourne and Addams on Pacifists during Wartime», *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 46 (2), p.282-299.
- FLEXNER Abraham & Frank P. BACHMAN (1918), *The Gary Schools: A General Account*, New York, General Education Board.
- FOLLETT Mary P. (1918), *The New State: Group Organisation, the Solution of Popular Government*, New York, Longmans, Green and Co. (NS) (nouvelle édition, Philadelphie, Pennsylvania University Press, 1998).
- FORCEY Charles B. (1961), *The Crossroads of Liberalism: Croly, Weyl, Lippmann, and the Progressive Era 1900-1925*, New York, Oxford University Press.
- FRANK Waldo David (1919), *Our America*, New York, Boni & Liveright.
- GARLAND Hamlin (1917), *A Son of the Middle Border*, New York, Macmillan.
- GIBBONS Herbert Adams (1915), *The New Map of Europe (1911-1914): The Story of the Recent European Diplomatic Crises and Wars and of Europe's Present Catastrophe*, New York, The Century Co.
- GOREN Arthur (1982), *Dissenter in Zion: From the Writings of Judah L. Magnes*, Cambridge, Harvard University Press.
- HABER Samuel (1964), *Efficiency and Uplift: Scientific Management in the Progressive Era 1890-1920*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press.
- HALPERN Ben (1979), «The Americanization of Zionism, 1880-1930», *American Jewish History*, 69 (1), p.15-33.
- HANSEN Jonathan (2003), «Ex Uno Plura», in Jonathan Hansen, *The Lost Promise of Patriotism: Debating American Identity, 1890-1920*, Chicago, The University of Chicago Press, p. 89-130.
- HANSEN Jonathan (2006), «True Americanism: Progressive Era Intellectuals and the Problem of Liberal Nationalism», in Mickael Kazin & Joseph A. McCartin (dir.), *Americanism: New Perspectives on the History of an Ideal*, Chapel Hill, N. C., University of North Carolina Press.
- HARTZ Louis (1955), *The Liberal Tradition in America*, New York, Harcourt, Brace & World.
- HERZL Theodor (1896), *Der Judenstaat*, Leipzig et Vienne, M. Breitenstein.
- HOFSTADTER Richard (1955), *The Age of Reform: From Bryan to F. D. R.*, New York, Knopf.
- HOLLINGER David A. (1975), «Ethnic Diversity, Cosmopolitanism and the Emergence of the American Liberal Intelligentsia», *American Quarterly*, 27 (2), p.133-151.
- HOWLETT Charles F. & Audrey COHAN (2017), «World War I and a Pragmatist's Dilemma», *Peace Research*, 49 (1), p.67-95.
- JAMES William (1902), *The Varieties of Religious Experience: A Study in Human Nature*, Londres et Bombay, Longmans, Green & Co.



- JAMES William (1911), «On The Moral Equivalent of War», *McClure's Magazine*, repris in William James, *Memories and Studies*, New York, Longmans, Green & Co., p. 265-296 (écrit en 1910 pour l'Association for International Conciliation).
- JUCAN Marius (2010), «Cultural Pluralism and the Issue of American Identity in Randolph Bourne's "Trans-National America" », *Journal for the Study of Religions and Ideologies*, 9 (26), p. 203-219.
- KALLEN Horace (1910), «Judaism, Hebraism, Zionism », *The American Hebrew*, 24 juin, 87 (8) (repris in *Judaism at Bay*, 1932, p. 28-41).
- KALLEN Horace (1915a), «Democracy versus the Melting-Pot : A Study of American Nationality », *The Nation*, 18 et 25 février, 100 (2590), p. 190-194 et 100 (2591), p. 217-220.
- KALLEN Horace (1915b), «Nationality and the Hyphenated American », *The Menorah Journal*, avril, 1 (2), p. 79-86.
- KALLEN Horace (1924), *Culture and Democracy in the United States : Studies in the Group Psychology of the American Peoples*, New York, Boni and Liveright.
- KALLEN Horace (1932), *Judaism at Bay : Essays Toward the Adjustment of Judaism to Modernity*, New York, Bloch Publishing Co.
- KARGAU Ernst (2000 [1893]), *St. Louis in Former Years : A Commemorative History of the German Element*, trad. ang. par William G. Bek, éd. par Don Heinrich Tolzmann, Baltimore, Clearfield.
- KENNEDY Gail (dir.) (1950), *Pragmatism and American Culture*, Boston, D. C. Heath & Co.
- KEYNES John Maynard (1920), *The Economic Consequences of the Peace*, New York, Harcourt, Brace & Howe.
- KNIGHT Louise (2014), «John Dewey and Jane Addams Debate War», in Brian Jackson & Gregory Clark (dir.), *Trained Capacities : John Dewey, Rhetoric, and Democratic Practice*, Columbia, The University of South Carolina Press, p. 106-124.
- KORMAN Gerd (1967), *Industrialization, Immigrants, and Americanizers : The View from Milwaukee, 1866-1921*, Madison, State Historical Society of Wisconsin.
- KUSHNER Marilyn S., ORCUTT Kimberly & Casey Nelson BLAKE (2013), *The Armory Show at 100 : Modernism and Revolution*, New York, New York Historical Society Museum & Library.
- LACHER John Henry A. (1925), *The German Element in Wisconsin*, Milwaukee, Steuben Society of America.
- LASCH Christopher (1965), *The New Radicalism in America 1889-1963 : The Intellectual as a Social Type*, New York, Alfred A. Knopf.
- LEVINE Daniel (1969), «Randolph Bourne, John Dewey and the Legacy of Liberalism », *The Antioch Review*, 29 (2), p. 234-244.
- LIPPMANN Walter (1914), *Drift and Mastery : An Attempt to Diagnose the Current Unrest*, New York, Mitchell Kennerley.
- LIVINGSTON James (1994), *Pragmatism and the Political Economy of Cultural Revolution, 1850-1940*, Chapel Hill, University of North Carolina Press (chap. 9, «The Romantic Acquiescence : Pragmatism and the Young Intellectuals »).

- LIVINGSTON James (2003), « War and the Intellectuals: Bourne, Dewey, and the Fate of Pragmatism », *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, 2(4), (« New Perspectives on Socialism II »), p. 431-450.
- LUEBKE Frederick C. (1974), *Bonds of Loyalty: German-Americans and World War I*, DeKalb, Northern Illinois University.
- LUSTIG R. Jeffrey (1982), *Corporate Liberalism: The Origins of Modern American Political Theory, 1890-1920*, Berkeley, University of California Press.
- LYMAN Stanford (1989), *The Seven Deadly Sins: Society and Evil*, Lanham, M. D., Rowman & Littlefield.
- MAGNES Judah (1911), « What Zionism has Given the Jews », *The American Hebrew and Jewish Messenger*, 11 août, p. 412-413.
- MAY Henry F. (1959), *The End of American Innocence: A Study of the First Years of Our Own Time, 1912-1917*, New York, Alfred A. Knopf.
- MCGEE J. P. (1916), « Hyphens and Aliens », *The North American Review*, 203, 725, p. 639-640.
- MEAD George Herbert (1932), *The Philosophy of the Present*, éd. par Arthur E. Murphy, Londres, The Open Court Company.
- MILLS Charles Wright (1964 [1940]), *Sociology and Pragmatism: The Higher Learning in America*, éd. par Irving Louis Horowitz, New York, Paine-Whitman Publishers.
- MUMFORD Lewis (1923), *The Story of Utopias, Ideal Commonwealths and Social Myths*, Londres, George G. Harrap & Co.
- MUMFORD Lewis (1926), « The Pragmatic Acquiescence », in Lewis Mumford, *The Golden Day: A Study in American Experience and Culture*, New York, Horace Liveright, p. 155-195.
- MUMFORD Lewis (1927), « The Pragmatic Acquiescence: A Reply », *The New Republic*, 19 janvier, 49, p. 250-251.
- MUMFORD Lewis (1930), « The Image of Randolph Bourne », *The New Republic*, 24 septembre, 64, p. 151-152.
- MÜNSTERBERG Hugo (1914), *The War and America*, New York, D. Appleton & Company.
- MÜNSTERBERG Hugo (1916), *Tomorrow: Letters to a Friend in Germany*, New York, D. Appleton & Co.
- NICHOLS Christopher McKnight (2009), « Rethinking Randolph Bourne's Trans-National America: How World War I Created an Isolationist Antiwar Pluralism », *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, 8(2), p. 217-257.
- OPPENHEIM James (1916), *War and Laughter*, New York, The Century Co.
- OPPENHEIM James (1919), « For Randolph Bourne (Died December 22, 1918) », in James Oppenheim, *The Solitary*, New York, B. W. Huebsch, p. 3-6.
- PATTEN Simon N. (1916), *Culture and War*, New York, B. W. Huebsch.
- REED John (1913), « War in Paterson », *The Masses*, 4, juin 1913, p. 14 et p. 16-17.
- REED John (1996 [1919]), *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, Paris, Seuil.

- REIMEN Jacqueline (1976), « Radical Intellectuals and Repression of Radicalism during the First World War », *Revue française d'études américaines*, 2 (« American Radicalism : How Radical ? »), p. 63-76.
- ROOSEVELT Theodore (1894), « True Americanism », *The Forum Magazine*, avril.
- ROSENFELD Paul (1924), *Port of New York : Essays on Fourteen American Moderns*, New York, Harcourt, Brace & Co.
- ROYCE Josiah (1908), *Race Questions, Provincialism and Other American Problems*, New York, The Macmillan Company.
- ROYCE Josiah (1916), *The Hope of the Great Community*, New York, The Macmillan Company.
- SANTAYANA George (1911), « The Genteel Tradition in American Philosophy », *University of California Chronicle*, octobre, XIII (4), p. 357-380.
- SCHAPIRO Meyer (1952), « Rebellion in Art », in Daniel Aaron (dir.), *America in Crisis*, New York, Alfred A. Knopf, p. 203-242.
- SCHIEBER Clara Eve (1923), *The Transformation of American Sentiment Toward Germany, 1870-1914*, Boston et New York, Cornhill.
- SCHMIDT Sarah (1975), « The Zionist Conversion of Louis D. Brandeis », *Jewish Social Studies*, 37 (1), p. 18-34.
- SHERMAN Paul (1966), *Randolph Bourne. Pamphlets on American Writers*, 60, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- SKUROWSKI Piotr (2018), « Looking Back, 2018-1916 : The Cosmopolitan Idea in Randolph Bourne's "Transnational America" », *Polish Journal for American Studies*, 12, p. 43-54.
- STANGL Chris (2005), *Lightning Rod and Looking Glass : Herbert Croly and the Pragmatic Method in Political Thought*, Ph.D. Philosophy, University of Wisconsin-Madison.
- STEINER Edward A. (1916), *Confessions of a Hyphenated American*, New York, Fleming H. Revell Co.
- STEMHAGEN Kurt & David WADDINGTON (2011), « Beyond the "Pragmatic Acquiescence" Controversy : Reconciling the Educational Thought of Lewis Mumford and John Dewey », *Educational Studies*, 47, p. 469-489.
- THE NORTH AMERICAN REVIEW (1916), « The President at Sea », Éditorial de *The North American Review*, mars, 203 (724), p. 321-344.
- THOMPSON John A. (1987), *Reformers and War : American Progressive Publicists and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TINAYRE Marcelle (1906), *La Rebelle*, Paris, Calmann-Lévy.
- U.S. DEPARTMENT OF COMMERCE, Bureau of the Census (1913), *Thirteenth Census of the United States Taken in the Year 1910*, Washington, D.C., Government Printing Office.
- UNTERMAYER Louis (1939), *From Another World : The Autobiography of Louis Untermeyer*, New York, Harcourt, Brace & Co.

- VAUGHAN Leslie J. (1991), «Cosmopolitanism, Ethnicity and American Identity: Randolph Bourne's "Trans-National America"», *Journal of American Studies*, 25 (3) («Ethnicity in America»), p. 443-459.
- VAUGHAN Leslie J. (1997), *Randolph Bourne and the Politics of Cultural Radicalism*, Lawrence, University Press of Kansas.
- VEBLEN Thorstein (1915), *Imperial Germany and the Industrial Revolution*, New York, Macmillan.
- WALZER Michael (1988), *The Company of Critics: Social Criticism and Political Commitment in the Twentieth Century*, New York, Basic Books (chap.3, «The War and Randolph Bourne»).
- WEINFELD David (2022), *An American Friendship: Horace Kallen, Alain Locke, and the Development of Cultural Pluralism*, Ithaca, Cornell University Press.
- WERTHEIM Arthur Frank (1976), *The New York Little Renaissance: Iconoclasm. Modernism, and Nationalism in American Culture. 1908-1917*, New York, New York University Press.
- WESTBROOK Robert (1990), «Lewis Mumford, John Dewey, and the "Pragmatic Acquiescence"», in Thomas P. Hughes & Agatha C. Hughes (dir.), *Lewis Mumford: Public Intellectual*, New York, Oxford University Press, p. 301-322.
- WESTBROOK Robert (2007), «Pragmatism and War» (Conférence au «Public Issues Forum», «American Pragmatism and American Politics», organisée par le Greater Philadelphia Philosophy Consortium, Free Library of Philadelphia, 24 mars).
- WEYL Walter (1917), *American World Policies*, New York, Macmillan.
- WHITE Morton (1947), *Social Thought in America: The Revolt Against Formalism*, Boston, Beacon Press.
- WHITE Morton (1972), *Science and Sentiment in America: Philosophical Thought from Jonathan Edwards to John Dewey*, New York, Oxford University Press.
- WILSON Woodrow (1917), «Address of the President of the United States Delivered at a Joint Session of the Two Houses of Congress», 2 avril 1917, New York, Clode, Grosset & Dunlap.

## NOTES

**1** La catégorie de « difformité » apparaît dans son article « The Handicapped, By One of Them » (1911). Bourne y renoncera et lui substituera celle de « handicap » dans « A Philosophy of Handicap », la reprise de ce texte dans *Youth and Life* (1913a : chap. XIV).

**2** Pour une mise en regard de la critique par Bourne de Dewey, Beard, Weyl ou Lippmann, ralliés à Wilson, et de la critique par Chomsky d'Arthur Schlesinger Jr., Theodore Draper, Richard Goodwin et Walter Rostow, ralliés à Kennedy, voir Curtis (1969 : 251).

**3** Voir par exemple : The Anarchist Library : <<https://theanarchistlibrary.org/special/index>>, ou Anarchy Archives : <[http://dwardmac.pitzer.edu/Anarchist\\_Archives/index.html](http://dwardmac.pitzer.edu/Anarchist_Archives/index.html)>.

**4** On a là les premières expressions de ce qui deviendra la fierté ethnique (*ethnic pride*) : « Le “wop” se transforme en un fier Italien, le “hunky” en un Slave intensément nationaliste. Ils apprennent ou se remémorent l'héritage spirituel de leur nationalité. Leur abjection culturelle cède la place à une fierté culturelle. » (Kallen, 1915 : 217). (*Wop* était une catégorie d'argot pour désigner les Italiens – les ritals ; *hunky*, les immigrants d'Europe centrale, Slaves de l'Empire austro-hongrois, venus pour beaucoup travailler dans les mines.)

**5** Croly aurait embauché Bourne en lui disant : « Vous serez extrêmement utile au journal si votre écriture peut

inclure un traitement plus ou moins systématique des sujets éducatifs et religieux. » Selon Bourke (1974 : 183-184), la question des styles de vie, de l'art et de la culture était un enjeu central, aux yeux de *The New Republic*, pour la mise en place d'une nouvelle politique.

**6** New York était en pleine effervescence. L'avant-garde esthétique de Greenwich Village que fréquente Bourne entretenait des liens avec des réseaux d'artistes internationaux. L'Armory Show (Kushner, Orcutt & Blake, 2013) qui a eu lieu entre le 17 février et le 15 mars 1913 à l'Armurerie du 69<sup>e</sup> Régiment sur Lexington Avenue et la 25<sup>e</sup> rue, est restée dans les mémoires. Elle a produit un véritable choc sur les esprits – cf. Schapiro (1952).

**7** Un exemple de la façon dont Bourne se présentait dans sa jeunesse, non sans vantardise auprès de la femme qu'il courtise : « Je veux être un prophète, même si ce n'est qu'un petit. Je peux presque voir, maintenant, que mon chemin dans la vie sera à l'extérieur des choses, brisant le sacré, critiquant l'établi, faisant la satire de ceux qui se respectent et en sont satisfaits [...] hurlant comme un coyote que tout est géré de travers. » (Lettre à Prudence Winterrowd, 2 mars 1913) (1981 : 76).

**8** William Wirt sera par la suite embauché par la ville de New York pour mettre en place un programme

similaire à celui de Gary. Bonner (1978) écrit que, pendant la première décennie 1900, 70 % des élèves étaient classés comme nés à l'étranger (Juifs russes, Allemands et Italiens composant deux tiers de la population scolaire).

**9** Ces camps d'entraînement militaire, liés au Preparedness Movement (le mouvement de préparation à l'entrée en guerre) forment environ 40 000 hommes volontaires, diplômés universitaires, auto-financés, pendant les étés 1915 et 1916, en vue de former un corps d'officiers. Les camps tirent leur nom du plus connu d'entre eux, à proximité de Plattsburgh, New York sous le commandement du capitaine Halstead Dorey.

**10** À Londres, Bourne croise ou rencontre, dans les cercles fabiens ou à la London School of Economics, les Webb, George B. Shaw et G. K. Chesterton, H. G. Wells, Leonard T. Hobhouse, Graham Wallas et John A. Hobson, puis, à Oxford, l'anthropologue Robert R. Marett et le philosophe F. C. S. Schiller, proche de W. James. Mais tout en s'interrogeant sur la place de l'activité syndicale, il assiste, comme à Paris, à des meetings intellectuels et politiques et circule de Knightsbridge, fief des suffragistes, au Royal Albert Hall et à l'Alexandra Palace : « Le suffragettisme [*sic*] est ce que vous obtenez lorsque vous consacrez toute votre énergie psychique nationale à dissocier l'émotion de l'expression et de l'intellect [*i.e.*, comme il l'écrit plus tôt, en desséchant la vie affective et en la privant de canaux d'expression]. Un

meeting hystérique de Larkin à Albert Hall ; des meetings des Lansbury dans l'East End, avec des nuées d'ouvriers britanniques coiffés, joyeux, sales et pudiques ; un grand meeting de Churchill à Alexandra Palace, d'où dix-sept chahuteurs furent expulsés, sourdement, l'un après l'autre, sur la tête, après de terribles bagarres dans l'assistance ; des conférences plus calmes à la Sociological Society, etc., des églises et des tribunaux, des cours de soutien, des *settlements* et des cités-jardins, des entretiens avec de nombreuses personnes peu distinguées, complétèrent mon impression de Londres. » (Bourne, 1915/1920 : 244).

**11** « Je crois que Columbia entretient un contact vital avec le monde plus que n'importe quelle autre université américaine, mais pas autant que Paris, où les professeurs sont des leaders dans les mouvements politiques et sociaux, et font partie intégrante de la vie nationale. Nos universités ont encore tendance à produire des professeurs qui sont des érudits médiocres, patients et travailleurs, ou des critiques sceptiques et lucides, plutôt que des leaders intellectuels. Cela s'explique en partie par le fait que nous sommes une nation inarticulée, et que même nos universitaires n'ont rien de cette clarté incomparable et de cette grâce d'expression qu'ont les Français. » (Lettre à Prudence Winterrowd, 11 mars 1914) (Bourne, 1981 : 228).

**12** Outre Bourne, on retrouve à Paterson de nombreux habitués du

salon de Mabel Dodge, au 23 Fifth Avenue, à Greenwich Village, dont John Reed avec qui Dodge tombera par la suite amoureuse lors de leur voyage en Europe; mais aussi, du côté des sympathisants, Lincoln Steffens, Ernest Poole, Upton Sinclair, Walter Lippmann (journalistes, romanciers, commentateurs de l'actualité et pionniers du reportage), Max Eastman (à l'époque directeur de *The Masses*), Henrietta Rodman (syndicaliste dans l'enseignement et féministe, qui fonderait l'année suivante l'Alliance féministe et créerait un appartement-coopérative de familles), Margaret Sanger (militante du contrôle des naissances, aujourd'hui remise en cause pour son eugénisme), Harry Kemp (le poète vagabond qui racontera sa vie dans *Tramping on Life*, 1922) et Leroy Scott (passé par Hull House et l'University Settlement House de New York, créateur du Club, une coopérative d'écrivains radicaux sur la 5<sup>e</sup> Avenue). Du côté des grévistes et des syndicalistes, Big Bill Haywood (co-fondateur avec Eugen Debs et Mother Jones du IWW, l'organisation des Wobblies), Arturo Giovannitti (activiste poète, l'un des leaders avec Joe Ettor de la grève des textiles de Lawrence en 1912), Carlo Tresca (socialiste italien, qui coorganiserait la grève des travailleurs du textile de Little Falls, New York en 1912, de l'hôtellerie de la Ville de New York en 1913, de la soie de Paterson en 1913, des mines de Mesabi Range, Minnesota, en 1916) et Elizabeth Gurley Flynn (par ailleurs suffragiste, bientôt l'une des fondatrices de l'Union américaine pour les libertés civiles), Patrick Quinlan, Adolph Lessing...

**13** Dans une Amérique, transformée en « champ de bataille intellectuel des nations européennes », le citoyen américain devient un « colonial du monde », une expression qui sonne comme « citoyen du monde », une fois que « le colonialisme s'est métamorphosé en cosmopolitisme » (1916h/2024 : 660). Ce point de « Trans-National America » exige deux remarques. D'une part, Bourne fait sienne la bataille anti-impérialiste et rejette explicitement « un système intégré uniquement pour l'exploitation économique des travailleurs dans l'espace national ou pour la prédation impérialiste des peuples les plus faibles » (*ibid.* : 662). La véritable égalité entre nations naîtra du cosmopolitisme, entre nations composant les États-Unis et entre nations de l'ordre international. Mais d'autre part, l'Amérique réformée sera un phare qui éclairera le monde ! Elle montrera le chemin à la vieille Europe, pétrifiée par ses vieux nationalismes. « Avec le Grec migrateur, nous n'avons donc pas un étranger parasite, ni un atout douteux pour l'Amérique, mais un symbole de l'échange cosmopolite qui s'annonce, en dépit de toutes les guerres et de tous les exclusivismes nationaux. » (*Ibid.* : 664). De là les remarques choquantes aujourd'hui sur la « civilisation inférieure » et la « vie primitive » des pays d'origine des immigrants. Ce qu'il faut y entendre, c'est que le migrant découvre la « supériorité » de l'esprit américain sur la « vie primitive » et devient un « missionnaire auprès d'une civilisation inférieure » (*ibid.*), dont il permet le développement matériel et spirituel.

**14** Sur cette question du cosmopolitisme, voir « Ethnic Diversity, Cosmopolitanism and the Emergence of the American Liberal Intelligentsia » de David Hollinger (1975), et « Cosmopolitanism, Ethnicity and American Identity: Randolph Bourne's "Trans-National America" » de Leslie Vaughan (1991).

**15** Cette lettre, retrouvée dans les archives de Bourne à Columbia, est accessible à l'adresse suivante : <<https://digital.janeaddams.ramapo.edu/items/show/15183>>.

**16** Judah Leon Magnes ira vivre en Palestine en 1922 et deviendra le premier chancelier et président de l'Université hébraïque de Jérusalem en 1938. Défenseur du pluralisme culturel aux États-Unis, président de l'American Jewish Committee (1908-1922) et de l'Association for the Advancement of Judaism (1912-1920), il sera aussi l'un des avocats d'un État binational en Palestine.

**17** U. S. President, Proclamation « Alien Enemy Regulation » Statutes at Large, vol. XL, Part 2, p.1651-1652 (6 avril 1917); U.S., President Proclamation, « Additional and Supplemental Regulations » (16 novembre 1917).

**18** Robert P. Prager, ouvrier dans une mine à Collinsville, s'était vu refuser sa demande d'adhésion au local syndical des United Mine Workers of American de Maryville, Illinois. Il a alors envoyé des lettres de protestation. Alors qu'il était en voie de naturalisation et avait tenté de rejoindre l'U.S. Navy, il est

arraisonné par une foule de 200 à 300 personnes, qui envahissent la prison où il est amené pour protection et l'hôtel de ville dont le maire est accusé d'être pro-allemand. Il est finalement pendu, faute, semble-t-il, de goudron et de plumes.

**19** « En conséquence, la paire dangereuse devient une véritable communauté, dont le type est triadique et dont la forme est celle de toutes les communautés que j'appelle "communautés d'interprétation". Ce sont des groupes dont les membres comprennent en leur sein soit des individus, soit des communautés. Mais dans chacune de ces communautés, l'un des membres a la fonction ou la tâche essentiellement spirituelle de représenter ou d'interpréter les plans, les buts ou les idées de l'un à l'autre de ses deux compagnons. De cette façon, le membre de la communauté que j'appelle "l'interprète" travaille à ce que ces trois coopèrent comme s'ils n'étaient qu'un, à ce qu'ils soient si liés les uns aux autres comme coparticipant à cette communauté, et à ce que la communauté dans son ensemble prospère et soit préservée. » (Royce, 1916 : 64).

**20** Il en parle dans « The Social Order in an American Town », dérivé de son enquête de master (Bourne, 1913d) sur Bloomfield, où il décrit la morphologie des classes sociales et des quartiers ethniques de la ville, les clivages introduits par l'arrivée de travailleurs de l'industrie et l'événement annuel de la bataille contre les saloons par l'élite puritaine locale (*ibid.* : 235).



**21** Le « nouveau paganisme » apparaît dans « The Puritan's Will of Power » (1917d, repris in 1977 : 301-306) et « A Sociological Poet » (1977 : 520-527, à propos de Jules Romains). Pour la bohème de Greenwich Village, l'amour libre était un mode d'ordre. Dans une lettre à Henry Elsasser, du 10 octobre 1913, Bourne écrit : « C'est seulement parce que cette politique puritaine de répression amène tous les corps à une idée de divorce complet entre le spirituel et le physique, à une conception de la "gentille" fille (*nice girl*), toute spirituelle – comme dans les romans romantiques – et de la prostituée, toute physique, que la double vie est possible. » La prostitution se nourrit de ce clivage entre continence sexuelle avec des femmes idéalisées et satisfaction de besoins naturels avec des femmes dégradées.

**22** On peut citer un passage édifiant d'*America's Coming of Age* : « Imaginons un Américain typique qui a grandi, comme un Américain grandit typiquement, dans une sorte d'orgie d'exemples nobles (*lofty*), de poèmes moralisateurs, d'hymnes nationaux et de sermons de baccalauréat ; jusqu'à ce qu'il soit chargé de toutes sortes de puretés idéales, d'honorabilités idéales, de féminités idéales, de pavillons et de gratte-ciel (*flagwavings and skyscrapings*) de toutes sortes – jusqu'à ce qu'il en vienne à sentir en lui la présence planante de toutes sortes de belles potentialités, lointaines, vaporeuses et évanescences comme l'arc-en-ciel. Pendant tout ce temps-

là, on peut dire qu'il n'a pas appris à s'associer personnellement à des fins moins élevées que celles-ci, qu'on ne lui a pas enseigné que la vie est un progrès légitime vers des fins spirituelles ou intellectuelles. Ses instincts d'acquisition, de plaisir, d'entreprise et de désir n'ont en aucune façon été liés et reliés à des fins désintéressées. On a très fermement enraciné dans son esprit le fait que gagner sa vie n'est pas une nécessité ordonnée à une fin plus élevée et plus désintéressée, mais que c'est l'objectif premier et central en toutes choses, et comme corollaire, il a été encouragé à supposer que le monde est un terrain de jeu pour toutes les pulsions non éduquées, avides et agressives, qui se bousculent en lui, bref, que la société est une belle proie pour ce qu'il peut en tirer. » (Brooks, 1915 : 17-18). Le chapitre se poursuit sur le cursus de cet « Américain typique » dans une des universités d'élite, « le bastion plus impénétrable du puritanisme, raffiné jusqu'au dernier degré d'intangibilité, qui persiste à faire du monde un monde inévitablement sordide, basement pratique, et dont la définition même de l'idéal est, par conséquent, ce qui n'a aucun rapport avec le monde » (*ibid.* : 24).

**23** Johann Joseph Hand Most (1846-1906) est connu pour sa défense de Dühring, qui poussera Engels à écrire l'Anti-Dühring, et pour son opposition à la social-démocratie à Mayence et à Londres. Il vire à l'anarchisme, et migre aux États-Unis en 1882. Favorable à la propagande

par le fait, il publie la *Revolutionäre Kriegswissenschaft* (Science de la guerre révolutionnaire) et sera accusé d'avoir inspiré les responsables de l'attentat de Haymarket en 1886, ou celui d'Alexander Berkman contre le magnat de l'acier, Frick, en 1892. Jeremiah O'Donovan Rossa était un membre de la Confrérie républicaine irlandaise (Irish Republican Brotherhood). Membre des Cuba Five, qui avaient été libérés en 1871 des prisons anglaises et exilés aux États-Unis, O'Donovan Rossa y devient, avec John Devoy, l'un des leaders du mouvement fénien (société secrète, la Fraternité républicaine irlandaise, prônant la rébellion armée pour libérer l'Irlande).

**24** Dans une lettre du 10 novembre 1916, adressée à Alyse Gregory, depuis Milton, Mass., Bourne (1981 : 382-383) mentionne cette conférence à la Menorah Society de Harvard (où il rencontre Mme James, et où il compte passer l'hiver). Il dit se sentir libéré de son « complexe de New York » et se sentir « libre et maître de propres ressources », et discuter avec des « amis de la N[ew] R[epublic] qui me terrifient quand je les vois à NY, mais qui ici se montrent plein d'entrain à mon égard ». Et il mentionne Felix Frankfurter, juriste à Harvard ; Harold Laski, d'Oxford, en résidence à Harvard. « Ces deux, avec W[alter] L[ippmann], forment une trinité juive qui est une merveille du monde, ou tout au moins, de mon monde. » « Mrs James, que vous devriez connaître, a le sang le plus bleu de Boston, un sentiment de sérieux,

presque tragique ; elle est socialiste, cosmopolite, elle n'a pas la formation intellectuelle nécessaire pour mener à bien tout cela, mais elle le fait vraiment avec une pure noblesse d'émotion. Elle lance un salon socialiste, pour discuter du Rapport sur les relations industrielles. »

**25** La germanité est promue par l'Association pour la germanité à l'étranger (Volksbund für das Deutschtum im Ausland), une organisation pangermaniste fondée le 15 août 1881 comme institution culturelle.

**26** On peut lire les positions de Bourne comme donnant un nouveau sens à l'isolationnisme des États-Unis. Pour une analyse de ce mixte étrange, à première vue, de transnationalisme culturel et d'isolationnisme pacifiste, voir l'article de Nichols (2009).

**27** Pour comprendre les termes de ce débat, au sein d'une littérature abondante, voir en particulier Cywar (1969) ; Westbrook (2007) ; Knight (2014).

**28** La condamnation de Victor L. Berger, qui avait converti Debs au socialisme lors de leur emprisonnement suite à la grève de 1894, n'empêche pas les électeurs du Milwaukee de voter pour lui aux élections sénatoriales et de l'envoyer à la Chambre des représentants. Le 10 novembre 1919, les autres sénateurs votent et lui refusent le droit de siéger. Le 19 décembre, Berger est élu à nouveau, et le 10 janvier 1920, il est

à nouveau exclu du Sénat. La Cour Suprême annulera sa condamnation le 31 janvier 1921, en raison d'un vice de forme du juge Landis. Quant à William D. Haywood, il réussit à s'échapper lors de l'appel de sa condamnation et s'enfuit en Union soviétique, où il est enterré dans la nécropole du mur du Kremlin aux côtés de John Reed et de Charles E. Ruthenberg, élu premier secrétaire général du Parti communiste d'Amérique à Chicago en 1919.

**29** L'idéologie «100 Percent American» qui émerge après-guerre prône une allégeance totale aux États-Unis, à ses

symboles, coutumes et traditions, à son gouvernement, son drapeau et sa langue. Ce mouvement était en pointe du combat anti-bolchevik, se battait contre l'influence japonaise sur Hawaii et pour la limitation des quotas de migrants aux États-Unis.

**30** James Oppenheim écrira lui aussi un long poème, sombre, en mémoire de son ami : Oppenheim (1919), «For Randolph Bourne (Died December 22, 1918)», in *The Solitary*, New York, B. W. Huebsch, p.3-6. Poème funèbre sur «l'hiver du monde», mais dont les strophes finales évoquent le retour du printemps.